

Paris III/Sorbonne nouvelle

UFR Littérature générale et comparée

**Passes et impasses du comparatisme postcolonial.
Parcours transfrontaliers de la diaspora africaine aux Amériques**

Document de synthèse, suivi d'une Liste des travaux sélectionnés et d'un

Résumé analytique des travaux

dans le cadre de l'Habilitation à Diriger des Recherches

Sous la direction du professeur Jean BESSIERE

Soutenu le 29 juin 2006 devant les Profs. Bernard Mouralis, Theo D'Haen, Daniel-Henri Pageaux et Xavier Garnier, avec félicitations du jury.

GYSSELS Kathleen

Université d'Anvers

Belgique

Je remercie les membres de mon jury qui m'ont patiemment lue, commentée et critiquée. Cet exercice m'incite à continuer mon parcours tout en me réalisant de certaines affres de la critique. J'aimerais qu'ils trouvent ici l'expression de gratitude d'un exercice pareil qui, au-delà des moments de frustration (de nature administrative essentiellement), font de l'obtention de la HDR (diplôme singulièrement français, et qui serait par ailleurs « annulé » dans l'avenir), une étape que je juge à présent extrêmement utile pour mesurer pleinement le chemin parcouru, le cheminement intellectuel qui n'a de sens que lorsqu'il est dialogue, concertation et conciliation avec des spécialistes de son domaine.

Aux lecteurs de cette « Synthèse », je signale en annexe la liste des travaux sélectionnés et leur résumé.

A mes parents, qui cet été fêtent leurs noces d'or ensemble avec leurs sept enfants, exactement une semaine après cette épreuve;

A mon mari et ma fille, qui m'ont supportée, tout ce temps.

K. G.

1. Introduction: Entre trois –Post(e)s

J'entreprends cette synthèse fin décembre 2005, c'est-à-dire à un moment crucial où d'importantes restructurations se font dans les formations universitaires en sciences humaines et sciences exactes. Suite au décret de Bologne, les philologies romane, germanique, classique sont « abolies » en faveur de combinaisons de langues et de littératures. Au premier abord, pareille mutation pourrait bénéficier à l'esprit comparatiste que je suis. De fait, il semblerait que cette ouverture vers des binômes (anglais, allemand ; français, espagnol), soit de nature à favoriser un comparatisme du genre que j'envisage depuis des années, à savoir des études « croisées » de littératures de différente famille. En d'autres termes, c'est des rapports *intersystémiques*, pour parler avec Itamar Even-Zohar, du *polysystème* caribéen fort inégal qui m'intéressent, plutôt que littératures de différentes nationalités mais de même langue. En effet, pour la zone littéraire qui me préoccupe depuis 15 ans, la Caraïbe, l'on peut espérer que des approches translinguistiques voient le jour, au lieu des études confinées à une seule et même zone linguistique. Or, ce serait bien naïf de croire que l'avenir comparatiste est rose et institutionnellement soutenu : les « passerelles » entre littératures de différente langue restent difficiles et donc hasardeuses.

1.1. De la Relation ?

Dix ans après la publication de ma thèse, *Filles de Solitude : Essai sur l'identité antillaise dans les auto-biographies fictives de Simone et André Schwarz-Bart* (L'Harmattan, 1996), je m'aperçois que les auteurs antillais entrent difficilement en Relation avec leurs consoeurs et confrères de la région. Mon terrain d'investigation, les Antilles d'expression française, se trouve pourtant au carrefour de plusieurs littératures qui toutes dérivent d'un même passé colonial, d'un même « Univers de Plantation », d'une même « tradition ». Mon objet de recherche se trouve forcément à l'intersection de la littérature du XXI^{ème} siècle (section 9) et de la littérature comparée (section 10). Si sur le plan méthodologique, les Antilles françaises invitent naturellement à cataloguer leurs littératures dans le vaste ensemble des littératures francophones, donc à entreprendre une recherche en francophonie, les Antilles françaises tout de suite sortent hors de ce maillon, tant leurs littératures font sauter la bannière de la langue. Drapeau tout à fait artificiel, le « français de France » sied et ne sied aux auteurs d'Haïti, de la Martinique et de la Guadeloupe. Le rapport jamais ne sera paisible, harmonieux, tant cette langue, le français,

catalyse des souvenirs douloureux, des complexes d'infériorité culturelle et ethnique, des frustrations de tout ordre. Avec Benedict Anderson, soulignant la capacité de la langue d'engendrer des « communautés imaginées », je souscris d'emblée qu'« on se trompe toujours en traitant les langues comme le font certains idéologues nationalistes : en emblèmes de la nation, au même titre que les drapeaux, les costumes ou les danses populaires » (Anderson 1983, traduction française 1996 : 138). De fait, les Antilles françaises n'ont de français que la langue, croit Condé. La littérature antillaise d'expression française (incluant Haïti et pourquoi pas la moitié de Sint-Maarten dont aucun prosateur ou poète dignes de ce nom ne s'est manifesté) me convie à transgresser des barrières en critique littéraire. Décoloniser les Antilles revient pour moi à oser les sortir de cette enclave « linguistique » ; décoloniser leurs productions culturelle reviendrait à faire en sorte qu'au lieu de les annexer à l'Hexagone, on les situerait dans leur vrai habitat, dans leur milieu et « imaginaire » naturels que sont les Amériques. Tant et si bien que, dans un ouvrage de canonisation tout à fait scolaire qu'entreprend Dominique Chancé, *Histoire des littératures antillaises* (2005), la carte de l'hexagone et sur celle-ci l'Île de France comme paramètre de grandeur relative pour mesurer les Antilles françaises, la Corse (!), et la Guyane (présentées en bas précédées étrangement par "Académie", m'incomode¹. Car cette représentation géopolitique fait violence à leur échelle lilliputienne par rapport à la "métropole". Une fois de plus, une approche eurocentriste, francophile s'y détecte, alors qu'avec Dash, je rétorquerais que la Caraïbe (dénomination préférée aux Antilles) est l'Autre Amérique. Que les Antilles sont davantage tournées vers le Nouveau Monde, vers la mangrove américaine. Les Antilles françaises ne sont françaises que par leur langue (imposée) et par leur statut de provinces françaises d'outre-mer. Aussi bienveillantes que fussent les intentions de Chancé, elle entame le survol panoramique par la question déjà soulevée par Rosello dans *Littérature et identité créole*

¹ Au lieu d'une représentation géopolitique, j'y lis une représentation post-impérialiste, comme l'exercice cartographique a été décortiqué côté anglophone (*Not on any Map*, un essai sur la postcolonialité et le nationalisme culturel édité par Stuart Murray et couvrant toutes les littératures anglophones de l'ex-empire britannique (Murray 1997). La cartographie, à la fois comme discours représentant l'Autre et comme outil de conquête et d'expansion, est hautement suspecte pour toute critique récusant l'eurocentrisme. De ce fait, au lieu de reproduire une fois de plus une réalité géographique, à savoir la Caraïbe archipélique, on aurait pu agrandir l'échelle insulaire, au lieu de renforcer le complexe lilliputien. Changer de regard, regarder autrement, tel me semble une première devise pour la critique tranchante qu'est la critique *postcoloniale*. Par ailleurs, comme l'exprime encore Jamaica Kincaid avec son évocation décapante *A Small Place* sur son Antigua natale, l'exiguïté attise la pulsion migratoire.

aux Antilles: "La littérature antillaise n'existe pas (Rosello 1992: 19), ici reprise interrogativement: "la littérature antillaise existe-t-elle?" (Chancé 2005: 5). De plus, elle exclura comme d'autres avant elle les Antilles néerlandaises (et ne liste pas Saba, Sint Eustache et Sint Maarten, il est vrai "inexistantes" littérairement parlant, mais aussi le Surinam, qu'elle inclut dans les "deux Guyanes" (Chancé 2005: 7), comme si, aux yeux des lecteurs français et francophones, Guyana et le Surinam(e) demeuraient "terra incognita"? Les remarques ne me paraissent pas suffisamment sceptiques, critiques, postcoloniales, car elles n'interrogent pas les présuppositions du discours cartographique français même.

Qu'une fois de plus, la cartographie serve ici à faire éclater le rapport de grandeur à partir d'un critère territorial français, l'Île de Paris, pour ensuite exprimer le caractère lilliputien (voir incipit de *Ti Jean L'Horizon* Gysseles 2002 a)²) des Îles d'Amérique me semble symptomatique de ce qui arrive encore trop souvent avec les littératures provenant de cette zone lointaine. On les fixe sur une carte "mentale" où le Vieux Monde reste le centre.

Toujours ce souhait annexionniste, cette attitude néo-colonialiste qui consiste à situer l'Autre par rapport à Soi, et non l'inverse. De plus, l'ouvrage dont je me sers ici d'exemple, me déplaît par une deuxième raison. Son incomplétude: certains auteurs (invariablement les mêmes de manuel à manuel³) de la diaspora y sont retenus pendant que d'autres, exclus (Dionne Brand, Patricia Powell, Nourbese Philip, ...). Des panoramas pèchent toujours par leur caractère fragmentaire et daté, tant il est vrai que la littérature est un système vivant où continuellement entrent et disparaissent des nouvelles voix, et donc les compilateurs ne problématisent pas assez, me semble-t-il, ce flux et reflux dans le polysystème caribéen que l'auteur(e) ambitionne pourtant de mettre en care. Des survols sont forcément sélectifs, mais souvent cette sélection me semble arbitraire: les mêmes noms d'Antillais et de Caribéens anglophones et hispanophones retiennent l'attention, donc sont unanimement considérés comme les plus célèbres, les plus lus, qui ne sont pourtant pas toujours les « meilleurs » au niveau « caribéanité*⁴ ». Souvent, ce sont les plus « populaires » qui ont la cote, mais alors je m'offusque avec Chris Bongie qu'une romancière béké comme La Reine de Jaham soit exclue et que, comme il argumente solidement dans « Out

² Dans l'*Annexe I*, les travaux sélectionnés sont indiqués par mon nom suivi de l'année de publication et d'une lettre correspondant à un article ou chapitre particuliers.

³ Pour Daniel Delas, *Littératures des Caraïbes de langue française* (Nathan Université 1999), le même groupe d'auteurs semble faire l'unanimité de l'inclusion au groupe d'auteurs prestigieux.

⁴ Les termes suivis d'un astérisque sont « glosés » en fin de volume.

on Main Street » (*Postmodern Culture*, 2003), on n'ose pas contester cette élection de certains au détriment de certains autres. Bongie affronte le phénomène que certains grands pontes des lettres caribéennes, et d'expression française, sont excusés de leurs écritures sirupeuses à l'intrigue forcément amoureuse, que semble privilégier ces derniers temps Maryse Condé. Je ne peux, tout au long de cette synthèse, m'empêcher de résumer l'essentiel de ma recherche postdoctorale sans que je ne réfléchisse pas sur les mécanismes socio-littéraires, les efforts et facteurs de « canonisation » pour ces auteurs des ex-colonies. Car pour Bill Ashcroft, qui revoit et complète certaines prémisses des littératures postcoloniales dans *Post-Colonial Transformations*, la *postcolonialité* implique aussi la prise en compte des conditions matérielles de production desdits romans et essais, « a range of material conditions, and a rhizomatic pattern of discursive struggles » (Ashcroft 2001 : 12).

L'exemple de Chancé n'est malheureusement pas isolé. Dans l'effort de consécration, fut-elle posthume, et de commémoration, une "mémoire sélective" semble opérer. Ainsi dans la littérature de la diaspora noire semble fermée à certaines voix pendant qu'elle surcompense royalement des sujets très respectueux de la langue et culture française (Senghor est bien sûr le meilleur exemple)⁵.

Ainsi donc, les quinze ans de recherche postdoctorale m'ont conduite toute naturellement à faire de l'Histoire littéraire à rebours, à ne pas perdre de vue les mécanismes d'ex- et d'inclusion dans le cénacle caribéen. En tant que caribéaniste^{6*}, je m'intéresse plutôt qu'aux racines unilingues et unidirectionnelles aux *rhizomes* et aux *réseaux*, attentive aux « communautés imaginées »

⁵ Dans les survols et anthologie, les Antilles soit sont intégrées à l'Afrique noire, soit, mais c'est plutôt rare, connectées aux autres Caraïbes. Voir les différents volumes, par ailleurs excellents manuels de débutants de Michel Hausser et Martine Mathieu, *Littératures francophones* (III. Afrique noire-Océan indien), Belin, 1998, coll. "Lettres Belin sup". Jacques Chevrier intitule *Littérature nègre* (1983) son grand plan d'ensemble, heurtant la sensibilité de certains Congolais par le choix « nègre » dans le titre, maintenu de réédition en réédition (A Colin, 2003). Là encore, c'est la même « classe » d'auteurs qui passent la revue et la dimension temporelle n'influe aucunement sur des rectificatifs (par exemple, pour la littérature malgache, devenue moins importante qu'au moment prometteur de la négritude).

⁶ La langue française me laisse frustrée car le mot pour désigner un spécialiste en lettres s'intéressant à la Caraïbe doit encore être inventée, liberté de savane que je m'octroie ici, et dans d'autres passages : ces vocables seront marqués d'un astérisque pour bien souligner ma « surconscience linguistique » en même temps que la prière modeste, aux puristes parmi nous, de bien vouloir considérer des inventions pareilles.

d'auteurs antillais, d'expression française, et caribéens (d'expression anglaise, espagnole, néerlandaise). De par leur localisation géographique et leur ancrage dans l'archipel caribéen, vivier de « West Indian Literature » (Ramchand, 1970, réédition 2002, Pouchet-Paquet, 1997, et tant d'autres), la Martinique, la Guadeloupe et Haïti incitent à une approche transfrontalière, à un double axe comparatif, d'une part, avec l'Amérique noire, d'autre part, avec les littératures voisines, soit francophones ou non francophones, de l'archipel caribéen. Parmi ces quatre ères (hispano- et néerlandophones), j'ai privilégié les comparaisons avec les auteurs anglophones pour une double raison:

D'abord, l'émergence de ces deux littératures postcoloniales caribéennes est quasi simultanée, il suffit de penser à Sam Selvon qui publie en 1956 *The Lonely Londoners*, pendant que Léon Damas sort *Black-Label*, et James Baldwin *Giovanni's Room*. Ces "Coming of age Novels" (ou *Bildungsromane*) se déroulent dans les deux premières capitales du monde européen que sont Londres et Paris. Cette triple publication il y a exactement un demi-siècle me paraît symptomatique du nouveau triangle transfrontalier que j'ai cartographié dans mes études et publications post-doctorales. Le parallélisme avec tour à tour la « Commonwealth Literature », « New Literature(s) in English », « Black literatures in English/es » ou « postcolonial writing from the Empire », saute aux yeux. Côté francophone, n'avons-nous pas vu passer des étiquettes diverses, de littérature tiers-mondiste embrassant tout le continent africain et les Antilles, « littérature négro-africaine » (incluant les Antilles), littérature franco-antillaise, puis littérature(s) du Sud ?

Hésitant toujours deux perspectives (annexion de ces champs littéraires au Maghreb, à l'Afrique subsaharienne, aux Mascareignes, etc, ou annexion aux autres littératures postcoloniales, à commencer par les caribéennes, ensuite canadiennes (de par l'immigration caribéenne), j'opte, à l'image du syncrétisme linguistique, religieux, culturel et ethnique, pour une démarche comparatiste transfrontalière, confrontant tour à tour Frank Martinus Arion (Curaçao) avec Aimé Césaire, Paule Marshall (Barbados) avec Simone Schwarz-Bart, Maryse Condé avec Toni Morrison, etc. Si la littérature caribéenne de langue anglaise est systématiquement incorporée dans les « postcolonial literatures », l'on constate généralement que celle de langue française bifurque vers la Francophonie, gommant son caractère postcolonial (« a rhizomatic pattern of discursive struggles »). Dans l'espace de quinze ans de recherche, j'ai tenté d'induire ce cours des

choses, en démontrant un nouveau diagramme où par le biais de la philologie ("close reading"), de la postcolonialité (contexte auquel réagit le texte) et de postmodernité, une littérature caribéenne une et cependant multiple se met en place qui tire naturellement vers le postmodernisme.

Partageant les réflexions et alternatives d'interdisciplinarité et de dialogue, je suis les tenants de la «Society for francophone postcolonial studies », anciennement l'*ASCALF* et trouve à mon tour qu'il faut recommander une double ouverture du corpus de lettres francophones d'origine antillaise, vers les autres auteurs de la région, d'une part, vers les autres arts, même, sortant les lettres de leur auréole de « sacro-sainte supériorité de l'écrit » (Glissant), en même temps que de leur "balkanisation". De fait, je trouve pertinent de briser les barrages linguistiques qui continuent d'ériger de solides barrières entre les littératures de la diaspora noire aux Amériques. D'où un premier colloque sur la Caraïbe entière à l'Université d'Anvers, dont les Actes ont paru ensemble avec Isabel Hoving (**Gyssels 2001a**). Intitulé avec Bhabha *Newness in Intercultural Practices*, le colloque soulignait une double démarche innovatrice: d'abord, l'ouverture à d'autres « discours », tels que les arts picturaux et le cinéma; ensuite, la Caraïbe dans ses quatre langues. Non seulement on organisa une exposition mais l'on insista pour avoir quelques nouvelles voix de la Caraïbe multilingue (Joël des Rosiers, Ellen Ombre, Shani Mootoo, Luis Rafael Sánchez). Pour l'anecdote, je signale que la collègue hispanophone préféra publier seule les papiers en espagnol traitant d'« El Caribe » et que les papiers en néerlandais étaient trop peu nombreux pour qu'on puisse les réunir en un collectif. Les faire traduire était une option trop coûteuse. Butant contre de solides résistances à maintenir les cloisonnements à la fois disciplinaires, les niches de littératures "nationales" ou d'une seule langue, je reconnais ici exactement le chemin semé d'embûches qui attend tout comparatiste « radical » qu'esquisse Reed W Dasenbrock :

the more complex the bridge you are trying to build, the more support you are going to need up the line. A collaboration between, say, French and Spanish involving the languages and literatures of the Caribbean might need nothing more than an outbreak of common sense; a collaboration on the same subject (...) might need the dean's support ; (...) to create a Center for Caribbean Studies requires exponentially more support. ("Toward a Common Market: Arenas of Cooperation in Literary Study", *Modern Language Association*, « Profession 2004 », 63-73).

Bien que la Caraïbe soit au centre d'un même groupe de recherche, très vite des intérêts divergents et surtout la barrière de la langue s'avèrent un vrai handicap, à côté de traditions et

arènes de débat (revues, colloques) que l'on persiste à croire incompatibles. Mais à la lecture de *Comparative Literature in the Age of Multiculturalism*, édité par Charles Bernheimer⁷, c'est exactement cette passe importante qui est tracée comme piste à suivre pour l'avenir. Marjorie Perloff y plaide pour élargir le champ d'investigation, pour laisser derrière nous l'ancien comparatisme, c'est-à-dire l'étude de littératures d'une même langue, d'une même période, d'un même mouvement, pour se mouvoir sur de nouveaux terrains, au-delà de l'Eurocentrisme qui domina longtemps la discipline (Perloff, « 'Literature' in the Expanded Field », in Bernheimer 1995 : 176). Pour Perloff, l'incorporation de littératures chicano, African American, native American, Filippino et gay devrait faire du comparatiste un « citoyen global » (terme de Mary Louise Pratt).

Une deuxième "reprise" de la même nature s'avère sous de semblables augures. Lançant le neuvième colloque international de la *Society for Caribbean Research* à Anvers, je parlais de la notion du « guerrier de l'imaginaire », tout entier imputable à Patrick Chamoiseau. Rédigeant *l'Appel à communication* dans les 4 langues que compte la Caraïbe, je devais vite me résigner : le *Call for Papers* fut essentiellement entendu par des spécialistes en littératures caribéennes francophones, et plus spécifiquement travaillant sur Chamoiseau ! Une majorité de papiers traitant de l'œuvre chamoisienne fut reçue, et ...à un rythme bien plus lent suivirent des propositions sur d'autres auteurs caribéens. En 2003, Caryl Phillips, Michiel van Kempen, Robert Antoni et Daniel Maximin furent nos invités, pendant que Diana Lebac de Curaçao devait refuser pour cause d'agenda chargé. Une fois de plus, il demeura impossible de réunir les Actes dans les quatre langues...

Ce que je mets en relief est que la fâcheuse *balkanisation* dont se plaint Glissant depuis le *Discours antillais* (Glissant 1981 : 423) existe et que la critique la répète. Voilà une impasse fondamentale: comment parler de littérature caribéenne, comment spéculer sur « a Caribbean literature » et continuer à faire miroiter « Caribbeanness » ou « Créolité », à prétendre faire l'éloge de la créolité si au niveau de la réception comme de l'enseignement, le fond commun n'est pas déblayé, les passerelles ne sont pas construites, les spécialistes ne s'écoutent et ne se

⁷ Avec des articles de, parmi d'autres, Lionnet, Fox-Genovese, Apter, Pratt et Appiah.

lisent pas ? Vous l'aurez compris. J'entreprends la synthèse par un petit sentiment de frustration, tant il est vrai que ce que je trouve à la fois une « évidence » même, à savoir développer ce que Itamar Even-Zohar appellerait des rapports *intersystémiques* (différentes langues « nationales »), pose problème. Les signataires de manifeste ont beau clamer qu'il y a une « créolité une et indivisible », je suis peu convaincue de cette pan-caribéanisme* lorsque je regarde ce qui se passe en littérature et dans son sillage, dans la critique littéraire.

De même, le paradoxe de la Caraïbe diverse, des inégalités et décalages criants d'une île à l'autre, dus à des statuts et régimes politiques différents, sont rarement interrogés, alors que première cause des réflexes non-comparatistes, d'études réductionnistes. Pourtant, récemment des essais comme celui de Shalini Puri, *The Caribbean Postcolonial: Social Inequality, Post-Nationalism, and Cultural Hybridity* (2004) soulèvent l'impasse de non-comparaison et non-élucidation des multiples con- et divergences qui caractérisent la région caraïbe et ses littératures. Tout au long de mes publications, cette revendication assez radicale m'a guidée, mais j'ai buté en même temps sur la pierre d'achoppement numéro un : la langue, et j'ai peiné dur pour apprendre l'autre langue mondiale, l'anglais, pour tenter ce comparatisme radical et révolutionnaire, que j'envisage comme le vrai « dialogue » à établir pour mon domaine d'investigation.

1.2. « Une traversée paradoxale »

En l'espace d'un demi-siècle d'écritures postcoloniales d'horizons divers, j'observe une remarquable explosion, une évolution marquante qui se traduit par une nette visibilité, par une réception dans l'ensemble très positive. Or, ce succès des littératures postcoloniales, remorquées par un Salman Rushdie et un Coetzee, par Margaret Atwood et Assia Djébar, a un revers. Non seulement certains auteurs enivrés de leur succès publient à un rythme effréné, de sorte qu'on a du mal à suivre le succédané à chaque « rentrée » (Confiant, Condé, Glissant, Harris), ce que peu de critiques osent appeler « une traversée paradoxale » (à part Pageaux qui est le seul à porter une note dissonante sur le parcours fulgurant du créoliste)⁸. Très souvent très à l'aise avec la confrontation avec leurs publics et critiques, certains auteurs postcoloniaux m'obligent en même

⁸ Plusieurs articles dans *Portulan* sont particulièrement critiques à l'égard de l'école et des doxas : « R Confiant ou la traversée paradoxale d'une décennie », *Portulan, Négritude, antillanité, créolité* (fév 1996) : 35-57. Voir aussi Daniel-Henri Pageaux, « De quelques tracées dans le baroque caraïbe », *Portulan Esthétique noire ?* (Oct 2000), 39-53.

temps à être vigilante, au risque d'émettre quelques réserves, tant je crois que le critique se doit avant toute chose d'être et de rester... critique. Un des rares à démystifier ainsi l'appareil critique canadien est Heninghan dans *When Words Deny the Word* (2000) où il s'en prend à certains écrivains-phares du canon canadien (T Findley, M Atwood, etc).

La face cachée de la médaille de l'immense popularité des littératures de l'Ailleurs, des littératures non hexagonales est que la littérarité se voit relayée par des critères moins éthiques et esthétiques que platement commerciaux, à rabaisser ainsi des « discours antillais » vers un sentimentalisme exotique, dont même les « spectacles des couvertures » témoignent. Ainsi, pourquoi aurions-nous en illustration de couverture le « Portrait d'une négresse » sur la traduction de *Texaco*, sur la réédition par Michel le Bris des *Voyages* du père Labat, sur la réédition en Folio de *Moi, Tituba* et l'édition bilingue d'*Ourika* ? »

Plus fort, d'aucuns de le crier haut et sans fard : l'on écrit pour gagner de l'argent (Laferrière !). Est-ce qu'une paralittérature se met en place, une production pour le plus grand nombre? L'on m'objectera d'insinuer là que la littérature doit rester une affaire d'élitisme. Toujours est-il que Glissant dans son schéma de « pans » littéraires, répète à souhait l'opposition entre une représentation plus populaire, et une représentation *élitiste* (*Discours antillais*, « Note complémentaire », 184). Est-ce qu'une littérature postcoloniale à deux vitesses (l'opacité revendiquée d'un côté, la littérature « légère » au risque de trivialité, de l'autre) existe?

Si je me réjouis d'un plus grand nombre de lecteurs, phénomène capital dans précisément des zones dites « du Sud » et au « Centre » à un moment où, selon les sondages, la littérature se galvauderait au profit de l'audiovisuel et de l'imagé, - autres « lectures » du « Tout-monde »-, je ne peux que me soucier des (en)jeux de certains postcoloniaux caribéens, me poser des questions sur les parcours individuels d'auteurs qui se montrent tout simplement opportunistes et très pressés de se faire connaître du grand public.

Par le choix d'éditeur, les canaux de diffusion et de critique, certains se sont montrés particulièrement rusés et doivent leur célébrité à un exotisme délibéré, comme le démontre brillamment Graham Huggan dans *The Post-Colonial Exotic. Marketing the Margins* (2001). En effet, cette popularité rime souvent avec un recyclage de stéréotypes et d'une série de thèmes qu'on croirait à tort passés de mode. Si, dans ses débuts, la littérature postcoloniale s'est

distinguée par sa haute littérature (à part quelques romans populaires à cause du genre, le *Bildungsroman*, tout en étant des chefs d'œuvre, comme *La Rue Cases-Nègres*, *Pluie et vent*), je recentrerais le débat autour du caractère postcolonial vers ce qui réellement me paraît qualifier une littérature caribéenne. Je le fais en quelques pensées directives que pompeusement j'appellerais axiomes :

La présente synthèse non seulement voudrait faire ressortir mes préoccupations essentielles, qui sont :

1. montrer que toute écriture postcoloniale caribéenne directement ou indirectement dérive de la *slave narrative*. Il y a manifestement ce désir d'ancrage de toute écriture postcoloniale de la diaspora noire au Nouveau Monde autour de la *slave narrative*, ou autobiographie de l'ex-esclave, entreprise d'auto-ethnographie .

2. de ce premier axiome découlent tout de suite l'importance du récit d'enfance, exploration double, à la fois du passé individuel et collectif, et tout aussi prépondérant, le récit de voyage, la *migrance* du sujet diasporique étant au centre de très nombreux récits. Il suffit de regarder les excellents Actes en deux volume réunis par Alfred Hornung, et Ernstpeter Ruhe, *Postcolonialism & Autobiography, Assia Djebar, Daniel Maximin, Albert Memmi, Volume I; Michelle Cliff, David Dabydeen, Opal Palmer Adisa, Volume II*, Rodopi, 1998.

3. Qui dit écriture postcoloniale caribéenne dit traversée de langues, interface de langue coloniale et colonisée. Pris dans sa double acception de binarisme vernaculaire/officiel, l'examen comparatif de ce qui arrive le long de l'une et l'autre langue voisine m'intéresse. Je me limite à deux exemples tirés d'*Omeros*, l'épopée homérique par Walcott (Annexe Gysseles 2004 d). *Omeros* est déconstruit par le poète comme O-mer-os, c'est-à-dire comme une initiale qui est la sienne propre dans l'alphabet grec (le double V minuscule correspondant à la forme O en majuscule), et où « mer » se lit comme le français homophonique « mère/mer », et de même « os », le pluriel du substantif 'os', trace palpable du passé, d'êtres humains ou d'animaux disparus. Alors qu'un Européen y verrait en premier lieu la référence à Homère, l'aède caribéen gomme cette association pour lui supplanter le « cri antillais ». Walcott pousse très loin le jeu ingénieux des langues diverses qui se sont rencontrées sur les plages de Sainte-Lucie il y a cinq siècles. L'interface entre l'anglais et le français, entre des langues impériales et les patois de la région confie à l'œuvre poétique en terza rima un *métissage* linguistique extraordinaire, une créolisation très dense, plus touffue même que ce qui se produit sous la plume glissantienne. Dès

le titre, *Omeros* fait converger la mer (des Sargasses) et la figure de la « mère » qui donne vie, qui fait naître le poète, ainsi que le toponyme français, Saint Omer, en Normandie, etc. Ajoutons encore l'affection qu'éprouve Walcott pour le peintre et poète de St Lucie, St Omer. Qu'il affectionne particulièrement l'hôtel « Normandie » à Port-of-Spain pour compléter l'éventail de valences émotives et mémorielles retenu dans un seul mot et titre, nom du plus grand poète épique qui va converger avec le poète moderne d'une île minuscule, centre d'une nouvelle « civilisation » métissée, non la Grecque mais la Créole. Dans la première strophe, le créole très francisé de Sainte-Lucie submerge comme un langage gommé, raturé, mais que le génie poétique fait déferler telle une vague:

This is how, one sunrise, we cut down them canoes.

Philoctete smiles for the tourists, who try taking his soul with their cameras. "Once wind bring the news to the laurier-cannelles, their leaves start shaking the minute the axe of sunlight hit the cedars because they could see the axes in our own eyes.(Walcott 1990: 3)

Le "Laurier-cannelles" est un des multiples mots français délibérément laissé dans le poème anglais pour mieux déconcerter ses lecteurs britanniques et anglophones. Le mot existe pourtant en anglais « laurier-cerise » donnant « cherry-laurel » et le « laurier rose » donnant « oleander ». Walcott maintient "laurier-cannelle", pour rappeler moins la profusion botanique que le fait que Sainte-Lucie comme d'ailleurs toute Ile caribéenne est un carrefour de langues, tour à tour colonisé par des Espagnols, des Anglais, des Français, des Hollandais. Aux anglophones, ces mots créoles, avec ou sans trait-d'union, surprendront, c'est le moins qu'on puisse dire. Comparons avec ce qui passe dans des classiques haïtiens, traduits en anglais. Dans *General Sun, My Brother* (1999, le roman d'Alexis, traduit par Carrol F. Coates), « figuier maudit » devient « mysterious fig tree », ou « amandier-pays » devient « almond tree » (dans la traduction par Danticat de *Compè Général Soleil* de 1955 par Jacques Stephen Alexis) Sous la plume de Walcott, par contre "gommier" ne sera pas "gum-tree", mais « gommier » : arbre et bateau. Car il s'agit d'une figure rhétorique, le *pars pro toto* pour l'espèce d'arbre des tropiques et le bateau qu'y sculptent les pêcheurs, moyen de navigation aussi ingénieux que les embarcadères sur lesquels partent les héros navigateurs d'Homère. Rappelons-nous que Sainte-Lucie a été surnommée «Helen of the West Indies », car elle était sept fois française et sept fois anglaise,

avant de devenir indépendante : qu'est-ce que ces invasions successives d'ennemis et de nations rivales produisent sur le niveau culturel, sur la langue, outil d'expression d'un peuple lui-même successivement passé par différents flux de *métissages* ou d'acculturations, si l'on jure par une anglicité différente d'une francité, tout au moins? La même collusion de langues se produit significativement lorsque Achille rencontre en Afrique son ancêtre nommé « Afolabe ». Pour l'oreille anglophone, Walcott explique ce prénom par un des ses amis nigériens. Pour l'oreille francophone, le mot désignera sans doute le poète affable, à bout de mots devant ce voyage imaginaire en Afrique, qui confronte Achille avec son village ancestral, complètement rasé. Walcott a beau gloser ce nom, le francophone y entend « affable » et affabulation, soit le côté inénarrable, affable de sa fabulation (Gyssels 2004d).

4. qui dit écriture postcoloniale caribéenne dit traversée de conventions romanesques, jeux avec les concepts narratologiques. Là encore, il est grand temps d'illuminer combien, indépendamment l'un de l'autre, Edouard Glissant et Wilson Harris, s'accordent. Une lecture comparée des incipit de leurs débuts respectifs (*La Lézarde*, 1958 ; *Palace of the Peacock* (1960) révèle une triple transgression, d'abord par le genre (indécidabilité du genre romanesque par le « setting » pastoral et « western », réciproquement), de la voix narrative (métalepses et des animaux domestiqués (chien/cheval) comme amis et traîtres de l'homme caribéen.

5. qui dit écriture postcoloniale caribéenne dit intertextualité, de plus en plus hybride comme pratique de métissage textuel, de plus en plus cannibalesque et contestataire.

En l'espace de cinquante ans d'écriture de la diaspora noire, je peux donc mesurer les bienfaits et méfaits d'un travail de canonisation. Je plaide quant à moi pour une double extension, non seulement pour situer les auteurs antillais dans la tradition sudiste américaine (Faulkner, Twain, Cather), mais encore pour inclure les « auteurs antillais d'adoption » (voir *Annexe II*, suivi d'une notice sur la recherche future). Comme l'ont clairement soutenu les collaborateurs à un collectif qui m'a beaucoup inspirée, *Post-Colonial Literatures. Expanding the Canon* (Deborah Madsen, éd, 1999), des études de récits néo-zélandais et africain, indiens et africains américains font ressortir les mêmes nœuds thématiques et stylistiques. Redéfinissons une fois pour toutes le « postcolonial » en littérature comme le discours du colonisé qui s'épanche sur les formes spécifiques de l'oppression coloniale, mécanismes retrouvés dans les contre discours à

l'impérialisme et manifestation du désir de devenir « agents in their own histories » (Madsen 1999 : 9). Je prends à dessein la littérature postcoloniale caribéenne d'expression néerlandaise, la moins connue. Le Surinam (l'une des cinq Guyanes, selon Helman, comptant à côté des trois Guyanes proprement dite le Brésil et le Venezuela) en particulier peut se vanter d'une littérature très vitale et dans l'ensemble elle partage avec les autres littératures insulaires de la région la même donne littéraire, à savoir:

1. Diglossie: la langue officielle ou coloniale, le néerlandais étant concurrencé par un grand nombre de langues indigènes au Surinam⁹. Aux Antilles néerlandaises, différentes variantes du *papiamentu* co-existent, sans que l'intercompréhension soit mise en danger: quelqu'un de Bonaire peut parfaitement comprendre quelqu'un de Curaçao, p.e. Curaçao et Aruba peuvent se vanter d'avoir, dès le XIX^{ième} siècle, une presse locale florissante en papiamentu. Dès les premiers "passants" (habitants blancs, allusion à leur résidence temporaire dans l'archipel), une littérature imprimée en *papiamentu* vit le jour dans les quotidiens et les magazines de l'époque (Broek 1990).

2. *Métissage* d'une tradition orale et d'une tradition livresque. Les Antilles néerlandaises ont une riche et longue tradition d'*auratuur* et d'*oratuur* (Rutgers 1990, dans D'haen, ed, *Herinnering, Herkomst, Herschrijving, koloniale en postkoloniale literaturen*, et 1994).

3. L'oeuvre littéraire est pensée dans la langue maternelle, mais rendue, traduite dans la langue officielle; la langue dominante est soumise à une *indigénéisation*. Il se crée un "third code" (Chantal Zabus, dont *African Palimpseste* aura une réédition prochaine, une interlangue (Bill Ashcroft), les auteurs écrivant en présence permanente de deux langues. Plusieurs procédés (sémantiques, stylistiques, syntaxiques) instituent la narration comme l'espace de négociation entre langue-source et langue-cible, expression de l'(im)possible réconciliation de plusieurs idiomes. Les apports divers et multiples des idiomes "vernaculaires" (sonorité, sémantique, rythme, oraliture...) constitue une des dimensions les plus créatives de l'oeuvre postcoloniale, qu'elle soit afro-caribéenne ou africaine. Toutefois, la tension constante entre les deux langues cause aussi la déculturation et l'aliénation, les "désastres" (Léon-Gontran Damas). Le "code switching", le changement de code linguistique en fonction de son interlocuteur et de la circonstance, ainsi que l'hypercorrection, sont symptômes

⁹ Le *sranan tongo* (dont le lexique a été répertorié par Helman dans *Woordenlijst Sranan Tongo Nederlands Engels*) est parlée par les trois quarts de la population. Le *sarnami hindustani*, le hindi, le chinois, le caraïbe, les langues arawak partagent la carte linguistique avec les différents créoles, parlés par les Boschneegers: Saramacaans, Matuwari, Paramaccaans, etc...

d'insécurité linguistique (« L'Écrivain francophone à la croisée des langues », de Lise Gauvin, qui publie beaucoup avec le Belge JM Klinkenberg, 1997). L'oeuvre littéraire illustre la "transliteration" (contamination de 'translation' et 'literation'): "passeurs de langues", les écrivains des ex-colonies traduisent dans la langue dominée leur sensibilité, leur imaginaire, leur vision du monde. La plupart des auteurs postcoloniaux perçoivent le bilinguisme comme une chance, comme un rempart contre "la fermeture identitaire", contre "Les identités meurtrières" (1998, réédité en Livre de poche, 2001, ainsi que traduit : *In the Name of Identity. Violence and The Need to Belong*) que redoute p.e. le Libanais Amin Maâlouf (Bekri 1999 : 118).

4. A côté d'options esthétiques (et proprement stylistiques), il y a des options politico-idéologiques. Tel l'ajout, en fin de volume, d'un glossaire, ou d'un appareil critique en bas de page. Ne pas "gloser" est un choix résolu de l'auteur postcolonial, accordant ainsi à la langue colonisée la position marquée.

5. En général, la plupart des auteurs insulaires, et certainement les plus connus, résident hors de l'île ou du pays natals. La migration et la diaspora sont, une fois de plus, un avantage quand il s'agit de percer l'arène médiatique: Astrid Roemer, originaire du Surinam, auteure lesbienne qui réside depuis de longues années à Den Haag (Pays-Bas) combine une claire vocation de romancière et d'historienne. La plus célèbre romancière antillo-néerlandophone, elle compte plusieurs romans traduits en anglais *Een naam voor de liefde* (*A Name for Love*, 1994) et *De orde van de dag* (*The Order of the Day*, 1994).

6. Avec l'émancipation des langues indigènes, avec la "défense et illustration" du créole comme langue littéraire, il se pose aussi, pour les Antilles néerlandaises, la question de savoir dans quelle mesure le *papiamentu* peut rivaliser avec le néerlandais?

Ajoutons à ces critères l'interface fiction/théorie :

7. Le « discours antillais » inclut une réflexion théorisante sur des questions d'ordre identitaire, esthétique, éthique. Trop rarement les efforts de théorisations des quatre centres des Antilles diffractées ont été confrontés, mis en Relation. Bien qu'il frappe que des parallélismes (voir infra chapitre 8 *Réécritures homériques*) soudent un Derek Walcott et un Edouard Glissant. Bref, les concepts de base développés en « vase clos » se correspondent, à savoir l'imbrication d'Histoire, du mythe et de la fable, et l'Histoire comme névrose, la « créolisation », comme carrefour de cultures et travail de métissage au niveau des langues et de l'imagination (« Cross-Cultural

Imagination »), ce qui ressort distinctement à la lecture de *Wilson Harris. The Unfinished Genesis of the Imagination. Selected Essays*, édité par Andrew Bundy (1999). Il n'empêche que Wilson Harris et Edouard Glissant restent « deux isolés soleils », et que ma future recherche (voir *Annexe II*, Recherche future et monographie) vise à dégager les lignes de force parallèles de deux écritures postcoloniales qui sont traversées d'allers et de retours entre les « savoirs » du Vieux Monde, et leur interprétation et validité pour le Nouveau Monde. Le *rhizome*, métaphore deleuzienne empruntée par Glissant pour désigner l'identité multiple, imprévisible, en constante mutation du Sujet caribéen, rejoint l'idée de prolifération de l'imagination, quand bien même celle-ci s'origine dans la violence. La genèse infinie de l'Être, selon Harris, est cette identité en mutation. Le personnage de Donne, son alter-ego, symboliquement est conscient de la pluralité de vies comme de morts, une dialectique de « jumeaux adversaires » (Bundy, ed, 39). C'est au sens relationnel de contacts et d'échanges, ou non, que j'entendrais aussi le concept *rhizome* : auteurs d'une même zone du Monde, cette « même face cachée » du Monde, comme parlait encore Glissant dans *Le Discours antillais*, Walcott, Glissant, et Harris incitent à des dialogues entrecroisés dans la critique francophone. Or, la fracture de la langue les rend « adversarial twins ».

2. Le « mariage de raison »: post-modernisme, post-colonialisme, « postcolonial theory » et études francophones

2.1. Post/Modernisme

En tant qu'objet d'investigation socio-littéraire et culturel, les Antilles françaises présentent plusieurs épistèmes qui s'entrecoupent et se superposent comme autant de plaques tectoniques qui sont responsables du relief volcanique et des cataclysmes (séismes, éruptions de volcans) qui tourmentent régulièrement les insulaires : « littérature qui fit irruption dans la modernité », pour parler avec Glissant, il m'a frappé qu'au moins trois essais fondamentaux aient dans leur titre « modernisme » ou « moderniste », tant il est vrai que les récits analysés frappent par leur rupture totale avec 1. la tradition du roman réaliste, 2. la linéarité du récit ; 3. un langage transparent, pour ne nommer que ces traits-là. Que ce soit Paul Gilroy avec *The Black Atlantic. Modernity and Double Consciousness* (1993), James A Arnold et son essai sur la poésie césairienne, *Modernism and Négritude. The Poetry and Poetics of Aimé Césaire* (1981), Simon Gikandi avec *Writing in Limbo, Modernism and Caribbean Literature* (1992).

Littératures de la modernité, où l'auteur déroge à l'omniscience et expose plutôt qu'il n'explique, où il incombe au lecteur de rétablir l'ordre et le sens, voire l'identité des voix narratives, les « Caribbean Discourse » (j'emploie à dessein le titre anglais de l'essai glissantien) transgressent les conventions romanesques, investissant un travail de sape des présupposés langagiers même.

Moderniste, l'expérience concentrationnaire de l'Univers de plantation était de nature à générer une « postmodernité » avant la lettre, comme le souligne l'Africaine Américaine Morrison:

"Modern life begins with slavery... [...] black women had to deal with 'post-modern' problems in the nineteenth century and earlier. [...] Certain kinds of dissolution, the loss of and need to reconstruct - certain kinds of stability. Certain kinds of madness, deliberately going mad in order [...] not to lose your mind." (Morrison 1988: 11)

Il en va de même pour les Caribéens et les « Afro-Canadiens », comme le dit Nourbese Philip, citée dans *Odysseys Home* (George Elliott Clarke, ed 2002 : 256). D'où autant d'autres essais qui incluent le « postmodern » comme trait distinctif de la condition caribéenne, ou qui laissent le choix, mettant entre guillemets le « slash » ou trait d'union : Antonio Benitez-Rojo intitula son essai remarquable *The Repeating Island. The Caribbean and the Postmodern Perspective* (1992), tandis que Kwame Anthony Appiah pose haut et fort la vraie question : "Is the Post- in Postmodern the Post in Postcolonial?", article de 1991 dans *Critical Inquiry*, republié de nombreuses fois, p.e. dans *Dangerous Liaisons. Gender, Nation, and Postcolonial Perspectives*, édités par Anne McClintock, Aamir Mufti, Ella Shohat¹⁰, Minnesota UP, 1997 : 420-444). Reprenant l'essentiel beaucoup d'éléments des deux essais antérieurs, Michael Dash, dans l'essai déjà cité (*The Other America: Caribbean Literature in a New World Context*, 1998) discute également de la postmodernité caribéenne. La littérature caribéenne défraie toute tentative de définition claire et présente un continuum entre le colonial et le postcolonial, le modernisme et le postmodernisme. Theo D'haen, pour sa part, trace la perméabilité des frontières entre les épistèmes dans "(Post)Modernity and Caribbean Discourse," dans le troisième volume dirigé par James Arnold, *A History of Literature in the Caribbean, Cross-Cultural Studies* (D'haen 1997 : 303-21). Cette perméabilité ou frontière floue est encore suggérée dès le titre de l'excellente étude de Chris Bongie, intitulée *Islands and Exiles : The Creole Identities of Post/Colonial Literature* (1998).

D'aucuns ont accentué le côté apolitique de l'esthétique postmoderne, incompatible avec les écrits d'Africains, Indiens, et Caribéens, mais l'on peut tout de suite et pour toute contrée spécifique, trouver des contre-exemples.

Peter Hallward est plus catégorique avec un essai sur le *néo-baroque* de Severo Sarduy, les différents stades de la pensée glissantienne, le travail de la mémoire dans le roman *Middle Passage* de Charles Johnson et les romans de Mohammed Dib, donc des ères postcoloniales différentes : *Absolutely Postcolonial ; Writing Between the Singular and the Specific* (2001). On voit bien qu'il y a fusion, si ce n'est confusion, tant les éléments typiques du modernisme se prolongent dans ces narrations postmodernes de la Caraïbe.

¹⁰ Qui juge le terme « post-colonial » inadéquat car il neutraliserait les luttes différentes contre le colonialisme qui diffère de lieux en lieux, voir : « Notes on the Post-Colonial » (*Social Text*, 31/31.1 (Winter 1994 : 99-113).

2.2. Post/Colonial

Pour simplifier l'on pourrait arguer que tout texte postcolonial, originaire d'une ère ayant été colonisée entre le XVII et XX^{ième} siècles par une des cinq puissances européennes, est par essence postmoderne: réfutation de l'autorité et de la supériorité occidentale, contestation de l'hégémonie et dénonciation des abus « coloniaux », réplique pleine d'ironie et réflexion sur la nature et les limites mêmes de la langue et de la littérature.

En même temps, il surprend avec quelle répugnance l'on retarde à employer le terme « postcolonial » en France, comme le signale par ailleurs Theo D'haen dans un titre déridant : « What is Post/Colonial Literature, and why are they saying such terrible things about it ? » (1997), dans la revue *Links and Letters*. Le défi le plus insurmontable, paraît-il, pour tout Caribéaniste*, reste cette impasse méthodologique : où situer les Antilles et la Caraïbe rhizomatique qui sont à la charnière du modernisme et du postmodernisme, et qui en même temps sont séparés le long des rifts linguistiques ?

Pendant les années post-doc, j'ai essentiellement tenté d'ouvrir l'analyse généralement thématique et textuelle de récits antillais en tirant profit de l'abondante bibliographie anglo-saxonne sur les littératures postcoloniales : il est extrêmement surprenant, voire paradoxal, que l'Australie, l'Inde, le Canada¹¹ et d'autres régions de l'ex-empire britannique aient été plus vite déblayées comme affiliées, systèmes littéraires analogues. Ceci mit plus de temps côté francophone, et même comme « donne » pour les Antilles françaises, cela ne va toujours pas de soi, les régimes postcoloniaux divergents expliquant le net décalage entre Haïti et les Antilles, ou encore entre la Martinique et la Guadeloupe, la première se vantant d'être littérairement légèrement supérieure à la seconde. Dans ce contexte compétitif, le rallongement d'un Ernest Pépin et d'une Gisèle Pineau au mouvement de la créolité n'arrange rien : le mouvement des créolistes reste bel et bien martiniquais ! En même temps, territoires d'une littérature revitalisante, des passerelles entre les différentes ères se sont vite révélées instructives et intéressantes. Tout le contraire avec les productions des Antilles françaises, tantôt fortement

¹¹ En témoignent un survol associant la production bilingue canadienne à la zone nord-américaine et latino-américaine : Jaap Lintveld, Richard Saint-Gelas, Wim Verhoeven, Catherine Raffi-Beroud, éds *L'identité culturelle dans le roman nord-américain : Canada, E.U.*,

arrimées à l'Afrique continentale (littérature afro-antillaise), tantôt à la France, plus rarement à l'Amérique et aux autres Iles caribéennes. Bref, l'isolement qui entoure mon objet d'étude, son « encapsulation* » laissent perplexes. Décloisonner, lire autrement, chercher d'autres attaches, d'autres amarres a été mon principal mobile pendant les années postdoctorales.

Les romans de Glissant et de Condé, la poésie de Damas, le théâtre de Schwarz-Bart (seule « pièce », pas traitée dans la thèse), les nouvelles de Danticat, pour ne nommer que ceux-là, bénéficient de la fameuse « postcolonial theory » où la notion de « subalterne » (Spivak), de la voix inécoutée car sans pouvoir, de « dislocation » (Bhabha) ou tiraillement entre plusieurs langues, éthiques, esthétiques (pour parler avec Corzani), et le mimétisme sont centrales.

Plusieurs de mes articles et la monographie en cours visent à remplir les « blancs » laissés dans les études classiques, les lectures plus commodes que sont la contextualisation et l'étude thématique de textes francophones. La *Postcolonial Theory* a le mérite d'instiller une relecture de certains textes classiques : prenons la nouvelle *Heart of Darkness* (1899, 1902) de Conrad, systématiquement ignoré par les africanistes francophones¹², pendant que l'ouvrage passe pour un grand classique côté anglophone, plusieurs fois réécrit et revu par des auteurs caribéens (Wilson Harris, V S Naipaul, Caryl Phillips, et Paule Marshall). Pendant que ce court roman rayonne d'un illustre renom, le racisme est resté scandaleusement inaperçu par la critique essentiellement blanche, européenne¹³. Jeter une lumière nouvelle sur des textes anciens, montrer comment les ex-colonisés (Naipaul, mais aussi Achebe et Chinweizu) perçoivent ce chef d'œuvre publié par hasard en anglais et non en français, voilà ce qui m'intéresse. Le même exercice ou réexamen s'impose pour certains classiques de la *Négritude*, qu'il s'agisse de la préface sartrienne à

Mexique/Contemporary Fiction and Cultural Identity in North America, Quebec : Nota Bene, 1998.

¹² Absent de *Le petit Belge avait vu grand* (Pierre Halen, Labor, 1993) qui pourtant, en note, rappelle le pamphlet anti-léopoldiste de Mark Twain (Halen 1993 : 109, note 19). Les articles postérieurs toutefois réparent amplement ce manque.

¹³ En 1975, trois auteurs postcoloniaux s'en prennent, un an avant *L'Orient créé par l'Occident*, à l'hégémonie culturelle et à l'euro-centrisme. Dans *The West and the Rest of Us*, Chinweizi s'indigne de l'attitude condescendante de Conrad à l'égard des Africains tels que dépeints dans son roman. A son tour, Wilson Harris se lance dans "Reflection and Vision" sur les « énoncés implicitement racistes », mais ce sera Achebe qui détrônera celui qui, dans sa relation fictive d'une expédition au Congo belge, se montrait raciste, malgré lui. L'idéologie qui a permis la conquête coloniale n'est pas problématisée, et les trois postcoloniaux argumentent que la voix des absents, les indigènes africains, les sujets colonisés devraient s'entendre, *parler pour eux-*

l'*Anthologie* de Senghor (Gyssels 2005 c) ou *Black-Label* (Gyssels 2006 b) de Damas. C'est précisément l'approche postcoloniale qui permet de combler quelques « blancs », d'oser des lectures interartistiques¹⁴, de voir le texte littéraire à l'intersection d'autres arts, etc. Sujets négligés dans une étude plus conventionnelle, la question du genre (*gender*) et des identités sexuelles non-hétéronormatives ou *queer* serait un premier exemple saillant. Non seulement les femmes antillaises sont restées trop longtemps invisibles et inécoutées, si bien que les sœurs Nardal, véritables forgeronnes de la négritude, aient pu être « négligées », mais encore aujourd'hui les mouvements récents (*créolité* !) et les grands auteurs peuvent se permettre d'adopter encore une perspective essentiellement masculiniste (Harris/Glissant/Walcott), si ce n'est pas machiste (Confiant, Laferrière).

Plusieurs articles sous presse (*Queer identities/Identités Queer*, Paris XIII, avec Pierre Zoberman, «Dada, Dali, Damas », pour un colloque sur l'exil dans les littératures francophones, PU d'Ottawa), porteront sur deux protestataires Baldwin et Damas, bien que le second ne soit pas homosexuel, loin de là! Je prouve que la question de la performance de la masculinité noire se traduit avec acuité dans *Black-Label* et *Giovanni's Room*, tous deux sortis en 1956. Dans la critique antillaise, le sujet « gender », et à plus forte raison, « queer », n'est qu'à ses débuts, et l'on peut espérer qu'enfin, avec la traduction de Judith Butler (*Bodies that Matter* et *Gender trouble, Trouble dans le genre, Pour un féminisme de la subversion* (Ed la Découverte, 2005), les choses changent vite. A l'heure du centenaire de la naissance de Senghor, je m'attriste qu'on privilégie encore une fois les discours d'éloge sur le fondateur de la négritude, alors que Damas est allé plus loin dans le postcolonialisme et la décolonisation. Certes, les facteurs « race » et « classe » ont oblitéré celui du « gender » dans la négritude, et la quête identitaire de l'Antillais, de l'Africain et de l'*Africain Américain*¹⁵.reste rarement explorée dans sa dimension *gendérisée*, pour écrire comme Butler.

mêmes.. Ils rejoignent par là Spivak, dont la notion de « subalterne », me paraît toujours utile dans ces contre-discours.

¹⁴ Exemple convaincant dans un numéro spécial sur « Littératures d'outre-mer » de la revue électronique, *Loxias* (n°9) où Ségolène Lavaud Michal étudie les tableaux haïtiens dans leur conjugaison au réalisme merveilleux d'Alexis et de Roumain. Un autre est le rapprochement de Basquiat avec l'écriture de Baldwin, d'une part, de Harris, dans *Reading and Teaching the Post-Colonial*, de McCarthy et Dimitriadis (2001).

¹⁵ Je tiens à garder cette dénomination, la traduisant par Africain (-) Américain et Africaine-Américaine. Chichement attesté en France, que ce soit dans les revues, les médias, les essais, le terme enfin égalise la double composante identitaire des Noirs d'Amérique. Seuls des auteurs

Dans les associations et colloques, je surprends mes collègues à révéler l'homosexualité d'un Claude McKay, d'un Langston Hughes et d'Alain Locke, ce qui prouve bien le tabou sur cette piste d'investigation qui à mes yeux démontre clairement les héritages à long terme d'un système esclavagiste émasculant symboliquement l'homme noir, et la cellule familiale matrifocalité.

L'approche uniforme, et sclérosée des mêmes auteurs canonisés doit être dépassée, et les grands théoriciens postcoloniaux y invitent d'autant plus facilement qu'ils se rappellent de Fanon et de Césaire. Bien qu'enracinées dans les travaux de Fanon et de Césaire, de Saïd (le roman comme outil de divulgation d'idéologie colonialiste), ces deux critiques sont eux-mêmes revenus sur leurs « limites ». Gayatri Spivak dans *A Critique of Postcolonial Reason. Toward a History of Vanishing Present*, et Homi K. Bhabha dans "Le cosmopolite vernaculaire" (*Voices of the Crossing. The Impact of Britain on Writers from Asia, The Caribbean and Africa*, ed Dennis, 2000) reconnaissent tous deux leurs dettes à la théorie française. Tous deux ont débuté comme traducteurs vers l'anglais d'essais: Spivak a traduit Derrida (*De la grammatologie*), pendant que Bhabha a traduit *Peau noire, masques blancs* de Fanon. Médiateurs entre le savoir anglo-saxon et français, ils ont ensuite enrichi ces théories de leurs propres horizons, lisant quelques-uns des plus importants auteurs post/coloniaux : dans *the location of culture*, Bhabha analyse *Beloved*, pendant que Spivak a montré la suppression de la voix caribéenne dans *Jane Eyre*. D'autres célébrités telle que McClintock relisent Conrad et Saïd, désignant les passages où le spécialiste lui-même est aveugle pour le parti-pris de son auteur fétiche, Conrad¹⁶.

comme Alwin Murray, dans *Patriotisme africain-américain, intégration ou rêve d'intégration* (L'Harmattan, 2000), introduisent parcimonieusement le terme. Aux Etats-Unis, les Noirs ont beaucoup œuvré pour que cette formule remplace « Noir des Etats-Unis », ou encore « Noir américain », toutes étiquettes insatisfaisantes. Elles laissent croire que l'identité ethnique l'emporte sur l'appartenance nationale, alors que c'est le contraire : les Noirs se considèrent « citoyens de seconde zone », et des sondages récents prouvent que l'appauvrissement frappe surtout la population noire. C'est ce qu'on a pu voir avec le cyclone Katharina. Les descendants d'esclaves réclament être autant Africains qu'Américains et c'est à ce titre que je maintiens contre tout vent l'adjectif africain-américain, intraduisible en néerlandais, par ailleurs.

¹⁶ McClintock analyse la peur que provoquent les indigènes chez le narrateur, alter-ego de l'auteur : la peur irrationnelle pour l'inconnu, la peur qui horrifie Marlow au point de ne plus pouvoir se défaire d'associer le fleuve Congo et la jungle, ainsi que les indigènes avec sauvagerie, barbarie, tout le contraire de la Civilisation britannique, prouve le déchirement de l'explorateur de l'Empire qui vient « embrasser » l'Afrique noire mais ne peut guérir son ressentiment et préjugés à l'égard du « Dark Other ».

Le contraste avec la France et sa décolonisation mentale n'en est que plus saillant. En fait, c'est l'Europe entière qui a mis du temps à re-venir sur son passé impérial :

L'Europe comme espace colonial ethnocentriste n'a pas beaucoup été déconstruite, lorsqu'il s'est agi de penser la francophonie. Les notions d'hybridité, de métissage, de migrations, d'imitation du colonisé, de 'subaltern', comme on les a très vite soulevées en anglais, ont été souvent éclipsées de la réflexion sur la francophonie que l'on retrouve à travers le monde.

(Lequin & Mavrikakis, éd., *La francophonie sans frontière. Une nouvelle cartographie de l'imaginaire au féminin*, 2000: 14).

En France, les institutions éducatives se sont toujours montrées réticentes à prendre en compte les aspects pénibles, les nombreuses retombées de la colonisation. De fait, les médias français, la politique culturelle de la République escamotaient jusqu'à peu les abus du pouvoir et les nombreux fautes et défauts imputables à la présence française sur les quatre continents. Des sommes comme *Le Livre noir du colonialisme. XVI –XXX^{ième} siècle : de l'extermination à la repentance* (Ferro, éd, 2003) lèvent le voile sur ce que toute ex-colonie tente de camoufler. Nous assistons à une période où les mémoires remontent à la surface, où les blessures difficiles à cicatriser sont rappelées de partout, et pour la première fois de front. Les barricades érigées par la nationalité, l'ethnicité, l'appartenance religieuse, etc., sont sujettes à de vives polémiques, mais permettent aussi aux « frondeurs » de serrer les rangs. L'on met le doigt sur les plaies de la colonisation, sur les blessures de l'esclavage, au point que le président Chirac s'est vu déclarer le 10 décembre 2005 et le 10 mai 2006 journée officielle de la commémoration de l'esclavage (voir Gérard Courtois¹⁷ dans *Le Monde*, du 20 janvier) et de la traite négrière, respectivement (check).

¹⁷ Quoique Courtois fasse encore la « défense et illustration » de la langue dans sa rubrique dans *Le Nouvel Obs* : soulignant que Césaire et Fanon apprécient les grandeurs de la culture française, voire les honneurs de la République française, il se montre patriotique et nationaliste, au point que son argument se résume à dire : « l'on est mieux colonisé par la France que par la Hollande, ou encore l'Allemagne ou l'Angleterre » ! Si la décolonisation mentale est aussi lente à se réaliser, c'est en raison de pareils réflexes réducteurs de « citoyenneté » et de nationalité, faisant abstraction du « monolinguisme de Soi », me servant d'une expression derridadienne ! Dans *Le monolinguisme de l'autre* (Derrida, Ed Galilée, 1996), l'auteur d'origine algérienne s'intéresse aux brouillages des « frontières, à les passer et donc à faire apparaître leur artifice historique, leur violence aussi, c'est-à-dire les rapports de force qui s'y concentrent et en vérité s'y capitalisent à perte de vue. Ceux qui sont sensibles à tous les enjeux de la 'créolisation', par exemple, le mesurent mieux que d'autres » (Derrida 1996 : 24). L'esprit cartésien de certains intellectuels français bannit précisément cette prescience-là, premier pas vers l'Autre.

La fracture coloniale (Blanchard, éd, 2005), dont il est question chez tous les romanciers caribéens, sort enfin au grand jour, comme le titre Pascal Blanchard. Suite à l'abrogation de l'amendement Vanneste en déc 2005, au vif débat auquel ont participé Chamoiseau et d'autres intellectuels postcoloniaux sur le projet de loi « reconnaissant les aspects positifs de la colonisation française outre-mer », *Le Nouvel Obs* (8-15 déc 2005), les littératures deviennent plus que jamais pertinentes, alors que trop longtemps confinées comme un appendice exotique de la littérature hexagonale.

La lutte entre *postcolonial theory* et études francophones ne cesserait donc jamais ? A voir les numéros spéciaux et les collectifs sur les théories postcoloniales, les nombreux articles sur les pourquoi et en quoi des lectures de *Culture et Impérialisme* (Saïd, 1993, traduit en 2000 chez Fayard) ou encore de Fanon (toujours) éclairent tel ou tel texte d'origine coloniale, il me semble qu'on se farfouille dans une *impasse* irrésoluble. De révisions et de redéfinitions des termes « postcolonial, postcolonialisme, postcolonialité », l'on perd le nord. Pendant dix ans, j'ai suivi avec fascination ce « faux débat », et l'impasse (« dead end », ou « cul-de-sac ») devrait bientôt disparaître. Il s'agit d'un faux problème dans la mesure où les tenants des études subalternes, culturelles, « noires » etc., se réclament ouvertement, de Foucault, Mannoni, Memmi, Lacan et Cixous, Bourdieux et Derrida. Après la phase de l'introduction (*An Introduction to Post-Colonial Theory*, Childs & Williams, 1997), l'on assiste à une redéfinition : d'où le titre *Relocating Postcolonialisms* (Goldberg & Quayson, 2002) et à des remises en cause des « bienfaits de la théorie », après avoir énuméré apories (Moura 2001) et scories (le provincialisme de B Anderson, le modèle dérivatif* des cultures postcoloniales). Ainsi Ania Loomba intitule *Postcolonial Studies, and Beyond* (2005), pendant que Anne McClintock et d'autres féministes (indienne, telle Chandra Talpade Mohanty « Under Western Eyes : Feminist Scholarship and Colonial discourses », africaine américaine Hazel V Carby; Adrienne Rich et bell hooks), repensent la théorie faite par des hommes, majoritairement blancs. Insuffisamment intéressés par la corrélation entre « genre » et « impérialisme », entre « orientalisme et l'hétéro-érotisme, ou encore entre la performance de la « race » et du « gender » dans des sociétés patriarcales et de surcroît coloniales, ces féministes de toute couleur publient le colossal *Feminist Postcolonial Theory, A Reader* (2003), édité par Reina Lewis et Sara Mills. Y sont repris les articles par lesquels la théorie a vu le jour, tels que « Three Women's Texts and a Critique of

Imperialism », de Spivak, « Imperial Leather », de McClintock, et de nouvelles contributions au débat, spécifiquement sur le Maghreb et des des pays islamistes comme la Turquie et la Malaisie. Chez tous, partisans de la première heure, ou non, femmes ou hommes, j'ai pu mesurer la place tout à fait incontournable de Fanon, qui reste l'instigateur-phare pour tous ces chercheurs et « réviseurs ». Le premier à avoir auto-analysé le drame intérieur qu'est la colonisation, à savoir l'assimilation et le mimétisme, la « lactification », aura la cote dans tous les ouvrages de référence, loin devant Aimé Césaire qui pourtant peut être considéré comme un pionnier avec son *Discours sur le colonialisme* de 1955, c'est-à-dire bien avant *Les Damnés de la terre* (1968). Précurseurs de la théorie postcoloniale pour Young dans *White Mythologies*, Fanon et Césaire ont initié une réflexion tranchante sur les maux de la colonisation et sur l'art comme outil ancillaire de la même imprégnation de la soi-disant supériorité de l'Occident et instrument de propagation pour une représentation dénigrante de l'Autre, bien avant *L'Orientalisme* (1978, traduit en 1980 chez Seuil) de Saïd. Avec beaucoup plus de radicalité que Saïd, qui doit son instruction française au fait qu'en exil au Caire, il fréquenta l'école française, Césaire y montre comment le fascisme et tout système totalitaire est rendu possible par la doctrine de supériorité raciale, et que loin d'être une aberration historique, le fascisme est prévisible avec des penseurs libéraux du XIX^{ème} siècle, comme Arthur de Gobineau, Ernest Renan! En même temps, Saïd y lit sceptiquement de grands monuments anglais, tels que Conrad, sans se douter nullement que l'auteur anglo-polonais n'était pas tout à fait « neutre » et que, sous une voix narrative insaisissable, s'exprima une allergie et une peur de contamination avec les sauvages. Que Saïd ait rédigé une thèse sur les fictions conradiennes sans nullement le suspecter de racisme irrite précisément quelques lecteurs anglo-africains et afro-caribéens, qui soulignent que les présuppositions et les « préjugés » sont tellement répandus en Europe qu'il faut sans doute se trouver de l'autre côté de la « barre » pour sentir la moindre offense. De même qu'Achebe montra que Conrad fut un "thoroughgoing racist"¹⁸ (voir aussi Nicolson, *Postcolonial Criticism*), Harris commente la controverse autour de

¹⁸ Dans « The Great Tradition », *Heart of Darkness* reste un "masterpiece" et dans l'ensemble d'études postcoloniales, le roman demeure un exemple de littérature postcoloniale avant la lettre, et cela malgré la myopie eurocentrique dénoncée par l'auteur de *Things Fall Apart* : « Conrad a thoroughgoing racist: that this simple truth is glossed over in Western criticism of his work is due to the fact that white racism against Africa is such a normal way of thinking that its manifestations go completely unremarked." (Achebe, cité par Moore-Gilbert 1997 : 175). Ngugi rejoint son opinion et souligne que "Cultural imperialism was then part and parcel of the thorough system of economic exploitation and political oppression of the colonized peoples and (Western) literature

Heart of Darkness, pendant que Mc Clintock dans *Double Crossings Madness, Sexuality and Imperialism* (2000) se penche sur des publicités commerciales pour des savons, sur Charlotte Brontë, Bessie Head et Joseph Conrad. En Belgique, ce grand roman adapté plusieurs fois à l'écran est toujours passé sous silence, alors que Conrad est adoré comme précurseur de critique postcoloniale. *The Novels of Joseph Conrad...* de Saïd pareillement ne dit mot sur le parti-pris de l'auteur qui montre un narrateur qui d'un côté dénonce la colonisation, et surtout les excès de terreur dont il est le témoin pendant sa visite à Kurtz, mais qui ne peut se passer d'être dégoûté et horrifié par les « sauvages » qui lui font l'effet de monstres redoutables ou d'humains complètement brutis.

En France et dans toutes les revues couvrant les littératures d'expression française, il reste malaisé d'employer le « postcolonial ». Certes, la théorie est dénoncée comme étant le produit d'Américains et d'Européens, ou de quelques « esprits » hautement « assimilés », souvent nommés à de prestigieuses universités nord-américaines. On lui reproche encore d'être un « mic mac » d'autres disciplines qui ont vu le jour outre-atlantique. Des sciences très en vogue dans les départements américains (telles les « cultural studies », les « gay studies » et « Black studies »), et ainsi de suite. A vrai dire, ces discussions autour d'un concept en effet déjà passé de mode à la lumière des nouveaux soubresauts géo-politiques et des nouvelles menaces de domination (américaine), semblent interminables. Le *postcolonial*, que l'on l'écrive avec ou sans trait-d'union, au singulier ou au pluriel, chaque jour change, se difforme un peu plus, se réinvente sous l'effet de drames et différends de nature néo-colonialiste (pensons à 9/11 : il ne s'agit plus d'opposer « The West and The Rest », mais des rapports de pouvoirs géo-politique se jouent néanmoins autour d'issues de territoires et de matières premières, de domination par son idéologie (religieuse ou non) l'autre partie du monde, pensons aux attaques terroristes qui brouillent tout exercice d'opposer en couples les pays et les peuples). N'empêche que l'approche postcoloniale signifiera pour moi essentiellement une double ouverture : à d'autres branches de littératures postcoloniales, d'autres *rhizomes* se mettant en place, et à un canon élargi, une révision s'imposant vu l'afflux précisément d'auteurs originaires des ex-colonies. Bien que

was an integral part of that system of repression and genocide" (quoted by Moore-Gilbert 1997: 175).

suspectée d'être complices de l'invasion impérialistes de nations européennes, la diaspora noire ne peut plus longuement être déconnectée, me semble-t-il, de ses connexions évidentes.

2.3. La Francophonie 'defranchized'

Franchising (from the **French** for *free*) is a method of doing business wherein a *franchisor* licenses **trademarks** and methods of doing business to a *franchisee* in exchange for a recurring royalty fee.

Selon *Le Petit Robert*, « franchiser » veut dire «mettre sa marque à la disposition d'un commerçant, d'une entreprise». Par ailleurs, la « franchise » est une belle qualité morale désignant la spontanéité, l'hospitalité pour un étranger, voire un produit (intellectuel) infiltré ou importé, et la loyauté : jouons sur le double sens pour sincèrement avouer que l'anglicisme « postcolonial » renvoie à un ensemble d'outils réinventés à partir de concepts « franco-français » : la « déconstruction » derridadienne, le Savoir/Pouvoir de Foucault, le Marxisme et le féminisme première génération, comme plusieurs numéros spéciaux où la relation entre le modèle (français) et la perte du contrôle sur son influence, sont matière à réflexion¹⁹.

La domination théorique et culturelle du monde anglo-saxon en matière d'analyse littéraire réfléchirait la mondialisation économique à laquelle nous assistons : cette réalité économique où les « MacDonald », « Nike » et d'autres logos ne sont pas seulement quelques exemples patents de « franchisage », mais d'une « société globale ». Partout dans le monde, la mondialisation évacue les bons produits du terroir (le cassoulet et le coq au vin étant remplacés par la pizza et les rouleaux de printemps, voir un numéro spécial de la revue *Communications* sur le phénomène, avec un article sur Noël aux Antilles) et menace le petit commerce d'extinction. De même, sur le câble, c'est CNN qui dicte la pluie et le mauvais temps sur les écrans antillais, comme vitupère Raphaël Confiant dans son succulent *La Savane des pétrifications* (Ed Mille et une Nuits, 1995). C'est bien ce qui arrive dans la « postcolonial theory » où la matière première provient des (post)-

¹⁹ Voir *Echopolyglot* en ligne, d'où j'extrait le paragraphe suivant de l'argumentaire du numéro en cours (juin 2006) : « On sait aussi que les déplacements audacieux opérés par les chercheurs américains ont souvent été considérés avec circonspection par les intellectuels français, comme si le modèle avait perdu le contrôle de son influence, laquelle se serait retournée en résistance ? En outre, l'héritage de la pensée française, même « détourné », ne perdrait-il pas aujourd'hui de sa pertinence ? Ou l'influence changerait-elle de bord, si l'on en juge par l'engouement du lectorat français pour le polar américain ou par la récente prise de conscience en France, sous l'influence des Postcolonial Studies américaines, des enjeux de la culture francophone ? »

structuralistes et déconstructionnistes, est repensé outre-manche et outre-atlantique pour nous revenir en boomerang. Elle y fait collusion avec cet autre logo, supplanté par «Postcolonial», la Francophonie, avec ou sans majuscule, mais qui repose principalement sur le prestige d'une langue (alors qu'un Sony Labou Tansi fait tout pour la saper cette arrogance-là), et non sur le phénomène de la colonisation qui en est son fondement. Or celle-ci n'a jamais été déconstruite comme faux manœuvre de « centrement », d'agencement politique, comme rouleau compresseur colonialiste, et *La malédiction de la francophonie* (Ambroise Kom, 2000) et « la francophonie enfouie » (Lynch dans *Interfrancophonies.com*) sont d'amères pillules à avaler pour tout francophile inconditionnel. Sur un ton plus ludique, Robert Chaudenson se demandait: «Francophonie : Y a-t-il un pilote dans l'avion ? » (*Plurial* 6, numéro spécial), pendant que Confiant, s'en donne à cœur joie avec sa « francocacophonie » dans *La Savane* (Confiant 1995 :). Comme le décrivent 13 critiques et professeurs de lettres françaises et francophones aux Etats-Unis, la Francophonie a toujours été défendue comme une monoculture sous prétexte de la langue, alors que sa réalité contredit cette prémisse. Elle sous-entend la multiculturalité, ce que précisément, soulève encore David Murphy dans « De-centering French Studies : Towards a Postcolonial Theory of Francophone cultures », automatiquement conduit à problématiser son éthique, à désigner sa nature néo-colonialiste, et donc à homogénéiser des rapports fort inégaux entre ex-colonies et ex-métropole (Murphy 2002 : 166-167). Dans *La France vue d'ici et d'ailleurs* (Spear, ed, 2002), préfacé par Glissant et une postface sous forme de récit fictif de Condé, la Francophonie est critiquée pour ses tentatives d'amalgame.

Flamande ayant pu observer dans un pays bilingue le prestige qui entoure le français et toutes les valeurs qu'est censée irradier cette Francophonie, je suis sans doute plus sensible à ces regards de dehors et amenée à approuver cette critique d'une insitution qui ne cherche qu'à exhiber les (rares) répercussions positives de la colonisation française, notamment l'héritage d'une grande langue et donc (raccourci vertigineux) d'une grande culture. Elle *pass*e volontiers *sous silence* son annexionisme arrogant, ses fondements idéologiques mêmes, et voile les problèmes aigus de ces nations indépendantes. Les pays membres sont admis aussi longtemps qu'ils renforcent les rangs, les nouveaux membres tolérés dans le giron de la Francophonie à cause de leur « contribution » au rayonnement du français, mais comme le met en relief Thomas Spear, la Francophonie fait fi des divergences et des particularités culturelles de ses pays-membres. Etre

francophone est parler la langue, point final. "Une vision plurielle et composite de la culture française", prouve « le manque d'envie de la France de se faire métisser par sa propre francophonie" (Spear 2002 : 17). Que ce collectif soit préfacé et postfacé par « le couple » d'Antillais travaillant à New York devient symbolique d'une Francophonie *defranchized* dont on a souligné lors du Salon du livre (mars 2006) qu'elle se défend bien mieux outre-atlantique que chez nous. Par ce titre « Francophonie defranchized », je vise à mettre en relief que la *F.francophonie* n'est plus entre les mains de spécialistes français mais davantage francophones : le droit de propriété intellectuelle étant ainsi *passé* à l'autre camp, paradoxalement situé en territoire anglo-américain. A en juger dans les départements nord-américains, les études francophones prolifèrent, *se métissant* * aux sciences connexes des *gender studies* et *cultural studies*, entre autres. Par ce titre, je souligne l'intuition que ce sont les sujets qui se sont appropriés dans leur domaine de recherche le français qui souvent servent mieux la « cause francophone » que les Français, car les « études francophones » ont mis du temps à entrer dans les curricula universitaires.

C'est en effet outre-manche que la pluralité et la diversité des littératures en français ont été reconnues et qu'elles sont lues pour leur pertinence socio-politique et culturelle. Dès lors, un ouvrage comme *La France vue d'ici et d'ailleurs* offre un précieux contre-manifeste en cette année de *Francophonies* (triple f en raison des Festivals de Francophonie en France).

La Francophonie doit d'urgence se repenser et se réinventer, si elle veut maintenir sa place : elle peut le faire en intégrant les polyphonies diverses, en acceptant l'approche postcolonialiste de ses hérauts et leurs « récits », à chercher à aplanir les différences entre les différents sous-champs, à philosopher les francophonies (pluriel et minuscule) moins sous le sceau du monolinguisme, que de la créolisation, comme en convient Derrida dans *Le Monolinguisme de l'autre* (Ed Galilée 1996 : 23, déjà cité en note ici).

Outre-manche, où les auteurs antillais font l'objet de cours universitaires et de nombreuses thèses et projets de recherche, l'approche « postcoloniale » est pareillement défendue. L'ouvrage de Celia Britton, confrontant l'œuvre de Glissant avec la « postcolonial theory », mérite d'être signalé dans cette optique : sous-titré *Strategies of Language and Resistance* (1999), l'essai se fonde sur Fanon, Bhabha, Gates et Spivak pour illuminer les manières dont Glissant écrit à propos de « reappropriation of history, standard and vernacular language, hybridity,

subalternity». Cette même intention n'aboutit pas toujours à des essais aussi « innovateurs », ni cohérents, s'il faut en croire un compte rendu de l'ouvrage de Jeannie Suk : *Postcolonial Paradoxes in French Caribbean Writing*. Analysant un corpus de différents genres de Césaire, Condé et Glissant (2001), Suk n'arriverait pas, selon Sam Haigh (c.r. *French Studies*), à motiver le choix de ses concepts de base (« paradox, history, representation, allegory, postcoloniality, crossing and trauma »). Bien que se situant à l'intersection du « postcolonial, poststructuralist, psychoanalysis and French Caribbean discourse », l'auteure n'a pas vraiment réussi à offrir une étude cohérente et un mot employé à satiété, « disorderliness », caractériserait les « close readings » des trois auteurs (Haigh 2002 : 440).

Un autre essai du même calibre est de la main d'Adlai Murdoch qui fait résonner des notions de Bhabha (« mimicry, hybridity, the mirror stage and the signifier Other-relation ») dans son étude détaillée de *La Lézarde* et de *Solibo Magnifique*, d'*Isolé soleil* et *Soufrières*, parmi d'autres romans, de Condé et de Dracius Pinalie. Dans *Creole Identity in the French Caribbean Novel* (Florida UP 2001), Murdoch métisse aussi l'analyse textuelle, ce qu'il persiste encore à faire dans un collectif avec Anne Donadey, *Postcolonial Theory and Francophone Literary Studies* (2004). David Murphy et Charles Forsdick publient à leur tour *Francophone Postcolonial Literatures*, qui offre une collection toute en anglais des meilleurs spécialistes dans le domaine et qui précisément, comme le fait John McLeod dans « Francophone Thought and Anglophone Postcolonialism » lèvent le voile sur les dettes fondamentales de toute la panoplie postcoloniale (Bhabha, Shohat, Dirlík, Spivak, Hall, Mc Clintock, Appiah « and others ») à nos (chers) intellectuels français que sont Derrida, Foucault, Lacan, et Fanon (McLeod 2003 : 192).

En Angleterre, ce genre d'initiatives se multiplie, puisque Kamal Salhi, rédacteur en chef de la revue *International Journal of Francophone Studies*, publie *Francophone Studies. Discourse and Identity* (Exeter : Elm Banks Pub, 2000) réunissant à son tour les ères francophones avec des articles en anglais (malheureusement saupoudrés de coquilles et d'oublis volontaires de références bibliographiques pour certains, plus précisément De Souza sur l'imagerie arachnéenne²⁰).

²⁰ Dans « Guadeloupean Literature, Multiple Versions of Créolité », De Souza reprend *Filles de Solitude*, chapitre 3 : « Anancy dans la grande case » (Gyssels 1996 : 271, et 293 ; Gyssels 1997). Je m'y base sur les travaux de Henry Louis Gates, Jr. qui préfaça un essai *Anansy in the Great House* : ces deux références (Gates et Jonas Jones) se trouvent dans plusieurs articles postérieurs

Inutile de répéter donc que tous les grands « collectifs », « readers », manuels en la matière sont en anglais, même si des débuts encourageants se repèrent... De pareilles entreprises se font moins nombreuses côté francophone ou se réduisent pour l'instant à des « états de lieux » (D'hulst et Moura, 2003, dans lequel je rédigeai le bilan du premier jour d'interventions dans un article intitulé : « Entre Schismes et Synergies, Gyssels 2003 c).

Voici déjà une première évidence, non seulement l'*Ecart* (Mudimbé) entre les domaines d'investigation côté anglo- et francophone, mais encore le fait que des essais fondamentaux (*Black Atlantic* ou encore *The Repeating Island*) mettent des décennies à être accessibles en français. Comme le souligne Françoise Lionnet dans « Francophonie, Postcolonial Studies, and Transnational Feminisms » (Murdoch & Donadey 2005 : 260), l'absence de traduction crée un *time lag* et donc un désintérêt qui fait que la France et les études francophones sont « en retard d'une guerre ». Avec Derrida (que Ronnie Scharfman aborde dans le même volume *Postcolonial Theory and Francophone Literary Studies*, 2005), le monolinguisme explique le non-dialogue, le non-échange de cultures, alors même que, on l'a vu, l'approche plus radicalement postcoloniale, consistant à repérer les séquelles de la domination européenne dans toutes ses formes, repose sur la théorie (post)structuralistes, sur le déconstructionnisme et le féminisme, tous savoirs français.

de De Souza. Elle illustre l'imagerie arachnéenne avec les mêmes extraits de conversation entre Télumée et Mme Desaragne dans *Post-Colonial Francophone Cultures* (S. Khal, ed, 2003 : 184). L'emploi des mêmes sources est plus que suspect. De surcroît, de Souza recycle le même matériau encore ailleurs (De Souza 2006: 56-57) où non seulement une partie de son article s'intitule « Anancy in *Pluie et vent* », mais où le procédé de *signifyin(g)* (à savoir: ruser avec la langue du maître pour le battre à chaque coup sur son propre terrain, celui de l'autorité de la parole) lui sert d'argument, illustré une fois de plus à travers la conversation entre Mme Desaragne et Télumée dans son article dans *the Journal of Caribbean Literature* (Fall 2005), dans lequel moi-même j'ai publié dans le numéro « guest edited » par de Souza, « Fils et filles d'Anancy » (Gyssels 2002). Certes, c'est la difficulté de traduire Condé (sans bien sûr référer aux nombreux auteurs qui l'ont fait avant elle, Thaleb-Kyar, et moi-même dans *Sages sorcières* et l'article sur *Moi, Tituba* dans *Mots Pluriels* (Gyssels 2003) qui retient ici son attention. Acceptant qu'on puisse s'intéresser au même sujet (l'article sur *La femme cannibale* de Rosello rejoint mes remarques sur l'intertextualité inavouée dans *Célanire cou-coupé*, dans *Interculturel Francophonies*, article sous presse chez D'hulst et Moura, 2007), je constate toutefois que De Souza s'inspire de près de mes publications. Surtout, que mon article dans *La Revue canadienne de littérature comparée*, rédigé en français, soit ensuite traduit par elle dans *Etudes théâtrales* (De Souza 2002) est une preuve de copiage systématique et donc de plagiat peu innocent. Voir **Gyssels1995b.- L'identité féminine et l'espace clos dans le roman caribéen: l'oeuvre de Simone**

Fanon et Derrida, Cixous et Kristeva, Irigaray et Deleuze, souvent d'origines post/coloniale il est vrai, sont quelques-uns des noms les plus fréquemment cités.

L'intérêt majeur du regard « postcolonial » est la reconnaissance du niveau psychanalytique. Pour l'orientation psychanalytique, approche fondée, il faut bien sûr passer par Foucault (Pouvoir/Savoir, Folie et pouvoir), Lacan (le Sujet schizophrène, qui se traduit et trahit dans la littérature postcoloniale ; un roman comme *Mémoires en colin-maillard* d'Anthony Phelps (1976) en serait un parfait exemple : le narrateur Claude cherche à divulguer le secret de la délation de deux frères torturés sous Duvalier, et s'avère être lui-même le « traître ». Que ce soit l'exploration d'autres lieux (Segalen), d'autres fascismes (Césaire avec *Discours sur le colonialisme*), de langues fissurées et doubles (Brathwaite avec « Nation language »), d'imagination métissées (Wilson Harris avec « the infinite rehearsal » et « the womb of space »), l'essentiel de la réflexion afro-caribéenne se repère dans le discours de fiction. Il est frappant que le plus grand poète de la Caraïbe s'exprime aussi avec la plus grande véhémence son aversion de la théorisation : Walcott s'exaspère : « "it convinces one that Onan was a Frenchman, but no amount of masturbation can induce the Muse" (« Caligula's Horse »), l'arrogance des déconstructionnistes et le jargon des critiques post-modernistes l'exaspère. Ce n'est que de la « masturbation intellectuelle », qui ne peut en aucun cas engager, encourager la Muse. Pourtant, Walcott est précisément celui qui fait ce que Rukmini Nair appelle « embedded theory », ou encore « history relexicalized », c'est-à-dire de la théorie « romantisée », ou encore de l'histoire relexicalisée, traduite en narration (Nair 2002 : 166).

Si impasse de la théorie proprement caribéenne il y a, c'est parce qu'on bute à chaque fois sur la récalcitrance des auteurs et artistes devant une manie théorisante, bien que faire de la littérature soit pour eux une manière de théoriser le pourquoi, comment et de quoi l'écriture devrait « parler ». En d'autres termes, c'est le « collapse of all genres » proprement postcolonial qui nous induit en erreur : la théorie rôde sous les branches ramifiées des écritures de Brathwaite (« Nation language »), de Walcott (« the Caribbean Sea as a Hellenistic/Creolizing space », voir Gysseles 2004), de Glissant (« la Roche », le « Tout-monde »), etc.

et André Schwarz-Bart et de Beryl Gilroy.- In: *Canadian Review of Comparative literature*, 22:3/4(1995) :787-801.

La frustration devant « vers quel essai se tourner » n'est alors qu'en partie fondée, due au fait que beaucoup d'auteurs et de critiques caribéens se méfient de la théorie, et également de tout étiquetage. Pareille attitude n'est pas de nature à stimuler la réflexion ni la démonstration d'une littérature soudée sur une critique pancaribéennes. La critique indienne R Nair propose à ce sujet, lisant *Omeros*, un concept éminemment utile: "sensuous theory" ou la théorie sensuelle. Dans son essai, *Lying on the Postcolonial Couch* (2002), Nair développe à partir du poème en terza rima, les fondements de ce poète dominant dans la Caraïbe, ce guide éminemment car il arrive à faire de la théorie tout en versifiant.

The idea of sensuous theory and Walcott's position:

It must be embedded critique, occurring within literary texts; hence part of its mystique derives from textual cross-dressing or disguise; it might be called literature infested theory, or conversely, theory-infested literature.

2 sensuous theory relexicalizes history as literature: the task is somewhat similar to the historiographer's: Sensuous theory relexicalizes history as literature

3 high quotability index: le fait que ces auteurs (Rushdie, Coetzee, ...) sont largement diffusés partout dans le globe

4 internationalist flavor: it is au fait with global trends in theory

7 its language is "haute couture" (nair 166)

"Walcott, on the contrary, is that rarest of rare beings, a sensuous theorist who succeeds. His theory is as sensuous as Helen – (...) it bears her name, and the name brightens W's theory, too, and makes of postcoloniality, which drags behind it a depressing past, a suddenly luminous condition, a prefiguration of a new imagined community – Utopia. (168).

L'impasse de la théorie n'en est à vrai dire pas une, car côté anglophone essentiellement (Moore-Gilbert 1997), les « faiblesses » de la théorie et de la critique postcoloniale ont été largement reconnues et malgré tous les journées d'études et débats dans les universités française, par exemple à Paris VIII : Critiques, enjeux et débats (Emmanuelle Sebeud, janvier 2006), l'embellie semble définie.

De l'autre côté, la Francophonie lâche prise : le français partout confronte un déclin, évincé par l'anglais. C'est du moins l'impression qui s'empare de nous à la vue de l'internet (qui produit l'américanisation des identités, selon Glissant dans *Traité du Tout-Monde*, qui provoque l'uniformisation des identités), le langage de l'informatique, l'invasion des films et de la musique américains, etc... Que la littérature se digitalise*, que les sites, tels que l'excellent ile.en.ile de

mon collègue et ami Thomas Spear à CUNY, auquel je contribue régulièrement (voir <http://www.lehman.cuny.edu/equipe.html>) signifient d'importantes passes en avant, permettant l'accès gratuit à des interviews, à des extraits de textes des auteurs, à des bibliographies d'auteurs, constitue une véritable révolution, tant dans le savoir que dans l'avoir, c'est-à-dire l'alternative de l'impression sur papier. Pour la Caraïbe, il s'agit d'une immense opportunité, même si nous constatons là encore d'étranges déviations : les pages « Haïti » sont davantage visitées par des chercheurs américains que français ou européens, comme l'explique Spear dans "Elans du bicentenaire haïtien », *Revi Kiltir Kreol* 4 (Oct 2004). Ailleurs, je résumai le double tranchant de l'explosion de ce moyen de communication et de diffusion, m'inspirant du *Traité du Tout-Monde* de Glissant. (Gyssels 2003 d, article dans *Africultures* et Gyssels 2001d dans *Mots Pluriels*). Comme je le démontrai pour un auteur haïtien, publier en ligne, est une niche insondable pour certains auteurs du « Sud »²¹.

Edouard Glissant même prête attention à ce déferlement d'écrits sur la toile, et réfléchit stoïquement sur les dangers d'Internet (Gyssels 2001 d). Les « sociétés qui hier encore étaient « inconnues », à peine connues, sont soumises à une mondialisation galopante :

La mondialisation, conçue comme non-lieu, en effet mènerait à une dilution standardisée. Mais pour chacun de nous, la trace qui va de son lieu au monde et retour et aller encore et retour encore indique la seule permanence. Le monde en sa totalité accomplie ne peut pas être considéré comme raison suffisante, généralité enfantant sa propre généralisation. La trame du monde s'avive de toutes les particularités, quantifiées; de tous les lieux, reconnus. (Glissant 1997 : 192)

La disparition de petites langues et des petites cultures s'accélère sous l'effet du courrier électronique et de la toile:

Il est vrai aussi, [...], que l'Internet apparaît comme l'instrument de la prééminence des sociétés technologiques sur toutes les autres. En cela, il a purement et simplement remplacé le livre. Dans cette énorme créolisation des cultures qu'il permet et inaugure, les voix des peuples démunis sont absents. Il faut refuser cette créolisation sélective et accepter pourtant qu'elle avance." (Glissant 1997: 167)

²¹ Gary Victor, Haïtien, met en ligne le CV de son *alter ego* fictif, et ne manque pas, avec le sarcasme qui lui est propre, de fustiger les intellectuels de salon et ceux qui ont maille avec la papadocratie et ses sbires. Plébiscité sur place, mais rarement invité aux Salons, quoique présent à *Etonnants Voyageurs* l'an dernier, Gary Victor ne semble pas inclus dans le lot d'auteurs haïtiens.

En même temps, Glissant croit que les répercussions de la mondialisation ne viendront jamais à bout de la résistance par l'imaginaire de chaque peuple : guerriers de l'imaginaire, les créateurs toujours, pense-t-il, sauront faire face à la « mondialité » :

La mondialité, si elle se vérifie dans les oppressions et les exploitations des faibles par les puissants, se devine aussi et se vit par les poétiques, loin de toute généralisation.
(Glissant 1997: 176)

Glissant voit donc une « créolisation de cultures », mais une *créolisation* partielle, excluant certains « petits peuples ». Si, en un premier temps, ceux-ci ont peiné à se libérer de l'étau du colonisateur, à se décoloniser, eux et en fait toutes les communautés du globe subissent le rouleau compresseur de la globalisation. Quant aux arts de ces sociétés hier inconnues, aujourd'hui, par les « contacts de civilisation et de culture » facilités par les échanges et le tourisme, par les médias et l'Internet, bien plus mais pas toujours mieux connues, mieux comprises, il convient de les approcher dans leur rapport intrigué à ce Centre que fut l'Europe (le Vieux Monde), et l'Amérique (le Nouveau Monde).

Sans qu'il ne se prononce sur l'immense bienfait de sites tels que Gens de la Caraïbe, le *Kapès Kreyol* ou encore des revues comme *Africultures* et *Mots Pluriels*, j'opine que la toile et l'internet permettent la « Poétique de la Relation ». Un site comme *ile.en.ile*, auquel je contribue régulièrement, est accessible à un grand nombre de lecteurs et de chercheurs et permet directement de télécharger des interviews et des extraits. Pour la première fois, l'on assiste à un « boom » d'échanges intercaribéens et les contacts et échanges entre artistes de la région. Cela devient particulièrement synergétique lorsque ces revues se digitalisent, comme c'est le cas avec *EnterText*, *Loxias*, *PostColonial Text* et *Lianes*. Signalons aussi la naissances de revues (*Wasafiri*, *Small Axe* et *Moving Wor(l)ds*, *Kunapipi*, etc), à côté de revues déjà existantes, comme *Callaloo*, *ARIEL* Côté francophone : *Interculturel Francophonies* (avec un numéro spécial sur les Antilles, dirigé par Delas), ou encore *Interfrancophonies*, *Journal of Romance Studies* (avec un numéro sur « Black Paris », 5.3 (Winter 2005), *Riveneuve*, *Transatlantica*, et les « Nouvelles Etudes francophones », revue du CIEF, sont à applaudir.

2.4. Réalisme merveilleux, (néo)baroque, clé du succès postcolonial

La Caraïbe reste associée comme terrain de prédilection pour ce qu'on appelle sur de nombreuses quatrièmes de couverture « réalisme merveilleux », « réel merveilleux », écriture réaliste-magique, etc. Il s'agirait comme un mot de passe pour toute écriture postcoloniale, alors même que des écrivains français, belges, soit européens, pareillement sont réalistes merveilleux, comme le soulèvent aussi certains contributeurs au collectif *Le Réalisme merveilleux* (L'Harmattan/Centre d'Etudes Littéraires Francophones et Comparées, Paris XIII, Garnier Xavier, éd, 1998).

Bref, il s'agit d'une autre impasse car le nombre de collectifs et de colloque sur le réalisme merveilleux et son rapport aux littératures postcoloniales ne décroît pas (voir aussi Zamora & Faris, 1995) De surcroît, comme je l'ai illustré dans le chapitre 6 de l'ouvrage de synthèse (Gyssels 2001e), *Sages sorcières ? Révision de la mauvaise mère dans Beloved, Praisesong for the Widow et Moi, Tituba*, amalgame est fait avec les « faux amis », *the gothic tradition* (Edgar Allen Poe, *The Raven*, ou encore Hawthorne, *The House with the seven Gables*, qui ont beaucoup marqué Morrison), qu'on emploie dans la critique anglo-saxonne, et le *fantastique* qu'on emploie dans la critique francophone. Si le roman de Marshall cadre tout à fait dans le RM, il n'en est pas question dans *Moi, Tituba*, pendant que *Beloved* est « a blackface Holocaust novel in the gothic style ». Pour moi, une gradation sépare le réel merveilleux du fantastique (= »gothic «), selon qu'on dose l'élément frayeur, terreur, surnaturel, etc. Le RM s'applique difficilement à l'écriture d'un Frankétienne ou d'un Figolé qui l'explorent à satiété et avec insistance. C'est pourquoi le spiralisme rompt essentiellement avec les mythes d'Haïti (Pageaux 1984), terroir du merveilleux.

D'où un deuxième axiome dans ma recherche : un RM est à mon avis à l'œuvre avec une fonction bien précise, celle de montrer le conflit entre plusieurs lectures du réel, une lecture essentiellement magico-religieuse face à une lecture désacralisée, matérialiste, cartésienne. La fonction « négociatrice » du RM, espace de « *pourparlers*²² » entre culture dominée et culture dominante, dans mes romans favoris (afrcains américains et afro-caribéens), consiste à épingle la crise de valeurs dans toute zone de contact entre un Occident hégémonique, et ses périphéries coloniales, entre un « Centre » et ses « Périphéries » occultes car lointaines, ... autres. C'est le mérite du

²² Titre des entretiens de Gilles Deleuze (Ed de Minit, 1990/2003) où il reprend « Mille Plateaux », comme système ouvert : « Rien n'est bon absolument tout dépend de l'usage, et de la prudence, systématiques. (...) » ce qui doit plaire à Glissant pour qui les concepts mêmes ne sont pas figés, mais constamment changeant, de la Relation à la diversité, en passant par le Chaos Monde et le Tout-Monde.

postmodernisme de réhabiliter ces « oubliés de L'Histoire » avec leurs spécificités culturelles dérangementantes parce qu'inconnues. Significativement, dans son essai sur la poétique du postmodernisme, Linda Hutcheon puisera amplement dans les grands spécialistes du *RM* avec qui le postmodernisme présenterait une triple interférence. D'ordre structurel, stylistique, et formel, tant le *réalisme merveilleux* est ce « trait distinctif » dans toute tradition non-européenne (qu'elle soit ouest-africaine (pensons à Ben Okri), indienne (Rushdie), latino-américaine ou caribéenne (Marquez²³)). D'avoir l'œil pour des minorités jusque-là marginalisées. Une différence de taille demeure toutefois entre les dominés en Europe (femmes, homosexuels, ...) et les dominés dans le Tiers-Monde ou la Caraïbe, descendants d'esclaves qui ont plus tardivement encore conquis le droit *pour parler*. Le postcolonialisme agit clairement contre le cartésianisme et dogmatisme européens, contre l'impérialisme culturel de l'Occident, contre la domination socio-culturelle et économique des métropoles. Or, tout au long des années que le *RM* me fascine, je vois que bien d'auteurs antillais pensent ou prétendent être dans cette zone de frottement, écrire selon les règles du jeu. Rappelons-le : l'exemple canonique pour le *Réalisme Merveilleux* est postcolonial et caribéen ! Dans *Cien años de Soledad*, roman auquel *Pluie et vent* ressemble beaucoup, García G. Márquez brouille la démarche interprétative tout en respectant un trait essentiel, la réticence auctoriale que Chanady emploie pour démarquer le fantastique de *RM*: «alors qu'elle crée une atmosphère d'incertitude et de désorientation dans le fantastique, elle facilite l'acceptation de l'incongru dans le *RM* », selon Scheel qui applaudit le mode énonciatif élaboré par la comparatiste canadienne (Chanady, citée par Scheel 2005: 91).

Les événements bizarres, inexplicables sont « naturalisés », la vision du monde du narrateur est présentée dans le texte de Márquez où le narrateur, tout en ne croyant qu'à la validité exclusive de causes naturelles, réussit à faire partager par le lecteur (occidental) ce que ses personnages-

²³ Sur le plan romanesque, l'exemple-type du postmodernisme serait pour Mieke Bal *Cent ans de Solitude*, chronique de trois générations de Buendía de Macondo. Márquez corrompt à la fois le concept classique de personnage, la linéarité narrative et l'ordre chronologique. Tout ceci afin de faire "marronner" le sens, dirait l'auteur du *Discours antillais*. Pour Edouard Glissant, l'"irruption dans la modernité", l'absence d'une transition entre oraliture et littérature engendre une opacité narrative qui doit être revendiquée par l'auteur antillais, et qui servirait d'alternative au roman réaliste, genre occidental par excellence (Glissant 1981 : 11-20). Non inscrit dans le réflexe culturel des peuples africains ou américains, le réalisme est rejeté, position partagée par un autre essayiste postcolonial de taille. Comme Glissant, le Guyanais Wilson Harris dénie le réalisme parce qu'il a polarisé les cultures, réinforce l'altérité", comme le réalisme merveilleux. Dans une nouvelle préface à son premier roman, Harris dénie cette catégorisation (voir Bundy, 1999).

focalisateurs croient. Terrain d'interférences entre les mondes visible et invisible, entre le perceptible et l'imperceptible, le réel antillais tel qu'appréhendé par les personnages schwarz-bartiens crée un sentiment de mystère et une lourde ambiance de secret mais qui ont trait à l'indicible, l'Histoire enfouie. Exemple pour un nombre innombrable de Caribéens, l'auteur colombien est toutefois désavoué par Condé qui déclara à *Callaloo*:

Je n'ai absolument pas été influencée par les auteurs sud-américains. Tout le monde aux Antilles aimerait récrire *Cent ans de Solitude*. Moi personnellement, je n'ai aucune affinité avec le réalisme magique; cela ne correspond pas du tout à mon type d'imagination." (Condé dans une interview avec Vévé Clark 1989: 116)

Il surprend que Toni Morrison, dont *Song of Solomon* a été souvent comparé à *Cent ans de Solitude* nie à son tour l'imitation persé du Colombien, car ses mobiles pour écrire comme elle le fait, en brouillant réel et irréel, viendrait d'une tradition africaine américaine, du folklore de son peuple, des racines et valeurs ancestrales.

Quant à Condé, il me semble que le réel « problème » se situe ailleurs. Si elle peut faire cette déclaration tonitruante, je trouve que tout au long des romans condéens, elle s'est montrée tout simplement incapable d'écrire dans la veine réaliste merveilleuse, trop « terre à terre », trop « historiens ». Le *réalisme merveilleux* risque de devenir pourtant une des ces *impasses* qui ne font pas réellement avancer la recherche sur la spécificité à la fois stylistique, formelle et de contenu du roman caribéen, voire ouest-africain (voir Cooper : *Marvelous Realism in West African Fiction*, 1998).

Quoiqu'il ne désapprouve ni le « festonnement » de Márquez, ni le dépassement de la folklorisation simplifiée dans l'œuvre d'Alexis, Glissant se situera encore différemment par rapport au *RM*. De même que Harris juge nécessaire de rappeler dans sa préface à la réédition du *Palais du Paon* veut aussi distinguer son approche du réel de celle qu'on a uniformément appelée « réel merveilleux ». Ces auteurs-là se dédouant de toutes école ou mouvement littéraire, et si leur narration est dense et touffue, ce qui fait entrer en cause une autre distinction du même ordre, la catégorie du baroque vs néo-baroque, cette remarque de Glissant vaut tout à fait pour Harris :

[notre quête de la dimension temporelle] cheminera dans une polyphonie de chocs dramatiques, au niveau conscient comme de l'inconscient, entre des données, des « te»mps » disparates, discontinus,

dont le lié n'est pas évident. (...) la littérature dans ces conditions ne sera pas objet de délectation (Glissant 1981 : 199-200)

Pour Dominique Chancé posant la question pour Chamoiseau, le baroque présuppose un dérèglement de l'ordre symbolique ; « désordre dans le monde symbolique » qu'elle reconnaît avec justesse dans les romans de Carpentier, Glissant, et Maximin, moins dans *Chronique* et *L'Esclave vieil homme* (Chancé 2003 : 870).

Pour Serge Gruzinsky²⁴, le baroque et le néo baroque sont séparés par la même distance temporelle qui sépare le modernisme du postmodernisme, soit une distance tendant à zéro (?), puisant ses exemples dans le cinéma d'Almodovar et de Greenaway. Expérimentations gratuites de l'absurde et de la vacuité. Pour Joubert Satyre, le néo-baroque serait tout simplement la version postmoderne du baroque, et il l'illustre dans *Erudit avec Mère-Solitude* d'Ollivier²⁵. Pour Pageaux, ces notions-clé employées à tort et à travers lancent des « tracées provisoires, exploratoires », d'une interculturalité caraïbe, mais aussi américaine (Pageaux 2000 : 39), un courroie de transmission entre le postcolonialisme et la *créolité* antillaise, comme le précise Daniel-Henri Pageaux (dans Bessière & Moura, 2001). En fait, tantôt un même auteur est appelé néo-baroque (ce serait le cas pour Laferrière, selon Mathis-Moser, bien que l'auteur se présente comme « écrivain primitif ») tantôt ce « label » est dénié : Laferrière lui-même l'échange pour « primitif », mais peste ailleurs contre tout label. L'on mesure la confusion qui règne. Il suffit qu'on entende « Caribéen » pour qu'on pense « réalisme merveilleux », mais cela devient vite réducteur.

Par contre, le *Réalisme Merveilleux* a pleinement sens dans les romans schwarz-bartiens qui maîtrisent tout à fait l'équilibre précieux ainsi que les mécanismes narratifs (verbes exprimant le doute, tels « sembler, paraître, avoir l'impression », indices spatio-temporels (le nocturne et l'ombrageux, le moment de l'éveil ou au contraire de l'endormissement, les points de suspension et la plongée dans la conscience d'un personnage angoissé, etc). Lorsqu'il s'agit de scènes spirituelles, de rencontres avec l'au-delà, ou de dialogues avec les « esprits », de métamorphoses de Man Cia ou d'effets tout simplement de « transportation » qu'occasionnent les contes de Reine Sans Nom, le réalisme merveilleux porte la vision du monde du morne antillais. Le *RM* y campe aussi des épisodes particulièrement religieux, comme je l'ai démontré dans « Le Nègre est le bâtard de

²⁴ Article en ligne dans la revue *Freud-Lacan.com* : « Du baroque au néo-baroque : aux sources coloniales des temps post-modernes (le cas mexicain) » (mars 1994).

Dieu », où deux religions, deux explications de mystères et de l'insondable, entrent en conflit. (Gyssels 1998 b), ce qui vaut pour l'aire entière de littératures postcoloniales (*Passage to India*, étant un bon exemple pour l'Inde).

Penché sur tel ou tel récit caribéen, l'on se demande bien où et quand finit le réalisme merveilleux, quand se mue-t-il en fantastique ? A quelle fin les parodies du réalisme merveilleux (Condé qui se moque du « quimbois », ou ne fait aucun effort pour que Tituba soit une sorcière noire en chair et en os, ou encore Laferrière qui dans *Pays sans chapeau* se moque de Roumain, grand pratiquant du réalisme merveilleux ? C'est là un des « nœuds gordiens » de ma recherche post-doctorale. Par ailleurs, cette écriture réaliste merveilleuse est donc objet de cette autre constante postcoloniale qu'est l'intertextualité, avec laquelle parfois elle se confond. Les plus grandes moqueries à l'adresse du RM sont de la plume d'auteurs qui sont franchement incapables d'écrire sur ce mode particulier. Depuis Alejo Carpentier (modèle pour Dionne Brand, à côté de Wilson Harris, de Glissant qui lui voue dès *L'Intention poétique* plusieurs pages) et Jacques Stephen Alexis, le réalisme merveilleux est le critère et la composante fondamentaux pour parler de littérature "indigène" ("native imagination"), et par extension, de toute littérature caribéenne.

A la fois délimitant géographiquement une littérature (latino-américaine/postcoloniale) et postmoderne) le Réalisme Merveilleux est selon Zamora et Chanady le sceau d'une écriture postmoderne, souvent porteur d'un métissage culturel, comme Chanady l'illustre dans *How Far is America From Here ?* (Actes d'un colloque à Leyde, où Glissant parla en anglais sur l'invitation de Theo D'haen, ed, 2005).

Quoique qu'*Un plat de porc* compte moins de merveilleux que *Pluie et vent sur Télumée Miracle*, la frontière entre le réel et l'irréel, entre le dehors et le dedans s'avère extrêmement poreuse dans les Cahiers. Cette dilution dit la difficulté qu'éprouve le sujet (postcolonial) à se représenter, à occuper son espace-temps (l'identité instable et la représentation de soi étant des issues postmodernistes). Mariotte est tiraillée entre "deux esthétiques, deux éthiques et deux ethnies" (Jacques Corzani).

Le postmodernisme comprend le postcolonialisme, embrasse cette catégorie d'œuvres sur un deuxième niveau : la conjonction est de nature **thématique**. Le refus de la réduction de l'Autre au Même, l'opposition entre Centre et marge(s) sont au cœur du postmodernisme, et du

²⁵ <http://www.erudit.org/revue/etudlitt/2002/v34/n3/007759ar.html>

postcolonialisme. Parce que le colonisé a subi la contrainte de devenir comme le colonisateur, que celui-ci lui imposait une reproduction (de corps et d'idées), une réduplication du Même, nous trouvons dans la littérature postcoloniale la hantise de l'exclusion et de la marginalité, de la frontière et de l'ex-centricité. Dans l'oeuvre schwarz-bartienne, celles-ci se traduiront avec acuité, et dans le même temps, il y aura malgré tout aussi confusion, dilution des frontières. L'aliénation et le déracinement, l'exil intérieur et extérieur, signes de fragmentation identitaire se traduisent précisément par de multiples polarités.

Le postmodernisme et le postcolonialisme se frottent, voire se superposent par leur option **stratégique**. Hutcheon entend par là l'emploi de l'ironie, trope favori du discours postmoderne et postcolonial. La parodie et l'ironie, le pastiche et l'imitation trouvent leurs raisons d'être dans "the double consciousness", c'est-à-dire dans le rapport difficile, voire ambivalent qu'entretient l'auteur non-européen et non blanc avec la littérature européenne et nord-américaine, avec *the mainstream*. Pour le sujet postmoderne, écrire est sujet à une auto-critique et à un scepticisme. L'ironie et l'autodérision s'originent dans la prétention que suppose la pratique littéraire. Pour le sujet postcolonial, l'entreprise scripturale correspond pareillement à une gageure, vu les nombreux écueils à la création littéraire, vu l'absence de mémoire collective aux Antilles.

De même que le sujet postmoderne prend conscience qu'il est le produit d'un discours, d'un contexte, que son corps même se définit par des rapports de force, l'auteur postcolonial donne à lire la subjectivité et le caractère tronqué de l'Histoire dominante. En même temps, il re(n)voie(t) tous les modernismes dans la mesure où l'esclave au Nouveau Monde vivait déjà, de manière combien douloureuse, toutes ces crises d'identité et de légitimation, de valeurs et de normes, paradoxe relevé par l'Africaine Américaine Toni Morrison qui « traduit » dans *Beloved* la déraison comme résistance à une terreur et un univers concentrationnaire, lorsqu'elle fait dire à Sethe qu'elle s'étonna que certaines soient devenues folles, mais pas elle qui restait solidement les deux pieds sur terre, en dépit des monstruosité qu'on lui fit subir. L'idée d'une modernité proprement caribéenne, générée par l'esclavage et la traite ne cesse de produire des essais dans la diaspora noire: *The Womb of Space. The Cross-Cultural Imagination* (1983) de Wilson Harris *Writing in Limbo. Modernism and Caribbean Literature* (1992) de Simon Gikandi, *The Black Atlantic. Modernity and Double Consciousness* (1993) du musicologue et du critique Paul Gilroy.

Ajoutons à cela la déconstruction de l'Histoire, la défaite de sa « vérité », étant donné qu'elle répond comme tout discours à des lois narratives et discursives et que, de ce fait, la narration historiographique est elle-même subjective. L'Histoire possède sa propre spécificité d'écriture. Pour les Schwarz-Bart, l'(auto-)biographie fictive a pour objectif précisément la réécriture de l'histoire des Antilles, de sorte que le lecteur lise un roman qui rectifie l'Histoire dominante, partielle et déformante. Telle est la tâche de l'écrivain, selon Glissant: « explorer ce lancinement », le 'révéler' de manière continue dans le présent et l'actuel" (Glissant 1981: 132).

Que le postmodernisme et le postcolonialisme se frottent tout naturellement l'un à l'autre, mais que sans doute la différence est graduelle. Né dans des pays capitalistes, le postmodernisme a pour but de déconstruire, suite aux déceptions et démoralisations des défaites de la seconde Guerre Mondiale, toutes les orthodoxies. Une ambivalence politique serait toutefois maintenue et le postmoderniste n'est ni de droite ni de gauche, alors que le postcolonialiste se caractériserait par un gauchisme, un marxisme même, hautement revendiqué. Motivation très forte, intrinsèque à son opposition au Centre, à l'hégémonie impérialiste, l'auteur postcolonial se départit là du postmoderniste (Hutcheon 1989: 150).

Les deux se rejoignent par leur effort de rejeter tout dogmatisme afin de libérer et d'émanciper ceux qui subissent encore un joug de quelle sorte que ce soit. Valoriser les cultures marginales, comprendre et donc respecter les particularismes des groupes qui ont été dominés pendant des siècles, tels les émigrants, les minorités sexuelles, les femmes écrivaines, etc." (Risco 1994: 69) tout auteur né aux colonies est automatiquement plus ostensiblement politique dans ses écritures, fictifs ou non. C'est ce que j'ai illustré avec le premier roman des Schwarz-Bart (**Gyssels 1998 d**), expérience la plus postmoderniste par ses techniques de fragmentation et d'indécision, de collage et de zappage. Co-écriture largement négligée en raison de sa difficulté et de sa dualité insaisissable, *Un plat de porc* figure comme le *Janus bifrons* : roman de l'Holocauste en même temps que « roman mémoriel » (selon l'expression de Robin 2003) de la diaspora noire au Nouveau Monde. J'y dégagai les caractéristiques de la poétique postmoderne, à savoir : délinéarisation* du récit, narration polyphonique, zig-zag entre le passé et le présent, ironie et pastiche, haute intertextualité, etc. Prolongeant ce même questionnement sur un axe plus thématique, celui de la *Kumbla**, ou de l'espace clos en rapport avec d'une part la condition féminine, et d'autre part, l'aliénation aux colonies, j'ai rapproché cette écriture diariste de Mariotte de *Frangipani House* de Beryl Gilroy, la mère de Paul Gilroy (*The Black Atlantic*

(*L'Atlantique noir*) (Gyssels 1995 b). Dans les deux romans, la protagoniste se sent déplacée parce que vieille et que la structure sociale et familiale traditionnelle a sauté. Gilroy et les Schwarz-Bart épinglent « l'élimination » de vieilles personnes caribéennes, mises au ban d'une société insulaire ou adoptive en transition. Que la famille matrifocale et étendue se désagrège sous le choc de la modernité post-coloniale est clairement démontrée dans des narrations très intimistes qui relatent une expérience douloureuse de double exil, au sein de sa société d'origine, ou en diaspora. Cette même poétique postmoderne se repère dans beaucoup de récits caribéens, mais peu d'auteurs seraient d'accord pour se voir classés sous l'un ou l'autre « label ». Le métalangage littéraire est déjà perçu comme un geste néo-colonial, une tentative de contrôle, un moyen d'oppression. Je pourrais ici livrer toute une batterie de citations de Condé et de Glissant à ce propos, mais je m'en abstiens, car il y a quelque chose de fondamentalement bloquant. S'il y a tant d'*impasses* dans le comparatisme postcolonial caribéen, c'est à cause de l'*habitus* d'auteurs même : à force de se dérober, de se refuser d'être catalogués comme « auteur ethnique », « auteur noir », « auteur caribéen », un Dalember (interview à Lille le 28 nov 1996), Phillips, Laferrière rend difficile toute constellation réellement transfrontalière, donc, pour parler avec Glissant, une « Critique de la Relation », à une Comparaison approfondie des auteurs et de leurs œuvres diasporiques ou non. Les différentes appartenances qui constituent un écrivain caribéen sont parfois tour à tour refusées, ce qui m'offusque car cela barre la route pour des dialogues entrecroisés. Qu'il veuille être invité à titre d'auteur francophone, et non pas haïtien, je veux bien, mais au lieu de la soustraction, je plaiderais quant à moi pour l'addition.

Autre *impasse*, comment faire progresser les choses, cerner les littératures francophones postcoloniales si sous prétexte que tout label (*Black-Label*) réduirait l'identité, présupposerait un parti-pris idéologique, les producteurs de textes se rebiffent ? L'*habitus* caribéen enfreint tout front commun : l'attitude généralement méfiante à l'égard de toute dénomination rend les auteurs adversaires.

Respectant ce qui est pour eux une résistance à l'hégémonie culturelle, à la main-mise des anciennes puissances coloniales et impériales, il n'en demeure pas moins que j'éprouve et que tout critique a besoin de « descripteurs » et de concepts, sans lesquels très vite on pataugerait dans le marasme le plus total.

Pourtant, si le *post-* dans postmodernisme a un sens temporel, le *post* dans le postcolonialisme est à la fois temporel, oppositionnel, et auto-critique, voire auto-ethnologique (l'Africain décelant les malaises et magouilles des nouveaux régimes mis en place dans l'ère postcoloniale). Un exemple manifeste en seraient Kossi Efoui, le dramaturge et romancier togolais, ou encore Calixte Beyala, la Camerounaise délibérément provocante. Comme l'a bien vu Suzanne Crosta (Crosta 2000 : 99), Beyala critique sévèrement la corruption dans le régime camerounais, et plus généralement toute la politique africaine, minée par le népotisme, les abus du pouvoir, ainsi que les traditions de pays africains subordonnant les femmes, etc. Comme Efoui, Beyala jette des regards désenchantés tant sur leur pays adoptif, cette « République française » dont les récents soubresauts dans les banlieues prouvent le retard de la mise en application de la politique multiculturelle, d'une part, et sur leur continent ancestral, de l'autre. Non seulement Beyala plagie intrépidement Ben Okri et peut-être Danticat, parmi d'autres, elle ne rebiffe pas devant la peinture exécration de l'odeur et l'horreur bidonvillesques*, que ce soit au Cameroun (Couscousville dans *Les Honneurs perdus*, 1996), ou à Paris (*Le petit prince de Belleville*, 1992) sont fustigées sans fard. De « respectables » coutumes africaines, telles la polygamie, des initiations barbares (l'excision des femmes) sont traînées dans la boue. Chez Efoui, des vieillards « bibliothèques » ambulantes, ne sont plus longuement entourés de respect romantique!

Les deux mouvements ont encore en commun le dédain de « représentations fiables », de la foi dans la langue comme dans l'image: dès la négritude, Damas, Césaire et Senghor avertissaient contre la représentation d'eux-mêmes dans le regard du Blanc, contre la manipulation des signes et des mots, contre le décryptage unilatéral d'affiches et d'enseignes publicitaires. Il suffit de penser à « Banania », aux slogans de vente pour le savon Perdrix, à la propagande pour les troupes de couleur, etc. ; pour se convaincre de la difficulté à « décliner » les stéréotypes avilissants et dénigrants, comme le démontre Mireille Rosello dans un autre exemple de comparatisme transfrontalier et de critique interartistique (poésie et imagologie): *Declining the Stereotype* traque cet inconscient colonial qui ne cesse d'inférioriser des individus « marginaux » (de couleur ou non). Ce même inconscient colonial, Elizabeth Ezra pareillement le détecte dans les shows « nègres » et l'iconographie des « Folies bergères » ou les premiers films grand public avec des personnages noirs (Joséphine Baker) dans *Zouzou* et *Princesse Tam-Tam* (Ezra 2000).

3. Rhizomes et réseaux : la Caraïbe étendue

Une première extension des études franco-antillaises concerne leur Relation ou rapport rhizomatique à l'Amérique, continent double. D'abord il y a de nombreux « blancs » qui restent à dévoiler en ce qui concerne le « mainstream », les auteurs canoniques qui ont suscité des « réécritures » caribéennes. Comme je l'ai démontré par l'intertextualité hawthornienne dans *Moi, Tituba* et dans *Beloved*, Nathaniel Hawthorne provoque l'indignation des femmes, et à plus forte raison de femmes de couleur. Dans l'ouvrage de synthèse, *Sages Sorcières* (Gyssels 2001e), je m'attarde longuement sur cette convergence frappante entre deux auteures majeures de la diaspora noire, rarement rapprochées et à plus forte raison comparées. Bien que la thèse de l'intertextualité ou de l'influence marquante de Morrison sur Condé soit exclue, vu que *Moi, Tituba* a été publié un an avant *Beloved*, il frappe que toutes deux se livrent à une réplique très sévère à l'adresse du grand auteur américain. Autre parallélisme, toutes deux élisent l'avatar de la *slave narrative* (voir Gyssels 2006 a et Gyssels 2003 f, article en ligne dans numéro spécial de *Mots Pluriels*²⁶). Leur même contestation du « Puritan father of the Nation » a de quoi surprendre : elles condamnent un auteur qui refuse de croire en l'abolition d'un « système particulier » qui pourtant bien créé par l'homme, dans les Amériques. L'esclavage fut « one of those evils which divine Providence does not leave to be remedied by human contrivances », donc un « mal que la divine Providence ne permit pas que les humains y remédient » !

Enfin, elles comptent réviser l'image de la femme pécheresse, la falsification de l'Histoire concernant des négresses meurtrières, à rectifier les annales de l'Histoire, tant il est vrai qu'on diabolise des criminelles noires sans s'interroger sur les circonstances pour le moins atténuantes qui auraient pu expliquer certains comportements blâmables, voire des crimes comme l'infanticide. D'un autre côté, ce genre inexistant aux Antilles, l'« autobiographie de l'ex-esclave » (à part des expériences récentes, Miguel Barnett à Cuba avec *Cimarron*, p.e.), est largement imité sous les plumes d'Antillais²⁷. Prenons *Ormerod* (2003) où Glissant, sans trop de

²⁶ <http://www.arts.uwa.edu.au/MotsPluriels/MP2303kg.html>

²⁷ Véritable « tournant » auto-ethnobiographique après la génération des *Bildungsroman* (*Pluie et vent*, *Rue Cases-Nègres*, ...), l'avatar de la *slave narrative* séduit Glissant. Flore Gaillard, personnage historique au même titre que Zabeth (la marronne d'Haïti), Nancy the Maroon (qui a

succès, se hasarde pour la toute première fois sur ce genre avec la biographie de Flore Gaillard, marronne de la Grenade. Le premier reproche, confirmant d'autres critiques ayant mis le doigt sur la perspective masculiniste de son œuvre entière, est que Flore jamais ne parle pour elle-même. Marronne courageuse, elle n'en reste pas moins un personnage peu convaincant, entouré d'autres figures aux noms les uns plus épiques et pompeux que d'autres. *L'esclave vieil homme* (1997) réinvente également un genre que Chamoiseau abordait déjà dans *Texaco* (1992) avec le « testimonio » de Marie-Sophie Laborieux. Source d'une littérature africaine américaine très riche et variée, le récit d'esclave donne lieu à des imitations assez dociles et peu surprenantes du côté d'Agnant, *Le livre d'Emma* (2001) ou d'Evelyne Trouillot²⁸, *Rosalie l'Infâme*, 2004.

Le second reproche, c'est le « compliment » déguisé et assez déroutant qu'il fait à l'auteur d'*Omeros*. Car contrairement à Fonkoua qui dans *Notre Librairie* (n°161, 2006), pense être le seul à avoir vu le jeu entre Beverly Ormerod et le titre du « roman » glissantien, - Glissant avait fait pareil avec *Sartorius* (1999), désirant aussi se rapprocher de *Sartoris* (Faulkner, 1929), Glissant nomme le poète dans son récit. Comment le fait-il ? Lors d'un mariage, un des invités offre un recueil de poésie, précisant (s'il le fallait) qu'il s'agit de l'œuvre du « poète national de Sainte Lucie ». C'est bien là un maigre renvoi au prix Nobel, me semble-t-il, et Walcott ne se ferait jamais appeler « poète national de Sainte Lucie » !

Inversément, des Américains s'insularisent*, choisissent la Caraïbe comme leur terrain d'exploration pour leurs fictions. Ils se créolisent (« to go Creole »). Tant de réécritures ou de « transductions littéraires » (Herman 2002 : 16) restent à « assumer », de réciprocity à interroger. Or, l'esprit de comparatisme zéro voile aussi l'influence, dans un roman comme *Absalom, Absalom !*, (Faulkner), l'influence de Conrad. A la suite de l'écriture de modernité que fut *Heart of Darkness*, d'autres romanciers tentèrent le discours indirect libre, « free indirect discourse » pour produire le même type de discours spéculatif quant aux réelles « idéologies » et « idées » racistes du narrateur qui livre de l'Amérique un portrait confus qui laisse à penser des sources « impures ». Ainsi, « l'obscurité conradienne » préoccupe Chris Bongie dans *Islands and Exiles*.

inspiré Condé) ou Solitude de Guadeloupe, Ormerod entremêle trois fils narratifs dont celui-ci, surprend le plus.

²⁸ Voir l'interview avec Danticat, "Evelyne Trouillot", *BOMB, Art and Culture Interviews. The Americas Issue, Tribute to Haiti*, 90 (March 11-14 2005): 49-53.

The Creole Identities of Post/colonial Literature (1998). Ensemble avec Melville, Twain, Hemingway, Faulkner²⁹ demeure incontestablement le premier du quatuor d'auteurs du canon américain récemment très « revisités » par les Antillais. Condé lui rend tribut dans *Traversée de la mangrove* (1989), pendant que Chamoiseau, intuition qu'il m'a toutefois contredite, semble réécrire *The Old Man and the Sea*. D'autres voix anglophones, comme Robert Antoni renvoie dans *Carnival* au grand Américain qui vécut de longues années à Cuba. Or, dans le domaine d'échos intertextuels, de clins d'œil d'affinité littéraire et intellectuelle, les frontières linguistiques une fois de plus jettent des bâtons dans la roue : intertextualités ignorées, inaperçues, voire désavouées de la part des auteurs, c'est à cette conclusion qu'arrive aussi Jean Jonassaint pour *Traversée de la mangrove*, hommage à Jacques Roumain (Jonassaint 2003). Ce même Jonassaint, s'offusquant que les Antilles françaises (et leurs spécialistes) méconnaissent Haïti et *vice versa*, va plus loin encore dans sa diatribe contre tous ceux qu'il appelle « réductionnistes », excluant toujours l'une ou l'autre « zone » caribéenne. L'on sent chez lui un acharnement à tous ceux qui se limitent en fait aux départements, négligeant les littérateurs de son pays natal (plusieurs digressions de l'article visent toujours à rappeler la grandeur de l'Histoire d'Haïti), et il se montre ainsi « réducteur » à son tour, comparant les incipit de Chauvet et de Schwarz-Bart (Jonassaint 2005), et pourquoi pas, on se le demande, un troisième pôle (anglo-, hispano-, ou néerlandophone) ?.

Mais revenons à ce roman aux trois C (cellule terroriste belge) :

Dans *Célanire cou-coupé* (Condé, 2001), roman farfelu, bien que basé sur un fait divers infanticide de 1995 en Guadeloupe, Condé se montre particulièrement « anthropophage ». Après avoir démontré l'importance des « réécritures » côté anglophone et hispanophone dans plusieurs articles, elle se met à plagier Toni Morrison, consœur qu'elle dit trouver par ailleurs « d'accès difficile » (Condé dans ses Interviews avec Phaff (1993). (Gyssels 2006 b, article sous presse dans D'hulst & Moura 2006).

²⁹ Rappelons combien Faulkner est resté longtemps ignoré par les lecteurs français, puis antillais. Glissant ne s'est-il pas rendu dans le Mississippi pour visiter la maison natale de Faulkner lors de son séjour à Louisiana State University ? C'est de ces années de « Visiting Professor à LSU » que date sa révélation de l'Amérique noire, sa découverte des « rhizomes » entre ce monde et sa Martinique natale, qui allait résulter en *Faulkner, Mississippi* (1996).

Que Condé se profile comme l'écrivaine la plus importante des Antilles françaises, qu'elle ait obtenu le *Puterbaugh Prize for Fiction* en Amérique, qu'elle vive dans le même état de New York, me donnent à penser qu'elle suit de très près la première lauréate noire du Nobel en Amérique (1992). Africaine Américaine « indépassable », et en même temps incontournable, Morrison se surpasse à mon avis dans son cinquième roman, *Beloved*. Outre que les deux auteures partagent les mêmes stratégies dans leurs *méta-fictions historiographiques* respectives que sont *Moi*, *Tituba* et *Beloved*, il me semble que Condé s'inspire entre autres de cette auteure fulgurante, bien qu'elle contredise cela. Or, je suis d'avis que trop de chercheurs prennent pour argent comptant ce que les auteurs disent dans leurs interviews. Par conséquent, on n'interroge pas assez les non-dits dans ces péri-textes : on ne problématise pas assez les silences lourds de sens. La spécialiste de l'Afrique noire, Arlette Chemain nous rappelle à ce titre dans *Loxias*, revue en ligne de l'Université de Nice, que l'interview d'auteur est « une maïeutique », que par conséquent, les auteurs dirigent le chassé croisé des questions et des réponses, et que surtout, ne disent pas tout...

Il n'empêche que les parallélismes entre la première dame des lettres africaines américaines et notre Guadeloupéenne surprennent : toutes deux ont centré leur attention à ressusciter des *Médées noires*, des femmes ingrates, des mères mauvaises parce que femmes noires meurtries par un racisme trans-générationnel (« *Psychoanalysis and Racism : A Loud Silence* » de Robert M. Young, article paru dans *The Human Nature Review* (August 1998). Pour Young, *Beloved* figure en bonne place parmi les fictions apportant maint argument au silence de la lecture psychanalytique sur le sujet « racisme »).

Mon élargissement des Antilles françaises n'est donc pas si fantaisiste que ça et devance même la découverte tardive de certains liens, tels l'imagerie arachnéenne. C'est cette même proximité et cette parenté indissoluble qui m'ont conduite vers un élargissement en sens inverse : l'inclusion d'Américains tels que Madison Smartt-Bell, auteur célèbre avec plusieurs romans à son actif, et qui vient de terminer une monumentale trilogie sur Toussaint Louverture. J'y reviendrais sous le chapitre 7 mais je dois déjà indiquer le problème de l'in-/exclusion. Pour le critique français Nicolas Menut, l'entreprise audacieuse de l'Américain est blâmée : « il est des entreprises littéraires risquées et déraisonnables. La biographie romancée de Toussaint Louverture par l'écrivain américain M Smartt-Bell en est incontestablement un parfait exemple », dans un

compte-rendu pour *Gradhiva*³⁰ (Menut 2005 : 263). Signalons que dans ce début de note de lecture, l'extériorité de l'auteur dérange: quelques lignes plus loin, Smartt Bell se voit reproché de n'avoir effectué son premier voyage en Haïti qu'après la rédaction de son premier tome, ce qui laisse à supposer que pour la critique franco-française, on n'est censé écrire sur un lieu particulier qu'après y avoir mis les pieds, ce qui exclurait grand nombre d'écrivains et dans leur sillage... de chercheurs pour la région qui nous retient ici, la Caraïbe et ses ex-croissances rhizomatiques et continentales! Contestant la réception négative dans une revue scientifique, faisant abstraction des nombreuses notes de lecture parues dans la presse française, j'ai tablé sur la recherche qu'a requise la rédaction de ce roman colossal, même si Smartt-Bell semble oublier une seule facette du personnage, à savoir que L'Ouverture fut lui-même «libre de savane», c'est-à-dire propriétaire d'esclaves (King 1997-98).

Dans le cadre du Bicentenaire de la Révolution haïtienne, plusieurs colloques ont eu lieu, davantage en Europe que dans le pays, il va sans dire. A Limoges, en présence de Depestre, j'y ai démontré comment Smartt-Bell, auteur respecté aux Etats-Unis, s'est dûment documenté sur le premier « leader » et héros national d'Haïti. Cette documentation massive explique en partie le côté monumental de trois romans qui font ensemble près de 3000 pages. *Le Soulèvement des Ames*, *Le Maître des Carrefours* et enfin, *The Stone that the Builder Refused*, bientôt traduit chez Actes Sud, me convainquent qu'enfin la première biographie fictive de L'Ouverture sera de la main d'un originaire du Tennessee, pas d'un Haïtien.

A ce propos, je profite de cette « liberté de savane » que m'octroie pareille rédaction de synthèse pour signaler que pour les plus éminents spécialistes d'Haïti, Smartt-Bell ne sera jamais « haïtien », fût-ce auteur d'adoption. Jean Jonassaint et Léon François Hoffmann appliquent un système d'exclusion assez fantaisiste, selon moi. Le second, auteur d'entre autres *Haïti. Lettres et l'être* (1992), où il s'intéresse pourtant à John Brown et les Haïtiens (XX), se dit indigné par les scènes sadiques à outrance, par les vengeances sanguinaires qui dépareraient une œuvre « pornographique ». Le roman est à ses yeux un mélange d'érotisme et de sadisme (Hoffmann 1999/2000)³¹. Le second ne trouve pas qu'un Américain peut être inclus dans le lot des auteurs haïtiens, n'y ayant pas vécu.

³⁰ J'ai livré dans ce même numéro double sur Haïti un portrait de l'ethnologue Suzanne Comhaire-Sylvain. « Trésors de veillées : contes recueillis par S Comhaire Sylvain », pp. 243-8.

³¹ Aussi suis-je surprise de voir que mon confrère Hoffmann donne à la 9ième conférence de la

Ce qui n'est pas toléré dans un roman historique reproduisant Saint-Domingue et sa violence spécifiquement sexuelle, est pourtant bien digéré, voire défendu dans des écrits ayant pour objet Haïti d'aujourd'hui ou dans un passé pas trop éloigné : je pense à Gérard Etienne qui ne redoute pas des descriptions assez indigestes de torture physique et sexuelle, ou encore Jean-Claude Figolé (qui remet l'écriture de violence dans sa nouvelle « Faux Bourdons » dans *Paradis brisé*, éd Michel Le Bris, 2003). Je m'étonne que d'autres auteurs, faisant mieux en matière d'érotisme saugrenu et de perversités redondantes, se répètent inlassablement et se trouvent portés aux nues (Laferrière, Etienne, ...). Quelle n'est pas ma surprise de voir un critique aussi perspicace que Michael Dash s'aventurer à comparer l'érotisme laferrien et condéen ! Dans "Vital Signs in the Body Politic: Eroticism in the works of M Condé and D Laferrière"³², Dash entame sa partie « La Baise carnivore » par la remarque : « Exile and excess seem to be the hallmarks of Laferrière's writing » (Dash 2003 : 315), pour ensuite illustrer son propos par une première citation de *Comment faire l'amour* :

Sans avertissement, j'éjacule d'un jet puissant, éclaboussant tout le visage de Miz Littérature. (Laferrière, cité par Dash, p. 315)

Il est grand temps qu'on mette les points sur les -i et qu'en matière de littérature antillaise, on applique les mêmes critères (qui resteront essentiellement l'excellence de la narration par son trépied à la fois stylistique, formel et thématique, donc la littérarité de l'œuvre, l'agenda qui, malgré tout devrait à mes yeux rester postcolonial pour mériter toute analyse profonde, ...) aux différentes voix, indépendamment de leur « nationalité », expérience exilaire, ou non.

Society for Caribbean Research (dont je suis vice-présidente), à Vienne le 2 décembre 2005, une communication sur l' »Érotisme dans la littérature haïtienne « ! Superbe panorama des fonctions de l'érotisme chez une batterie d'auteurs, dont Gérard Etienne... mais aucun mot sur Laferrière. Lors du débat qui suit la conférence, on discute sur Laferrière qui manque dans son corpus, parce que, me dit-il, il « est par hasard d'Haïti, mais qu'il ne considère pas être haïtien dans son écriture », je paraphrase. ... propos qui laissent pantelante tant ils changent les critères d'in- et (surtout) d'exclusion à leur propre gré.

³² L'Université de Columbia publia un numéro double de la Revue *Romanic Review* à l'occasion de la retraite de la « dérangeante » (selon le mot de Cottenet-Hage) qu'est le professeur de littérature française Condé. Voir *The Romanic Review* (3&4 (2003) réunissant quelques-uns des critiques et défenseurs inconditionnels de l'auteur.

Il me semble que beaucoup de critiques, et des plus grands, stombent victimes de ce que Forsdick et Murphy appellent « the process of anthologization/exoticization » (« The Case for Francophone Postcolonial Studies », 2003 : 7), qu'ils se voilent la face et n'osent contester des auteurs qui, sous prétexte d'ironie et de pastiche, de postmodernité désinvolte, se permettent à des grivoiseries peu engageantes, peu esthétiquement exaltantes, et plus gravement, de nature à induire un changement dans la mentalité des gens, dans les rapports inégaux entre le Nord et le Sud, ou encore à en finir avec l'impasse haïtienne actuelle.

Si Smartt-Bell est rejeté pour excès de débauche d'abus sexuels dans son roman fleuve qui représente en détail l'enfer de la plantation saint-domingoise, s'il ose remuer ce qui reste de l'ordre du défendu, je comprends mal la défense d'auteurs comme Laferrière qui ont pu, comme l'a bien vu James Arnold, se faire un certain nom ...grâce à une caricature de certains aspects de la *caribéanité*. J'apprécie ces voix lucides, telle que Gallagher qui dans *Soundings in French Caribbean Writing Since 1950* (2003) démasque sous l'humour caustique de Confiant un déni de l'Afrique.

En d'autres termes, la responsabilité de la critique, médiateur entre une littérature et sa consommation, le « go between » entre un corpus d'œuvres et leur éventuelle insertion dans les programmes d'enseignement supérieur, n'est pas à prendre à la légère. Sans être prude, je pense que le peu de pudeur est toléré dans un cas (Laferrière), mais pas dans l'autre (Smartt-Bell, Américain qui a la prétention de représenter l'univers esclavagiste à la veille de la *RH*). En persuadez-vous par telle ou telle page confiantienne aussi qui épelle WASP comme White American Saxon Protestant, le P par pédophile, p.e., dans *La Savane*³³ qui pullule d'ailleurs de sorties caricaturales à l'égard de femmes politiciennes (**Michaux** devient *Sucette Godemichaux Levrette*, (Confiant 1995 : 20).

³³ Beaucoup de personnes réelles déambulent dans *La Savane des pétrifications* : E Glissant est mentionné pour son *Quatrième siècle*, dans lequel il explique la drive des Antillais sur des BMW (Confiant 1995 : 21), P Chamoiseau à qui il aurait "chavouré" l'expression "guerrier d'un imaginaire débridé", ou encore "marqueur de paroles", l'écrivaine de Belleville, « Camomille Baisemoilà »: « l'écrivain africain de Belleville don't le succès parisien prouvait, si besoin en était, que dans ce milieu-là, une femme doit posséder non seulement de l'entregent mais surtout beaucoup d'entrejambes » (Confiant 1995 : 46-7).

J'inviterais mes confrères à relire tel ou tel passage de *Comment faire l'amour avec un nègres sans se fatiguer*, notamment le chapitre 14 «Comme une fleur sur ma pine ».

Que les crimes sexuels et les vengeances (viol, torture) sadiques, - la triste réalité sous l'esclavage, serait impardonnable dans un roman historique sur l'esclavage à la fin du XVIII^{ème} siècle, pendant que le géolibertinage à Montréal est l'Haïtien est applaudi comme une innovation substantielle à l'écriture migrante québécoise, me rend perplexe.

Le débat de qui est censé écrire sur la Révolution haïtienne et ses impasses actuelles, sur qui est membre de la République des lettres semble interminable, mais je plaide quant à moi pour une large ouverture en fonction de la qualité indiscutable de certains romans venus d'ailleurs mais ayant pour objet et dessein la peinture de ce qui se passe en Haïti. Par la même logique, je défends intrépidement un Russell Banks, auteur du roman le plus captivant et bouleversant jamais écrit sur les *boat people* haïtiens: *Continental Drift* (1987), traduit dans la collection « Babel » comme *Continents à la dérive*, et chez Actes Sud et qui sera adapté à l'écran par personne d'autre que Raoul Peck. Totalement absent de l'œuvre de Laferrière, la problématique des *boat people* est ici expliquée depuis ses origines obscures jusqu'au trafic clandestin d'êtres humains vers les riches îles des Bahamas et les côtes de Floride. Cette page noire de l'actualité postcoloniale haïtienne me préoccupe, comme je l'ai montré avec plusieurs articles sur la pièce de théâtre schwarz-bartienne (Gyssels 1996 a et Gyssels 2003 a). A l'avenir, je continuerai à me pencher sur un roman aussi brillant que *Continental Drift* et *Cloudsplitter*, 1998, biographie romancée de 758 pages du même Banks.

Dernière *passé* intéressante : rapprocher l'Amérique du Sud et l'Amérique tout court des îles à présent postcoloniales. "Last but not least", la littérature de la diaspora noire, telle que je l'étudierai, inclut la très riche mais assez méconnue (du moins, en France), littérature africaine-américaine. Avec Toni Morrison et Peter Hulme pour ne nommer que ces deux-là, le terme « littérature postcoloniale » définirait toute narration qui, ouvertement ou subrepticement, tant dans son acte narratif que dans sa structure textuelle (stylistique, formelle) *écrit/écrit* les séquelles de la "Peculiar Institution" (Gyssels 2001 e). L'esclavage étant ce régime « particulier », pire que le colonialisme le plus abject, et corollaire de l'expansion territoriale et de la mainmise politique d'un pays colonisateur, plus terrible et inhumain que le régime colonialiste mais oeuvrant en jumelage dans "les Amériques" (Hulme 1995).

Quelques Américains, sudistes ou non, voient plus loin que les états esclavagistes dans lesquels leurs ancêtres sont nés et ont travaillé. Là encore, la barrière géographique fait obstacle à considérer la tradition sudiste et caribéenne comme les deux faces d'une même réalité: la diaspora africaine et la « Peculiar Institution ». Peu de dialogues entre auteurs du Tennessee (Madison Smartt-Bell) et de South Carolina (Austin Clarke) ou de l'Amérique du Nord (Russell Banks) et d'Haïti et de Trinidad ont vu le jour, malgré l'évident fond commun des "littératures de la diaspora noire", toutes ces différentes littératures nées d'un holocauste triséculaire et transnational, la traite transatlantique.

A l'aube du XXI^{ème} siècle où les vieux nationalismes sont enterrés (sans toutefois éradiquer de nouveaux épicentres de discours totalitaires), il me semble souhaitable de reconsidérer quelques « catégories » ou niches appliquées dans l'étude littéraire en général (littératures française et francophones, littératures anglaise et « Commonwealth », « New Literatures in English » et littératures d'après WWII, littérature américaine et canadienne, littératures ethniques, postcoloniales), de voir ce qui se passe au niveau des littératures caribéennes. De fait, celles-ci sont passées de coloniales à postcoloniales donc "nationales" (littérature guyanaise, littérature surinamienne), alors que la « nation » faisait justement défaut ou en tout cas, se révèle particulièrement fragile. Au lieu de continuer à les associer à leurs « ex-métropoles » relatives, l'heure est venue de les dé-balkaniser, de les entrer aussi dans la « World literature », l'Amérique interculturelle, du moins dans les aspirations d'une majorité lourdement entravée par une minorité droitiste et raciste. Non longuement dépendants de leurs ex-colonies, ces littératures jadis appelées « littératures du Sud » sont à repenser de fond en comble.

Dans la mesure où l'on s'émerveille de quelques débuts de comparatisme transfrontalier pour la Caraïbe, j'augurerais volontiers la construction de plusieurs ponts, entre les Antilles et le « tout-monde », certes, mais surtout à prendre en compte les rapports entre l'Amérique, géant voisin qui absorbe un nombre croissant de *West Indians*, et la Caraïbe.

Qu'on soit dorénavant claire: la *passé* à laquelle je convierais ne s'entendrait pas comme: »action d'avancer sur l'adversaire en passant le pied gauche devant le droit », ou encore un « échange d'arguments, de répliques vives, joute oratoire ». Une comparaison d'auteurs de la diaspora noire en zone caribéenne me permet de prendre la mesure du poids de l'histoire coloniale et postcoloniale, des traces visibles et invisibles de siècles de présence et ingérence européennes.

Le but final est de revitaliser les études sur cette partie tellement kaleïdoscopique du monde, d'aller à contre-courant d'une terminologie et d'une lexicologie moribondes, quand il s'agit d'inventorier et d'inventer les lettres caribéennes. D'oser envisager, face à une histoire littéraire désuète, des classements trop longtemps employés pour la raison d'une commodité linguistique, de plaider pour de nouvelles chronologies translinguistiques, selon les changements importants dans la vision du monde des auteurs d'origine africaine dans cette partie du monde. D'oser aussi revoir, en fait, renforcer le canon par de nouvelles voix de la *postcolonie*, selon Achilles Mbembé (2000).

Consciente de vivre une révolution tant dans la manière de lire et d'instruire, de commenter et de publier, je m'interrogerais après cette introduction sur un premier « post » qui, par le décret de Bologne, est en voie de s'accomplir. Avec les *Bachelors* et *Masters*, on semble entrer dans l'ère de la post-philologie. Finie l'étude d'une langue ou d'un groupe de langues (classiques, germaniques, romanes), et donc une certaine culture associée à cette famille de langues (antique, germanique, romane...). Oserions-nous nous attarder à demander ce que cela implique quant à l'abandon d'une idéologie sous-jacente à cette expansion du territoire européen, à une démultiplication des cultures européennes, comme Bénédicte Anderson le démontre dans *L'imaginaire national. Réflexion sur l'origine et l'essor du nationalisme* (1996) ? A la place de la cohésion territoriale et politique, au rayonnement national et international, se substitue l'Europe des 25, encore incertaine quant au sceau culturel que cela suggérera, chaque pays membre défendant de plus belle sa culture. Au moment où les facultés de lettres démantèlent des disciplines philologiques, favorisant des constellations multilingues, voire interdisciplinaires, en façonnant des curricula plus vastes, l'on pourrait supposer que des études transnationales comme le sont les études caribéennes aillent en profiter. Mais cela ne va pas de soi. Les nouvelles structures prennent du temps à favoriser des « croisements » d'études et de temps littéraires, de zones et de cultures différentes: seule la « CompLit* », comme l'appellent commodément nos voisins outre-Atlantique, la littérature comparée, pouvait se permettre, comme le fait Françoise Lionnet d'étudier par exemple l'autobiographie dans différentes aires et ères, de saint Augustin en passant par Rousseau et terminant sur Maryse Condé (Lionnet 1989). Seul le chercheur outre-manche en littérature comparée pouvait, comme le démontre encore Elisabeth Fox-Genovese

s'intéresser à l'étude d'un genre dans un corpus mixte, que ce soit au niveau de la langue ou encore du siècle, ou encore d'aire culturelle.

A côté de la post-philologie, deux autres grands « post » subissent de plein fouet l'aube du XXI^e siècle, annonciatrice de renouveau. L'impasse du postcolonialisme se fait entendre partout, et certains s'en délectent certes, pendant que d'autres réfléchissent sereinement à un premier bilan de ce vaste conglomérat qu'on appelle postcolonial theory, et qui reste si difficile à départager de la critique postcoloniale (Moore-Gilbert 1998: chap 1).

Banni comme forme sournoise de néo-impérialisme intellectuel, trop élastique et passe-partout, le **postcolonialisme** (théorie et critique), ou encore la **postcolonialité** est de mèche avec le postmodernisme.

M'interrogeant sur cette mort de disciplines aussi diverses et cependant imbriquées, de savoirs qui ont remodelé les études littéraires dans les départements respectivement germanique, romane, et cette troisième voie qu'est la littérature comparée, moins à cheval entre les susmentionnés qu'une branche à part, j'ose positiver que pareil démantèlement bénéficiera aux littératures des marges, aux littératures des ex-colonies européennes en Amérique: que très bientôt, il serait inimaginable qu'une université et une fac de lettres modernes n'aura pas ouvert ses portes à des littératures qui défrayaient les classements et les périodisations, parce qu'à cheval sur précisément le temps et l'espace.

3.1. Deep South : la slave narrative

Dans le parcours transfrontalier, le passage à l'œuvre monumentale de Toni Morrison est un pas décisif, qui du coup, me positionne comme une chercheuse atypique, à cheval entre les cercles d'américanistes (*AFRAM* à l'Institut Charles IV, à la Sorbonne nouvelle), postcolonial (*EACLACS*), les Africanistes et spécialistes francophones (*CIEF*). D'où sans doute une liste de colloques et de publications dans des Actes, des collectifs et des revues garantissant une ouverture, si ce n'est une largesse, à des approches « hybrides ». Depuis la thèse, je suis encline à profiler l'essence de toute écriture postcoloniale caribéenne comme un exercice d'auto-ethnobiographie.

L'importance exemplaire des autobiographies des ex-esclaves, dont le prototype reste le fameux *Frederick Douglass, An American Slave, Written By Himself* (1845), m'amène à aborder de nombreux récits antillais comme, selon la formule de Spivak « withheld autobiography », c'est-à-dire autobiographie retenue, camouflée, un espace complexe où s'imbriquaient « témoignage,

anthropologie, psychanalyse » : toute production littéraire jouant sur plusieurs registres à la fois, mais selon des degrés divers (Spivak, ma traduction, « Three Women's Text and Circumfession », Hornung & Ruhe, 1998 : 7). Dans les *Black Studies*, le récit d'esclave de l'*Antebellum South* est considéré comme la genèse littéraire africaine-américaine et contient en même temps une tentative de faire de l'auto-ethnographie. Aux Antilles, comme ailleurs, il s'agit selon le concept de Mary Louise Pratt d'« emprunter le regard de l'Autre », de bien connaître son audience et de formater son auto-ethnographie, opération mi-fabulatoire, mi-factuelle.

Intellectuels métis, tiraillés entre plusieurs cultures, habitants des « contact zones », ou zones de contact, nos auteurs toujours travaillent à l'intersection du Je et du Nous, de l'Histoire et de la mémoire, l'ici (l'empire ou les franges qui en restent) et l'ailleurs (la métropole), etc.

Dans le **document de synthèse** (*Annexe I, Sages sorcières ? Révision de la mauvaise mère dans Beloved (T Morrison), Praisesong for the Widow (P Marshall), et Moi, Tituba (M Condé), 2001*) j'ai rapproché trois auteures noires de la Caraïbe et de l'Amérique profonde pour montrer combien et comment elles greffaient leurs portraits de femme transgénérationnels sur l'autobiographie de l'ex-esclave. Condé n'en fait pas un secret : elle précise dès l'**épigraphe**.

« Tituba et moi, avons vécu en étroite intimité pendant un an. C'est au cours de nos interminables conversation qu'elle m'a dit ces choses qu'elle n'avait confiées à personne. Maryse Condé ».

En d'autres termes, l'auteure postmoderne et postcoloniale se prête au rôle de l'ethnographe allant enquêter sur le terrain, voire outre-tombe sur une victime du système carcéral et plantationnaire. Condé refait la même chose dans *Migration des cœurs* et *Célanire cou-coupé* : exhibant le jeu délibéré, alors que Morrison ne va pas afficher qu'elle réécrit l'histoire de Margaret Garner en se lançant dans une machinerie narrative et historiographique des plus complexes, certes, mais avec une intentionnalité indubitablement postcoloniale et mémorielle. A chaque fois, Condé déride là où Morrison, choisissant comme titre une **épitaphe**, fait sourciller le lecteur par des détails renversants (le mors dans la bouche de Paul D, la couleur rose de la pierre tombale faisant penser aux mains potelées du bébé égorgé, etc).

Les deux romancières reprennent et corrigent un genre essentiellement masculin (Douglass, Moses Grandy, Booker T Washington, etc) et comblent ce que, par prudence et pudeur, leurs confrères et antécédents illustres ont omis : la violence notamment physique à l'égard de

l'Africaine Américaine et l'Afro-Caribéenne, les conflits de « gender » et la maternité comme fardeau. Tout en partageant une stratégie de révision de la mauvaise mère et du culte de la féminité noire sacrificielle, Marshall, Morrison et Condé remontent à des figures tutélaires d'aïeules dont elles revendiquent avoir hérité d'anciennes valeurs (« ancient properties »), des sagesses et leçons de survie et de résistance, transmises de bouche en bouche.

A chaque fois, des romans qui sont devenus les plus grands classiques dans le panorama de la diaspora noire sont ceux dans lesquels les auteurs expérimentent à des degrés divers avec la *slave narrative*, véritable **terminus a quo** de la littérature de la diaspora noire au Nouveau Monde. Avant, dans un article dans *Anales del Caribe*, j'avais projeté un dérivé sous forme de biographie romancée, notamment *La Mulâtresse Solitude* : on y retrouve les poncifs du genre (le « middle passage », l'instruction des « petites lettres » en cachette ou non, les « énerguènes de l'alphabet », l'aliénation mentale et physique de l'esclave, et souvent la bonté d'un maître qui aurait permis l'émancipation et la liberté). Au niveau de la « fabula », Schwarz-Bart avait ainsi entamé le récit de vie de Bayangumay, esclave déportée de Casamance. Il opte cependant pour museler sa protagoniste, faisant mieux ressortir le mutisme total de la déportée, l'isolement que seule une grand-mère adoptive saurait briser, offrant un « Kumbula » protecteur (« calebasse », espace clos et maternel, nourricier). (Gyssels 1995 b). Un narrateur extradiégétique, pour des raisons de convenances, ré-embouche des paroles non prononcées ou des cris réprimés : lorsque Solitude parle, c'est par le truchement du monologue intérieur, de sorte qu'elle nous apparaît comme un oiseau encagé, aux ailes coupées, complètement autiste. Enfin, au niveau du discours et du rythme, une « proximité » avec l'oralité et un monologue intérieur, cousu de fil blanc. Le dénouement (libération, émancipation) n'est pas toujours positif comme le montrent *Moi, Tituba* et *La Mulâtresse Solitude* (Gyssels 2000 c).

Dans un numéro spécial de *Mots Pluriels* sur l'autofiction³⁴, j'ai ainsi repris l'idée que *Moi, Tituba, ... sorcière noire de Salem* dès le titre s'inscrit dans la « slave narrative » variante latino-américaine : le récit à la Rigoberta Menchú (1983) et *Yo, el dictator* viennent à l'esprit. Typique pour Condé, elle accentue encore le côté factice de pareil exercice, à savoir de réemboucher des paroles, de vouloir historiciser des traces d'une mémoire obscure : « L'intraduisible Tituba Indien » montre la méta-réflexion de la « sorcière noire » sur son propre discours et plaidoyer

³⁴ <http://www.arts.uwa.edu.au/MotsPluriels/MP2303kg.html>

d'innocence. Tel est encore le fondement de la *slave narrative* : s'innocenter devant la Bête qu'est le Maître de la plantation. Dans l'*auto-ethnographie*, l'auteur-narrateur se positionne comme un traducteur d'éléments culturels exogènes, incompréhensibles ou « opaques » pour le lecteur. D'où des digressions qui risquent de devenir platement didactiques (voir Gyssels 2006 a, « On the Untranslatability of *Tituba Indian* »):

Je sentais que dans ce procès des Sorcières de Salem qui feraient couler tant d'encre, qui exciteraient la curiosité et la pitié des générations futures et apparaîtront à tous comme le témoignage le plus authentique d'une époque crédule et barbare, mon nom ne figurerait que comme celui d'une comparse sans intérêt. On mentionnait çà et là « une esclave originaire des Antilles et pratiquant vraisemblablement le 'hoodoo' ». On ne se soucierait ni de mon âge, ni de ma personnalité. On m'ignorerait. (T 173)

«L'autobiographie féminine noire » ne me quittera plus. Je prolonge ce type de regard sur des couples ou traides d'auteurs : soit diagonalement et dialogiquement sur Condé et Morrison, ou encore sur Schwarz-Bart et Marshall. De fait, Spivak souligna que « postcolonial writers at times conceive their narratives as 'withheld autobiography' » (Spivak 1998 : 10) et Sidonie Smith et Julia Watson dans leur article « The Trouble with Autobiography » (*A Companion to Narrative Theory*, Phelan & Rabinowitz, 2005 : 356-371) à leur tour illustrent avec *Autobiography of my Mother* de Kincaid, avec *No Telephone to Heaven* de Michelle Cliff, par *Hérémakhonon* de Maryse Condé que le sujet narratif ou narrateur, dans la littérature caribéenne, le plus souvent déguise l'autobiographie d'une tierce personne. La subalterne est pensée par une narratrice, sa parole relayée par une femme. C'est exactement le tissage et métissage de voix narratives dont il est question dans chacun des récits qui a retenu mon attention.

La corrélation entre avatar de la « slave narrative » et l'autobiographie m'amène ainsi à mettre plein feu sur deux genres extrêmement populaires, **le récit d'enfance** et **les récits de voyage**. Souvent les récits de la Caraïbe combinent même l'axe de l'exploration du passé (individuel et collectif) (par la migration). Pour qui se penche sur la Caraïbe, l'Amérique est incontournable tant de nombreux auteurs sont visiblement marqués par la littérature africaine américaine. D'autres travestissent leurs emprunts (Marshall s'inspire de Baldwin, par exemple, dans *Praisesong*, à côté de Conrad). La migration tant importante, la navette (Walcott, Condé, Glissant) ou non (Lahens, Chamoiseau, Arion) expliquent que les littératures s'entremêlent et se soudent.

Pourtant, à l'heure actuelle, bien peu d'essais ou d'articles examinent ces courants bi-directionnels à travers des analyses comparées : Paule Marshall, mariée à un ethnologue haïtien est mal traduite en français, et son roman le plus important à mes yeux, *Praisesong for the Widow* (1983) reste négligé, tant les fautes avec de surcroît un titre aussi résonnant que *Racines noires* (aux Editions Bernard Coutaz, 1988) déparent.

Cette première incursion dans l'Amérique, par l'analyse de l'œuvre bajane, ensuite, avec l'Amérique profonde m'a permis de mettre à jour des archétypes communs, des imageries partagées, et de mieux appuyer la stratégie de révision (la disproportion entre mémoire et histoire, la nécessité de féminiser l'histoire noire dans la Caraïbe étendue), d'accentuer donc la *Rememory* : tout ce que l'auteure peut faire, c'est ambitionner la plus grande véridicité possible, mais il faut en aucun cas que le lecteur s'attende à une histoire linéaire, claire, tant les fils de ces autobiographies se tordent de sorte à rendre opaque un auto-portrait, comme l'a clairement démontré Françoise Lionnet dans chacun de ses essais rapprochant la plupart du temps des auteures femmes (de Toni Morrison à Ananda Devi, de Condé à Ken Bugul, ou de Paule Marshall (dont elle mentionne *Daughters*, « Geographies of Pain », Lionnet (Lionnet 1995 : 105). Le dessein des écritures ainsi réunies déploie la même misogynie, profondément enracinée et entraînant des pratiques discriminatoires à l'égard des femmes dans les ex-colonies (Lionnet 104). Que ce soit dans *Autobiographical Voices. Race, Gender, Self-Portraiture*, (1989), ou dans *Postcolonial Representations: Women, Literature, Identity*, Lionnet consolide un comparatisme radical à partir de la notion centrale de l'autobiographie postcoloniale dans ses myriades de formes, toutes induisant un changement de mentalité (Lionnet 1995 : 23).

Dans *Sages sorcières*, c'est une pareille représentation au-delà des divergences qui m'intéresse. Cette monographie préparée et achevée pendant un mandat de chercheure au Fonds de la Recherche scientifique, Flandres de 1995-1998, focalisait sur l'image de la mère infanticide. L'enjeu consistait à montrer l'agenda postmoderne et postcolonial de trois auteures jamais comparées : parce qu'elles comblent les lacunes de l'Histoire, rectifient le peu qui a été dit sur l'esclave noire et la femme émancipée, leur écriture est postcoloniale à double titre. Elles s'adressent aux ex-colonisateurs, et aux instances « collaboratrices » en leur propre milieu : Marshall, Morrison et Condé rendent compte des lésions visibles et invisibles d'un passé esclavagiste et colonialiste sur le mental, à la fois intellectuel, et collectif. Imaginaire transcritibéen : le symbolisme arachnéen. (Gyssels 2001e).

3.2. Vagues de sons, ondes de langages refoulés

Une deuxième ligne de force dans ma recherche postdoctorale concerne le travail sur la langue, à la fois **interface** entre langues coloniales, langue maternelle et paternelle, et langue comme « le refoulé », langage de rêves et de fantasmes. Dans la littérature comparée, il me semble pertinent de mesurer le poids que donnent deux voix comme Paule Marshall et Simone Schwarz Bart aux dialectes des îles. En même temps, elles élaborent une « zone de contact » (Mary Louise Pratt), et prouvent bel et bien une « littéarité diasporique » (Vévé Clark) : leur traitements assez similaires de l'entre-deux, du tiers espace (Bhabha), de la fragile barrière entre visible et invisible atteste d'une écriture réaliste merveilleuse, si patente dans les deux romans. En même temps, le bestiaire du Nouveau Monde surgit avec l'imagerie arachnéenne (James Arnold, ed, *Monsters, Tricksters, and Sacred Cows*, 1996). Dans *Pluie et vent*, la maîtresse créole, Mme Desaragne, renvoie au discours opprimant déshumanisant l'opprimée, comme je le démontrai dans « Dans la toile d'araignée » (Gyssels 1997a) et « fils et Filles d'Anansy » (article repris en anglais dans *Journal of Caribbean Literature*, Gyssels 2002c, idée développée par d'autres après moi.

Dans la pièce de théâtre *Ton beau capitaine*, l'oral regagne toute sa place dans une pièce dramatique : rien que le titre nous convainc de la mort qui rôde littéralement en coulisses dans cette pièce d'adieu entre deux Haïtiens que la réalité de la « traite verte » sépare à tout jamais. (Gyssels 1996 a et Gyssels 2003 a). Les Schwarz-Bart jamais ne déconsidèrent devinettes, proverbes ou chansons créoles pour « indigénéiser » leurs productions écrites et figées sur la page. Déjà dans le premier roman, le créole fonctionnait comme une vague de l'inconscient refoulé par Mariotte : tout le débit de la voix grand-maternelle la confronte avec l'enfance pourtant si bien cachée, car traumatique. Que la langue vernaculaire ait la même fonction spirituelle (renouement avec les ancêtres, confrontation avec le tréfonds de son Soi) dans *Praisesong* a été le sujet d'une analyse entre ces deux romans : le « patwoi » troublera Avey Johnson, dans sa croisière interrompue après des voix nocturnes la dérangeant dans sa cabine de luxe (Gyssels 2004 a)

3.3. Littérature d'une minorité au sein d'une littérature mineure

One of the most striking omissions from the founding theoretical work of postcolonial studies, *The Empire Writes Back* (...) is the francophone Caribbean. Celia Britton, in *Edouard Glissant and Postcolonial Theory*, (...) laments this deficiency: (...) It is certainly also true that the omission of the Hispanophone Caribbean is even more glaring as it is not mentioned even once.

(Dash in “Postcolonial Thought and Francophone Caribbean”, 2003: 231)

Dans sa contribution à un ensemble d’essais qui vise essentiellement à remettre les points sur les i-s quant à l’intrication de la théorie française et sa descendance postcoloniale, Michael Dash regrette l’oubli de forgerons antillais (Glissant) et haïtiens (Jean-Price Mars) par les Australiens. Il les blâme de ne pas connaître la vaste production théorique des Antilles françaises, et de ne même jamais avoir entendu parler de Glissant, une omission qu’effectivement Britton va réparer dans son essai, rendant justice à Glissant aux côtés de la triade d’auteurs anglophones de manière superficielle mentionnés que sont Kamau Brathwaite, Wilson Harris, et Derek Walcott (Britton 1999 : 4-5). Dash se lamente ensuite qu’ils s’en tiennent essentiellement à la Caraïbe anglophone, méconnaissant les lettres hispanophones: pourquoi pas, dans un seul souffle, signaler aussi la méconnaissance et l’ignorance frappant les Antilles de langue néerlandaise ? Pareille négligence continue de m’irriter dans des écrits autrement bien instructifs visant à forger l’idée d’une caribéanité* prescrite dès *The Caribbean Discourse, Selected Essays* dont Dash est le traducteur. Ce reproche d’amputations et de « couvertures » partielles de la Caraïbe ne vaut-il pas pour Glissant même qui seulement dans *La Cohée du Lamentin* mentionne Curaçao et signale enfin d’autres îles dans l’arc caribéen ? Je regrette personnellement que Glissant se soit si tardivement prononcé sur d’autres grands de la Caraïbe (Damas est absent, à part deux furtives évocations aux côtés de Guillèn dans *Le Discours antillais* (Glissant 1981: 201 et 416). Sans doute Damas est-il trop « drôle », trop « populaire », trop Prévert?

Cela reconferme mon continuum d’auteurs allant des plus populaires et plus « faciles » à lire jusqu’aux plus difficiles et moins lus par leur propre peuple. ce débat sur une littéarité minimale (Alex Haley, *Roots*, qui reconnaît n’avoir aucune formation académique pour cette entreprise romanesque) et maximale, littérature « haute couture », appréciée des ‘happy few’ (l’exemple type serait ici Walcott, brillant par ses astuces et reprochant même à Brathwaite d’être trop vague, trop nostalgique de l’Afrique, trop chagrin) qui continue de « classer » les auteurs et de les opposer.

Le silence des plus grands à propos de leurs « pareils » devient alors... flagrant. Prenons Glissant qui n’effleure le nom de Morrison qu’à une ou deux reprises et qu’il doive le sujet d’*Ormerod*, l’histoire de Flore Gaillard à Dash, me semble pareillement révéler que beaucoup d’ignorance ou de désintérêt mutuels sont diagnostiqués. Bref, « la discorde » signalée par Munro est l’ombre qui pèse sur la Caribéanité consentie, sur la Créolité littéraire cohérente et conséquente...

Dans *The Other America: Caribbean Literature in a New World Context*, de 1998, Dash signala déjà l'urgence d'une perspective pan-caribéenne, c'est-à-dire d'une approche qui conceptualiserait la région comme un tout, s'excusa de ne pas y inclure la Caraïbe néerlandophone. Comme explication il avança qu'on en sait si peu, qu'on connaît si mal la région à la fois insulaire et continentale (Dash 1998 : XI). Alors même que Dash se propose d'explorer ce qui fait défaut jusqu'à peu, à savoir des analyses de l'héritage commun, des sensibilités parallèles qui rapprochent les littératures caribéennes au-dessus des différences, son analyse reste incomplète, partielle, voire partielle.

Dans un essai où Edouard Glissant et Antonio Benítez-Rojo côtoient Edward K. Brathwaite et Maryse Condé, aucune place donc pour les auteurs qui s'expriment en néerlandais. Il en va de même, grosso modo, dans *Caribbean Creolization* de Kathleen Balutansky et Marie-Agnès Sourieau (1998) où une seule contribution d'Astrid Roemer, sur les *winti* (analogues des « esprits ») devrait suffire à pallier la négligence systématique des Antilles néerlandophones (un Appel à Communication pour le colloque « Modernités » de J M Chali (UAntilles Guyane) pour avril 2007 pareillement mentionne la lusophonie (?), mais aucun mot sur les Antilles néerlandaises).

Première pierre d'achoppement pour qui s'intéresse à la littérature caribéenne, elle est généralement segmentée dans des « compartiments » de langue, alors que sédimentent en elle les mêmes *rhizomes*, les mêmes tenaillements.

Pour la région littérairement fort riche et diverse qui me concerne, la Caraïbe, et ses extensions rhizomatiques continentales, une approche comparatiste s'impose. Or, l'obstacle majeur à envisager des rapports reste la langue, d'une part, et, en dépit de la décolonisation et de la globalisation actuelle, le lourd impact d'une "*balkanisation*" (Glissant 1981: 423) séculaire: pendant des siècles, la littérature caribéenne néerlandophone, francophone, anglophone et hispanophone certes ont tour à tour été annexées à leurs ex-métropoles respectives, bloquant toute perspective panoptique, selon Silvio Torres-Saillant qui relève l'intérêt exceptionnel de l'étude de trois poétiques (celles de Pedro Mir, René Depestre et Kamau Brathwaite) :

In a larger sense, the study of Caribbean poetics offers an opportunity for reflection on the nature of literary theory, that is "the study of the principles of literature, its categories, criteria and the like" (Wellek & Warren 1977: 39, cité par Torres-Saillant dans *Caribbean Poetics*, 1997: 2).

Alors que pas mal de traits communs sautent aux yeux au visiteur de passage dans ces sociétés insulaires, alors que les mêmes problèmes rongent le mental des écrivains et les mêmes hantises travaillent leur imaginaire, rarement ces auteurs s'exprimant en différentes langues ont fait l'objet

d'études en chassé-croisé approfondies. L'histoire littéraire de la région entière, c'est-à-dire une tentative de chronologie synoptique fait défaut, et encore moins les connexions entre auteurs ou mouvements littéraires sont questionnées ou débattues : tout le monde travaille en vase clos, et si certains théoriciens de la Caraïbe enfin se mettent à échanger leurs vues (Brathwaite sur Harris, Glissant sur Brathwaite, Walcott sur Harris), le critique revient toujours à cette pierre d'achoppement qu'est la langue qui sépare et scinde, au point d'induire des problèmes « communicatifs », alors même que les liens communautaires sont éclatants. Bref, Walcott comme Glissant restent « Deux Isolés Soleils », tant la division à propos des théoriciens majeurs de la Caribéanité* demeure. Autre événement préoccupant, s'il y a tentative de débat et de dialogue, l'on en vient très vite aux jugements assez équivoques. Dash se prononce sur Caryl Phillips qui exprime ses difficultés à lire *Poétique de la Relation*, l'interprète comme « envie » de la part anglophone d'un auteur majeur francophone :

En général, les écrivains anglophones de la Caraïbe éprouvent toujours une certaine méfiance à l'égard des idées qui émanent de leurs congénères francophones. Ce scepticisme portant sur les théories ambitieuses, proposées particulièrement par les Martiniquais est perceptible autant dans le commentaire élogieux de Derek Walcott à la parution anglaise de *Texaco* de Patrick Chamoiseau que dans le compte rendu des livres de Glissant par un romancier anglophone aussi ouvert que Caryl Phillips. (...) Phillips explique cette méfiance par les différences de traditions intellectuelles dans la Caraïbe. (Dash, in Lerat, 2005: 137)

Je trouve pareille prise de bec de nature à ne pas stimuler les échanges et les contacts, à raidir une certaine animosité toute naturelle entre auteurs se cherchant un nom et un renom ! Une certaine impasse s'observe ici dans les « règlements de compte » entre défenseurs inconditionnels des plus grands auteurs caribéens. De fait, cette opacité qui en effet est « reprochée » ou problématisée par Phillips à propos de Glissant, mais à mes yeux, elle vaut tout aussi bien pour Wilson Harris, auteur prolifique qui « reste une énigme », selon le même Phillips dans *The Guardian*, article que cite d'ailleurs Dash (dans *Défis et dynamiques*, C Lerat, éd, 2004).

L'on aurait dans la Caraïbe deux, voire trois classes d'auteurs, les littérateurs ou les « hermétiques », la plupart du temps privilégiant le registre tragique, et les « paroleurs » qui sur le mode burlesque, comique, voire pantagruélien se montrent essentiellement amuseurs (Pépin),

persifleurs et parodieurs (Confiant, Laferrière) et ne redoutent pas le « piège du folklorisme »³⁵ tant haïe par Walcott et Glissant. Dans ma recherche postdoctorale, il est clair que la première catégorie, sans doute par une préférence personnelle, retint essentiellement mon attention, mais surtout parce qu'esthétiquement et éthiquement, elle me paraît la plus signifiante. Signalons encore que cette dernière catégorie se permet avec désinvolture de museler des lecteurs perspicaces ou des critiques en désaccord avec leurs propres « opinions », ou encore qu'ils s'attaquent aux confrères et consoeurs, comme l'a finement démontré Pageaux dans « Raphaël Confiant, une traversée paradoxale d'une décennie » que j'ai lu avec grand plaisir (Pageaux 1996 : 35-58). Rares sont ceux qui vont à l'encontre du créoliste qui dans ses colonnes locales se permet sans scrupules de s'attaquer à d'autres intellectuels de la région. De même, au lendemain de l'attribution du Nobel à Naipaul en 2003, Confiant blasphème contre « l'Anglo-coolie qui a craché sur son peuple », dans une petite revue locale, *Antilla*³⁶. Quant aux « prosateurs du milieu », ils oscilleraient tantôt pour l'un ou l'autre pôle, au risque de glisser vers plus de popularisme (Condé, voir Chris Bongie dans *Postmodern Culture*, 2003).

³⁵ Certains rédacteurs des plus sérieux tombent dans ce piège. Prenons Michel Le Bris qui, brillant chercheur et critique, rééditant les *Voyages aux Isles. Chronique aventureuse des Caraïbes (1693-1705)* (dans la belle collection Phébus (1993)) publie *Paradis brisé. Nouvelles des Caraïbes* (2004). Le titre pourrait faire croire à une ouverture telle que je la souhaite, mais il n'en est rien. Tous sont Antillais et Haïtiens, aucune nouvelle n'a été traduite vers le français. Avec en illustration de couverture un tableau du Douanier Rousseau, l'ensemble est assez inégal : des nouvelles assez contrastées se succèdent, mais quelques-unes versent vraiment dans le ramassis de folklorismes extrêmes. Dans « L'envers du paradis », Pépin meuble un couple de Français désirant s'expatrier (en quelque sorte) au paradis qu'est Guadeloupe :

Guadeloupe !

Les îles !

Les doudous !

Les acras !

Depuis longtemps Jean Paul nourrissait ce projet : s'installer en Guadeloupe.(...)

(Jean-Paul) rêvait de zouk, de ti-punch, de doudous aux fesses rondes comme de pleines lunes.

(Pépin 2004 : 171) Pour lire quelques lignes plus bas :

Il avait fini par convaincre Sylvie, sa compagne, de tout abandonner et de faire avec lui le grand voyage vers le paradis terrestre. Longtemps, elle avait résisté puis, petit à petit, elle s'était accoutumée à l'idée de déraciner sa vie pour la planter ailleurs, sous les cocotiers. (Pépin 2004 : 170) et d'enchaîner avec des cours d'histoire post-abolitionniste :

« Après 1848, les esclaves noirs ont voulu fuir les habitations. La colonie fut confrontée à une pénurie de main d'œuvre. La France, après un accord passé avec l'Angleterre, importa des Indiens du sud de L'Inde. » (Pépin 2004 : 176)

Dans ce « nouveau triangle diasporique, Caraïbes/Deep South, j'ai également porté mon attention à d'autres régions laissées pour compte, notamment les Antilles néerlandaises (les Iles Sous le Vent, les ABC, et les trois S-, Saba, St Eustache et Sint Maarten, moitié française). Littérairement parlant, elles sont manifestement moins importantes que les Antilles françaises ou Haïti, tout simplement parce que la politique langagière et la politique de promotion des auteurs d'expression néerlandaise me paraît moins «agressive» que celle de la Francophonie, d'une part, des *New Literatures in English*, de l'autre. Quoique nous ayons un *Fonds der Letteren* et *Een Nederlandse Taalunie*, des prix littéraires (*Gouden Griffel*, *Gouden Leeuw*, etc), le néerlandais n'est pas devenu une langue mondiale. A côté de la littérature des passants, les voyageurs et visiteurs de passage, littérature de voyage sans grand chef-d'œuvre, Rutgers (1994) distingue la littérature proprement antillaise. Là encore, il m'est avis qu'elle reste souvent en-deçà d'une caribéanité intellectuellement défiante, mais par contre la popularité de certains de ces romans est incontestable : McLeod et Ellen Ombre sont deux Surinamiennes qui ont franchi le mur de silence. Toutes deux compensent d'un double oubli, la présence juive et la présence huguenote aux colonies caribéennes dans des romans qui toutefois déçoivent quant à leur formatage et leur débit narratif. Figure de la troisième génération, Ellen Ombre est davantage nouvelliste, et se dit marquée par Naipaul et Conrad. Son premier roman, *Negerjood in Moederland* (2004), entremêle la mémoire noire et la mémoire juive, comme *Portulan* l'avait fait avec un numéro spécial³⁶. Hannah Dankerlui, métisse de père juif et de mère africaine, claque un beau jour de 2000 la porte derrière elle et quitte son mari Chaim ; elle va enfin venir à bout de sa propre histoire. Malgré les nombreux effets de réel (De Slegte, libraires d'occasions dans les villes belges et néerlandaises, les « kleenex », Simon Vestdijk (149), le roman n'accroche pas vraiment. Bien que férue de lettres, - W. F. Hermans, *Heart of Darkness*, *Voyage au bout de la nuit*, *The Invisible Man* et James Baldwin sont mentionnés comme livres de « voyage » (Ombre 2004 : 48) -, Ombre a du mal à fasciner jusqu'au bout. Trop de dadas (tels l'éducation rigoureuse en milieu colonial « bourgeois », les tabous des premières menstrues, les « ateliers de thérapie », la pitié des Néerlandais à l'égard de gens de couleur comme elle, ou au contraire, l'hostilité, etc.) déparent ce roman qui pêche par un didactisme flagrant. Néanmoins, il nous révèle la « caste »

³⁶ Confiant, Raphaël, "Notes sur le 11 septembre. Couli-saxon", *Antilla*, n° 960(2001).

³⁷ Où les Schwarz-Bart brillent par leur absence : *Portulan, Mémoire juive, mémoire noire* (avril 1998), 229-246.

d'enfants de couleur juifs qui jamais n'ont été acceptés comme vrais membres de la communauté hassidim, relégués dans une synagogue et enterrés séparément de leurs pères/géniteurs. Dans un article sous presse pour un numéro spécial de *CRITIQUE*, sous la direction de James A. Arnold, je propose l'extrait suivant pour illustrer le côté sans doute trop « didactique » :

Monsieur Dankerlui reposa le livre sur la table, prit le cahier et commença à lire: « les juifs nègres se distinguaient des autres gens de couleur par leur forte identification à la communauté juive. Les juifs de couleur voulaient appartenir au premier groupe, et non à la communauté nègre qu'ils nièrent complètement. Mieux vaut être élu que rejeté. Ce fut une relation d'attraction et de répulsion. Les askénazes, avec leur synagogue à la Keizerstraat, pas plus que les séfarides, avec leur maison de prière à la Herenstraat à Paramaribo, n'acceptaient des gens de couleur comme « yahidim », juifs à part entière. Ils furent seulement admis comme « congreganten », c'est-à-dire des membres de second rang. Comme ils aspiraient à une reconnaissance, ils ont fondé leur propre communauté, une « siva », de Darhe Jesarim et leur propre maison de prières à la place de Siva en plein cœur de la ville.

La Darhe Jesarim fut une épine dans l'œil du mahamad, l'organe qui croyait son autorité menacée car il n'avait pas donné son accord. Une confrontation ouverte eut lieu lorsque mourut le très important juif de couleur Joseph David Cohen Nassy. Comme il était « congregant » d'une paroisse juive-portugaise, il avait le droit d'être enterré dans un cimetière juif. Mais on lui refusa cet honneur. Après beaucoup de discussion, sa dépouille mortelle fut jetée dans une flaque de marre aux confins de la terre sacrée destinée aux sépultures.

Quoi qu'ils fassent, les juifs de couleur restaient des « congreganten » : ce statut leur resta, telle une stigmite après des générations de refus et de rejet. La foi la plus intense n'y remédia point. Et lorsqu'ils souffraient de problèmes pécuniaires, leur demande de prêt fut rejetée par messieurs les directeurs de la Société du Suriname, l'autorité coloniale. La Darhe Jesarim fut suspendue. Les juifs de couleur restèrent à jamais des citoyens de second rang, des croyants de second rang. Des damnés, (...). (Ombre, *Negerjood in Moederland*, 2004, 88-89, traduction libre K. Gyssels)

Ellen Ombe comme Cynthia McLeod jouissent d'une audience très large en Hollande, en partie à cause de leur statut d'autochtones, mais leurs écritures respectives, n'arrivent pas à rivaliser avec celles de Dionne Brand (Trinidad/Toronto), Kincaid (Antigua/Vermont) ou de Fred D'Aguiar (Guyana/Londres/Miami), de Caryl Phillips (St Kitts/New York) ou de Pauline Melville (Guyana). A part Anton Helman, peu d'auteurs arrivent à se tailler un nom durable dans le firmament littéraire et à Paramaribo, l'on a beau crier au regard discriminatoire et à la

condescendance de la part de la critique à Amsterdam, le dernier roman de Frank Martinus Arion reconferme tristement une fois de plus qu'il s'agit d'un échec romanesque.

La question d'auteurs qui n'arrivent pas à se faire connaître, pendant que d'autres attirent pendant un laps de temps les regards, demeure entière. Pour les Antilles d'expression française, il me semble que certains auteurs restent bannis, apparemment toujours « dehors », exclus du canon : je pense à Marc Trillard, journaliste indépendant ayant voyagé en Haïti (« Le nom de Dieu en Haïti », en ligne, voir *L'Humanité*), et auteur d'un roman *Le Maître et la mort* (2003), à Daniel Picouly, à Fabienne Pasquet et son neveu Jean-Marc Pasquet (*Libre toujours* est vanté comme « Le grand roman d'un peuple en quête de liberté »), et à Brival, boudé par l'establishment martiniquais (mais récupéré par Ghinelli dans *Archipels littéraires* (2005)). Surtout Fabienne Pasquet dépasse nettement les deux premiers avec *La deuxième mort de Toussaint Louverture* (2001) et mériterait qu'on l'étudie davantage.

D'aucuns prêtent ainsi la lacune caribo-néerlandaise au fait qu'il s'agirait d'"Iles miettes", comme le disait Césaire dans son *Cahier d'un retour au pays natal*. Ainsi, Jean-Marc Moura, tentant le mariage entre la théorie postcoloniale et les littératures francophones, explique dans une note en bas de page pourquoi les Antilles néerlandophones restent si méconnues: "Aux bases géographiques plus réduites, mais avec des auteurs antillais intéressants tels Tip Marrug (*sic*) ou Frank Martinus Arion" (Moura 1999 : 9). On ne voit pas pourquoi Sainte-Lucie, la Grenade, Antigua, les Antilles françaises comptent de grands auteurs, tels que le premier prix Nobel Derek Walcott. Ce dernier revendique par ailleurs, dans *The Schooner Flight*, sa descendance hollandaise, ses yeux au bleu de Vermeer van Delft.

Aimé Césaire et Edouard Glissant, George Lamming et V.S. Naipaul, pour ne nommer que ceux-là, originaires de petites îles, sont parmi les plus grands de la *World Literature*. L'exiguïté insulaire ne peut expliquer une absence d'un côté et de l'autre une présence manifeste.

Pareillement inacceptable est l'absence des Antilles néerlandaises dans les panoramas de la littérature caribéenne du fait que l'abolition de l'esclavage, tardive en effet, par rapport aux autres îles (en 1863). Dans *La Isla que se repite* (1989), et d'autres articles de ceux qui tentent le transcender cette fragmentation archipélique (voir le collectif Balutansky & Sourieau (1998)), le Cubain exilé Antonio Benítez-Rojo explora l'archipel caribéen dans son caractère plurilingue, mais

les Antilles néerlandaises n'y figurent pas. Même oblitération dans le manifeste littéraire des créolistes créolistes (Bernabé, Chamoiseau, Confiant) qui prétendent parler pour la région tout entière, et qui, sur base d'une solidarité anthropologique et historique, étendent la créolité aux communautés et littératures créoles des Mascareignes, voire de l'Amérique (La Nouvelle-Orléans). Il semble que Dash, Moura, Benítez-Rojo, les créolistes sont passés à côté d'une donne linguistique initiale, à savoir qu'il y a de fortes inégalités entre les différentes langues coloniales elles-mêmes, entre les langues européennes imposées à des peuples colonisés, comme je l'ai démontré dans un article pour la revue canadienne *Traduction, Théorie et Terminologie* dans un numéro spécial « Traduire les Antilles/Translating the Caribbean » (Gyssels 2001c). La critique postcoloniale devrait y être sensible car le différent statut des littératures postcoloniales en dépend: leur percée plus ou moins importante, bref, leur internationalisation et leur canonisation, sont "redevables" à la langue véhiculaire dans laquelle les auteurs ont choisi, voire ont été forcés, de par leur appartenance à l'une ou l'autre colonie européenne, de s'exprimer. Si la littérature lusophone africaine, par exemple, est moins lue et étudiée que la littérature caribéenne de langue espagnole, c'est tout simplement parce que le portugais est moins important que l'espagnol. Il est clair que le succès des littératures afro-caribéennes de langue espagnole, française et anglaise est dû à la fois au fait que ces trois langues demeurent, ensemble avec le chinois, des langues mondiales. Dans une ère de migration toujours plus intense, effaçant d'anciennes frontières (géographiques, nationalistes, culturelles et linguistiques), la traduction peut servir de levier à réaliser la globalisation littéraire, c'est-à-dire à faire connaître ces littératures qu'on appela jusqu'à peu "périphériques" ou "littératures migrantes". Autre mutation importante, la troisième génération d'auteurs caribéens (la Dominicaine Loida Maritza Pérez, établie à New York, à la Portoricaine Lourdes Vázquez, à Caryl Phillips, né à Saint-Kitts mais travaillant à New York et Londres), beaucoup plus mobile, publie en anglais. Edwidge Danticat, Haïtienne publiant en anglais à New York, Julia Alvarez, Dominicaine qui traite, comme Danticat, des relations tendues entre la République dominicaine et Haïti, Ana Lydia Vega, Portoricaine et Cristina Garcia ne sont que quelques-unes des nombreuses Caribéennes définies par au moins une double affiliation linguistique.

Le néerlandais est, du moins dans l'archipel caribéen, la langue la moins coloniale, la plus vulnérable, dans le sens où elle a été imposée à une minorité de sujets coloniaux. A l'heure qu'il est, la littérature néerlandophone antillaise reste méconnue, malgré quelques initiatives timides, dont des

colloques³⁸ et des revues. Quant à celles-ci, il me semble symbolique que ce soient des revues américaines et/ou anglophones. Ainsi, *Callaloo* (21.3, 1998) présente le champ littéraire avec de larges extraits de traduction d'auteurs comme Helman, Roemer, Arion. Ce dernier, Frank Martinus Arion, je l'ai présenté comme avec Aimé Césaire pour *Septentrion*, revue française de culture néerlandaise, qui publia plusieurs traductions partielles de poèmes et de fragments de romans de l'auteur (Gyssels, juin 1995 dans *Kruispunt*, et déc 1997).

Stemmen uit Afrika (1957, « Voix d'Afrique »), ainsi que ses romans, *Afscheid van de koningin* (1975, Adieu à la reine) et *Nobele Wilden* (1979, « De Nobles sauvages ») ont été présentés avec des traductions de la main de Jean-Philippe Riby dans le numéro 4 de *Septentrion* (1987 : .2-16) (Gyssels 1997 a). Saluons l'initiative de la maison "In de Knipscheer", "Major Publisher of Dutch Caribbean Literature at the Forefront of Multicultural Publishing", qui lança une collection de traduction avec des noms comme Hugo Pos et Boeli Van Leeuwen. Bien que *Wikipedia*, l'encyclopédie électronique ne donne que quatre auteurs pour « Antilliaanse auteurs », il y a Edgar Cairo, Thea Doelwijt, Ellis Juliana, Tip Marugg, Anton de Kom, Pierre Lauffer, Hugo Pos, Boeli Van Leeuwen, Michaël Slory, Trefossa, Bea Vianen, Ellen Ombre, liste encore incomplète. Je me limiterai, pour le domaine néerlandophone caribéen, à deux figures incontournables, et pour lesquelles la traduction, malheureusement, n'a fait que commencer. Les ABC peuvent se vanter d'avoir, au moment où la négritude s'éveilla à Paris (en même temps que la *Harlem Renaissance* (Langston Hughes, Countee Cullen, Claude McKay, sous l'égide de Césaire, Senghor et Damas) un Cola Debrot. *Mijn zuster de negerin* (*Ma soeur la négresse* 1934/5), a pourtant été exceptionnellement vite traduit en anglais: *My Sister the Negro* (1958). Diplomate, ambassadeur de la culture créole, réfléchissant dans ses essais sur une définition de la littérature néerlandophone antillaise, insistant sur les contacts avec les régions, Debrot se révèle fin observateur des rapports de race, de classe et de sexe et rejoint dans "My Sister the Negro" l'analyse fanonienne et l'interdit de l'amour interracial, grand tabou aussi chez le suivant, Albert Helman. Figure de "nestor" qui attend toujours une traduction française, Albert Helman (Paramaribo 1903-1996) est le plus prolifique

³⁸ L'université de Lille III organisa les 16 et 17 avril 1993 un colloque bilingue intitulé: *L'émancipation dans la littérature néerlandaise des Caraïbes/Emancipatie in de Nederlandstalige Caraïbische literatuur* dont les actes (bilingues) ont paru dans le très bel volume *Alluvions*, sous la direction du chercheur belge Benoît Verstraete.

auteur du Surinam, voire de la littérature des ex-colonies de la Hollande³⁹. Traducteur d'*Oroonoko or the Royal Slave*, slave narrative de la main d'une abolitionniste hollandaise, Aphra Behn et d'un nombre absolument impressionnant d'écrits tant fictifs qu'historiques, sociologiques, musicaux⁴⁰, Helman est aussi grand que Multatulli (Max Havelaar) à qui il rend hommage par la pièce de théâtre *Hoofden van de Oyapok!* (1983) que j'ai présentée à la *Modern Language Association* à San Francisco (1998). Ses romans débutants (*Zuid-Zuid-West* 1926), ses nouvelles ("Mijn aap schreit" 1928), et sa chronique des cinq Guyanes (*De foltering van Eldorado. Een ecologische geschiedenis van de vijf Guyana's*⁴¹ (1983)) lui valurent justement le surnom de Multatulli du Surinam. De fait, son monument mémorial sur les Guyanes évoque celui d'Eduardo Galeano dans *Mémoire du feu*. (1992) Son oeuvre embrasse plusieurs domaines (la musique, l'ethnologie, la sociologie, l'histoire) et englobe tous les genres (poésie, nouvelles, romans, critique, théâtre, traductions, essais). Helman peut se mesurer à Carpentier et Cortázar, a été surnommé « le Naipaul du Surinam », et reste

³⁹ A côté de Thea Doelwijt ("DOE"-theater, mot sigle qui est en même temps l'impératif du verbe faire), Edgar Cairo, Anton de Kom, Bea Vianen, Astrid Roemer, Anil Ramdas, d'ascendance indienne (de l'Inde britannique (cf.'couli' aux Antilles françaises). Pour une étude détaillée voir Michiel van Kempen, *De Surinaamse Literatuur, 1970-85* (1987); *Surinaamse schrijvers en dichters* (1989).

⁴⁰ *Oroonoko or the Royal Slave* de Aphra Behn parut seulement en 1983, après que l'original, *Oroenoko of de Koninklijke Slaaf* ait fait le tour des contrées néerlandophones.

⁴¹ *La torture de l'Eldorado. Une histoire écologique des cinq Guyanes* de Galeano se rapproche de l'acuité et de la violence avec lesquelles Helman dénonça le colonialisme dans toutes les Guyanes. Très européenisé (il a vécu en Espagne, au sud de la France et aux Pays-Bas, associé comme ministre à l'Ambassade des Pays-Bas à Washington), ce petit-fils d'Indiens pourfendit l'"entreprise de décervelage" (Césaire), de "blanchiment" (Fanon). *De glorende dag* (1922, onder de eigen naam Lou Lichtveld), *Van pij en burnous* (1927, met Albert Kuyle), *Serenitas* (1930), *Het euvel Gods* (1932), *Orkaan bij nacht* (1934), *De kostbare dood* (1936), *Ratten* (1936), *'s Menschen heen- en terugweg* (1937), *De sfinx van Spanje* (1937), *Het is verboden* (1937, onder ps. Nico Slob en met J. Onslee), *Het vergeten gezicht* (1939), *Leef duizend levens* (1941), *De dierenriem* (1942), *Sebastiaan* (1944), *De diepzeeduiker* (1945, onder ps. N. Slob), *Een Meidag is hij ons ontvlogen* (1945, onder ps. N. Slob), *Ontsporing* (1945), *Suriname aan de tweesprong* (1945, onder de eigen naam Lou Lichtveld), *Teutonenspiegel* (1946), *Een doodgewone held* (1946), *Kleine kosmologie* (1947), *Omnibus* (1947), *Afdaling in de vulkaan* (1949), *De eeuwige koppelaarster* (1949), *Mijn aap lacht* (1953), *Suriname's nationale aspiraties* (1953, onder de eigen naam Lou Lichtveld), *Spokendans* (1954), *Caraïbisch passiespel* (1960), *Facetten van de Surinaamse samenleving* (1977), *Het einde van de kaart* (1980), *Vriend Pieter* (1980), *Semi-finale* (1982), *Waar is Vrijdag gebleven?* (1983), *Avonturen aan de wilde kust; de geschiedenis van Suriname* (1982), *Hoofden van Oayapok!* (1984), *Uit en thuis* (1984).

inconnu hors des Pays-Bas et de son pays natal. C'est qu'il manque des traductions (exception faite de *Chieftains of the Oayapok!*, Knipscheer, 1983).

Concluons avec Boyce-Davies (*Migration of the Subject* (1994) et *Moving Beyond Boundaries* (1995)) qu'après avoir sorti de l'ombre des hommes, puis des femmes caribéens, il est temps qu'on découvre des auteurs jusqu'alors négligés parce qu'ils ne publient pas dans une des trois langues européennes.

4. Tristes Tropiques : récits de voyage, revus et corrigés

Si la *slave narrative* équivaut expression auto-ethnographique (Pratt 1992 :7), il n'y a qu'un pas au grand nomadisme comme piste obsédante pour les auteurs caribéens, et dans leur sillage pour la critique que je suis. D'énormes voyageurs (chaque roman condéen porte l'empreinte d'une excursion dans l'un ou l'autre pays !), ils s'approprient le voyage pour infiltrer le « Centre », et pour aborder le postcolonial : aller voir sur place ce qu'est devenu le sujet ex-colonisé, collaborer avec certains codes du conquéreur pour faire le voyage à rebours, combinant au « voyage en soi » (quête identitaire) le projet postcolonial : dé-légitimiser la situation privilégiée de l'observateur-colonisateur (que furent Loti, Maupassant, Kipling et Conrad). Le récit de voyage promet de plus une grande popularité à la littérature de la diaspora (Naipaul l'a bien compris avec *Middle Passage*, 1962, influençant Caryl Phillips (*The European Tribe*, 1987), bien avant *Tout-monde* de Glissant, 1997).

A considérer leur succès, la fréquence de leurs voyages augmente à mesure qu'ils se taillent une réputation. Ainsi, l'installation de Maryse Condé à New York a donné une formidable avancée dans sa carrière déjà très brillante. Bien que résidant à Montebello (Guadeloupe), elle vit à New York et séjourne souvent chez sa fille Aïcha à Paris. Condé ne cache pas que New York et l'Amérique ont donné un « boost » à sa carrière, le monde éditorial regorgeant de « ethnic » et « minority literatures ». Pour une Antillaise d'expression française, la traduction en anglais accroît de manière exponentielle son audience et elle plaide auprès de son traducteur attitré (son mari Richard Philcox) de rendre la traduction aussi « transparente » que possible (voir son interview en ligne avec Emily Apter). Professeure de littérature francophone à Columbia, elle a pu observer d'importants changements dans le système littéraire (sans dégager autant d'articles et d'écrits critiques que Spivak, spécialiste des *cultural studies* qui enseigne dans la mangrove new yorkaise). L'option stratégique pour des francophones d'ailleurs établis aux Etats-Unis est de publier en anglais : tout débat autour de langue colonisatrice/colonisée est vain, chaque auteur étant colonisé par sa langue, (si bien que les protestations d'un Tabucchi contre l'anglais, oublieux que le portugais a été pareillement une langue dominante imposées au Brésil), Condé considère la « globalisation » en littérature : ceux qui sont originaires des îles caribéennes, formés dans les universités nord-américaines ou européennes, optent souvent pour une tierce langue, l'anglais. Danticat et Alvarez, même les auteurs de Bonaire, publient en anglais (voir *Salted Tongues* de Fabian Badejo, 2003). De

surcroît comme elle le remarque dans la revue *Diogenes* dans un article intitulé « Globalisation et diaspora », elle soutient que les écrivains du troisième millénaire élargissent leur cadre référentiel, donnant l'exemple de Caryl Phillips qui dans *The Nature of Blood* (traduction *La Nature humaine*, qui résonne avec *L'Espèce humaine* de R Antelme, 1948) ose le parallèle entre le Middle Passage et l'Holocauste (Condé 1998 : 34)⁴².

D'autre part, le "Puterbaugh Prize for Fiction" (la plus haute distinction pour un auteur de langue étrangère aux E.U.) pour l'ensemble de son oeuvre romanesque fut décerné à Condé. Dans "Trois femmes à Manhattan" (rééditée dans *Pays mêlé*, 1997), les chances de trouver un éditeur pour des femmes noires sont comparées : l'octogénaire Véra, Haïtienne, ne trouve pas d'éditeur aux E.U., alors que son amie africaine-américaine capte sans problème le regard de la presse et se fait en peu de temps un nom. New York fait le bonheur d'artistes de couleur comme en discute les membres du secte dans *La Colonie du Nouveau Monde* (Condé 1995).

Si les voyages ont de tout temps été consubstantiels aux mentalités et à l'histoire des idées, il est clair que la première génération caribéenne voyageait bien moins confortablement que la deuxième et pour des motifs bien placidement « terre à terre »: Lamming et Césaire venaient en bateau, pendant que Condé et Glissant voyagent confortablement, exigent *business class*, et des « fees » faramineux. Même circonspection lorsque je lis à chaque fois qu'ils s'en réclament de Graham Greene qui tour à tour ausculte le corps et l'âme malade d'Haïti (*The Comedians*) et du Sierra Leone (*The Heart of the Matter*), ce qui innocemment rapproche ces auteurs-observateurs des plus grands chroniqueurs. Lorsqu'on les invite au titre d'auteurs du Sud, leurs exigences au niveau du logement et moyen de transport ont de quoi déridier! Pareille attitude me déçoit, dans la mesure où les colloques avec des auteurs « du Sud » précisément risque vite d'aborder cette nécessité de l'exil et donc le voyage à rebours.

C'est par leur saillant contraste aux « croisières de luxe » que j'ai rapproché deux explorations d'origine, deux récits de voyage bien atypiques. Dans *Wie goed bedoelt*, la narratrice s'épand sur

⁴² Présentation incorrecte puisqu'elle ne retient qu'un des trois protagonistes, et oublie donc Othello, le Maure de Shakespeare, en même temps qu'elle semble présenter Eva Stern comme un protagoniste masculin, sans rien dire des Juifs de Portobuffole : « Quelquefois, comme dans *The Nature of Blood*, (...), il ne s'agit même pas de Noirs. Le héros de ce roman est un Juif et C Phillips ose le parallèle entre le Middle Passage et l'Holocauste. » (Condé 1998 : 34)

les méfaits des aides au développement au Sud. Publié en 1996, Ombre y relate son embarquement sur un navire de marchandises à destination de la « poubelle d’Afrique ». Via Amsterdam, Hambourg, Lagos (Sierra Leone) et Freetown (Liberia), elle va s’acharner contre les bonnes intentions de l’aide au développement. Littéralement, le titre signifie « celui ou celle qui a les meilleures intentions » ; et Ombre épingle dans son récit les multiples « bourdes » des organisations caritatives pensant faire le bien en Afrique de l’Ouest. Les méfaits et les mésententes entre Européens venus faire du travail « missionnaire » dans l’Afrique postcoloniale s’y démasquent, ainsi que les nombreuses fautes et ruptures de communication dans les entreprises ONG et les différents circuits d’aide au Tiers Monde. Moins apatrides que la toujours croissante « humanité sans domicile fixe » fuyant les patries incendiées et les pays malmenés par des catastrophes écologiques, politiques et culturelles, deux « descendants » de ceux qui survécurent ont la même intention de venir au terme d’un autre phénomène sociétal très en vedette, les cérémonies et les rituels de commémoration, les voyages en groupe vers des lieux de mémoire sur l’ancienne « Côte des Esclaves ». De fait, Ellen Ombre et Caryl Phillips, né à Sint-Kitts, mais vivant aujourd’hui à New York, prennent à la lettre le « travel writing », le terme « travel » dérivant du français « travail », comme nous le rappelle Sabr :

The postmodern Self becomes a traveller between discourses and institutions which meet in the self’s de-centred centre. The English word *Travel* itself is a result of migration in the Empire of language; it derives from the French *travail* which means work and which, like its sister ships *Voyage* and *Journey*, has crossed the rough Channel from Continental France to island Great Britain. Here and there, in the colonial mother countries of modernity, the Armada of *différance* is working in harbours and on construction sites. *Différance*, Derrida’s half breded concept between synchronic difference and diachronic *deferring* (Derrida 1985) gnaws at the edge of the dialectics of Enlightenment. (Sabr 2000: 274)

Tous deux cherchent à voyager « incognito » dans des conditions peu confortables, reconstituant du moins imaginativement l’expérience de « la barque ouverte » (Glissant, *Le Discours antillais*, 1981). Inspirés par le même besoin, ainsi que par le même but, tous deux voyagent pour faire le silence autour d’eux, pour s’isoler et créer un espace propice au travail de la « re-mémoire », tel que la définit Toni Morrison. L’effort de se situer dans un autre con-texte, d’être transfuge et traducteur d’ancêtres disparus, d’esclaves vilipendés, anonymes, qui n’ont laissé aucune trace, de s’imaginer ce que fut le « middle passage », meut l’auteure africaine-américaine.

Le type de transport nous retient : loin des croisières de luxe à bord de bâtiments flottants, équipés de sauna, salle de sports et piscine, loin des voiliers à trois mâts amortis par le Club Med, les auteurs choisissent des navires rouillés, des bateaux de transport, des quasi épaves.

Ainsi, retraversant l'Atlantique en sens inverse, ils sentent dans leurs pores et dans leurs peaux un peu de ce qu'a dû être une déportation misérable, une coupure radicale et totale avec le monde et l'univers dont on est originaire. « La barque ouverte » étant une épreuve même pour l'imagination, expérience à la limite inénarrable et intraduisible, Caryl Phillips comme Ellen Ombre n'ont aucunement la prétention de la relater. Après les « romans maritimes » et les chants commémoratifs (*Middle Passage*, de Charles Johnson, *The Sure Salvation*, de John Hearne, 1981), voici des récits intimistes, un peu dans le sillage de Langston Hughes qui, « bare feet on deck » d'un paquebot, explora la mer des Sargasses (*I Wonder as I Wander*).

Wie goed bedoelt et *The Atlantic Sound*, bien que réminiscent du fameux *Middle Passage* de V.S. Naipaul⁴³, renouvellent les poncifs du « récit de voyage ». Alors que les récits de voyage coloniaux avaient pour but de justifier la conquête de nouveaux territoires (souvent par des missionnaires, des marchands, des explorateurs), de cartographier les cultures, peuples et leurs coutumes, les auteurs reprennent la route à rebours pour aller décrire et découvrir ce qui advint des anciennes colonies. Sensibles aux séquelles de la colonisation, aux impasses de l'indépendance, aux nouvelles formes de colonisation et d'impérialisme, aux violences et corruptions conduites par les régimes africains, ils ne pratiquent pas pour autant ce que Said appelle le "révisionnisme de l'Empire colonial", tel qu'un Naipaul a pu commettre depuis des décennies, et qui éclot avec la *fatwa* de Rushdie, les attaques terroristes, le 11 septembre, etc (Said 2003).

Leur voyage et la relation qu'ils en font ne correspondent non plus aux récits de voyage inventoriés par Fonkoua dans un corpus sélectionné d'auteurs africains, africains-américains (épithète que les Français refusent à employer) et caribéens (Fonkoua 2002 : 99-124). Il ne s'agit ni de voyage pittoresque à l'envers (les Américains qui, entre 1920 et 1950 débarquent à Paris, et

⁴³ *The Middle Passage* est la relation du voyage que fit Naipaul dans les Guyanes et dans les Iles sous le Vent. Datant de 1969, traduit en français par Marc Cholodenko comme *Le Passage du milieu* (Plon, 1994, « 10/18 »), ce récit généralement très désenchanté (la paresse des Guyanais-Britanniques, l'affreux dialecte du Surinam, incapable de poésie, etc) va marquer toute une génération d'écrivains-voyageurs.

s'émerveillent de la « city of lights » qui leur paraît moins raciste et moins discriminative que les Etats-Unis ségrégationnistes. Il s'agit des auteurs de la *Harlem Renaissance* que, par ailleurs, Phillips a lus en détail : Countee Cullen, Richard Wright (qu'il cite p.74), Chester Himes, et surtout, James Baldwin)⁴⁴. Encore moins de voyage savant à l'envers (les Africains qui décrivent Paris, comme Bernard Dadié, e.a.) ou voyage philosophique à l'envers (Claude Mc Kay dans *A Long Way from Home*, voir Sandra Pouchet-Paquet⁴⁵).

Quoique ces trois types me semblent interchangeables et que le propre des récits de voyage est leur mixité, leur métissage de registres savant, pittoresque, et à moments philosophique, l'enjeu de *Wie goed bedoelt* et de *The Atlantic Sound* se trouve ailleurs. Aux antipodes de l'exotisme à l'envers, Ombre et Phillips prennent pour objet d'investigation les « lieux de mémoire » (par ailleurs « rares », pauvrement éparpillés sur la côte occidentale africaine) et les rituels (grandioses, spectacles de masse) de commémoration du départ de millions d'Africains dans les chaînes de négriers européens.

Alors qu'Ombre voyage d'Amsterdam, via Hambourg, vers Bénin, et de nouveau rentrant aux Pays-Bas, Phillips complète le troisième axe du trafic triangulaire. *The Atlantic Sound* reprend une gamme de thèmes postcoloniaux, et part de Liverpool, haut lieu du trafic triangulaire (voir une exposition en 2006). Après avoir refait le voyage initial de Sint-Kitts à Liverpool, trajet de ses parents en sa toute tendre enfance, voilà le voyageur en rotue pour l'Afrique de l'Ouest. A ce « voyage du milieu » à rebours, il ajoute une « dernière » destination: il reprend le bateau pour le *Deep South* américain (Charleston, South Carolina) où il développe les multiples séquelles de la ségrégation raciale et suggère à quel point la haine raciale survit, malgré tout.

Loin de la métaphore de la « Black Atlantic », que Paul Gilroy (*The Black Atlantic*, 1993) lança pour recentrer le débat identitaire autour des notions de « diaspora » et de « cultures afro-centristes », loin de la nostalgie de la première génération (nostalgie pour l'Ailleurs perdu,

⁴⁴ Voir Michel Fabre, *La Rive noire, les écrivains noirs américains à Paris*, Ed Dimanche, 1999.

⁴⁵ Dans *Caribbean Autobiography. Cultural Identity and Self-Representation*, la Trinidadienne Sandra Pouchet-Paquet s'intéresse aux récits maritimes (« The Estranged Sea ») de Mc Kay, Lamming, Brathwaite : traversées qui visaient la reconnexion avec l'Afrique, mais aussi un milieu où l'acceptation de leur altérité à la fois ethnique et sexuelle aurait pu les enrhizomer (verbe glissantien) : *Home to Harlem* (1928) décrit ce quartier new yorkais comme une géographie humaine hybride où des polarisations nettes (d'identité sexuelle ou raciale) n'ont plus cours.

l'Afrique originelle), loin des revendications plus véhémentes des auteurs de la seconde génération, ils osent se mêler d'une vaste entreprise (fort lucrative) qui consiste à ramener au pays les Africains en diaspora. A leurs yeux, il s'agit là d'une forme de « homecoming » particulièrement viciée mais rarement montrée du doigt, tant il est commun que les auteurs postcoloniaux critiquent ou l'ancienne « métropole », ou les séquelles irrémédiables de la colonisation de l'île caribéenne.

4.1. Au cœur des ténèbres et des mots

Ellen Ombre et Caryl Phillips admirent tous deux Joseph Conrad, lui-même auteur de récits maritimes (*Lord Jim*, modèle pour *Praisesong for the Widow* de Paule Marshall). Le premier roman qui rendit célèbre Phillips, *Crossing the River* (1993) réécrit par ailleurs *Heart of Darkness* (Strobel 2000). Quant à Ombre, elle souligne lors de sa conférence à Anvers (IDEA le 4 nov 2002) apprécier la sobriété conradienne, ce langage épuré et cependant bien expressif, ce dénuement dans la forme qui n'enlève rien à sa charge contre l'exploitation scandaleuse, contre l'oppression, voire l'extermination, des indigènes dans le Congo de Léopold II, etc. Pour des raisons plus évidentes, puisque Conrad fait partie du canon enseigné depuis plus d'un siècle en Angleterre (et pas en Belgique, ni dans d'autres pays anglo- ou francophones⁴⁶), Caryl Phillips s'inscrit également dans la veine conradienne dans la mesure où ses récits mi-journalistiques, mi-archivaux et personnels, font entendre des voix assez distinctes mais « soliloques », des bribes de conversation sans « charnière », ou encore des morceaux de « pièces d'archives » (transcrites de « carnets de routes » marins, par exemple) semant plutôt une confusion délibérée désaxant et dépayasant le lecteur. Sur la trace des ethnologues et anthropologues, Ombre et Phillips font attention à ces détails que les récits de voyage généralement obnubilent. Comme Claude Lévi-Strauss, les mots, les langues, l'étymologie et les rapports humains sont leurs centres

⁴⁶ Moins enseigné dans les programmes de littérature et culture française, voire francophones, il y est remplacé par Gide (*L'Immoraliste, Voyage au Congo*, 1927), ou parfois par Loti. Représentant la littérature exotique, ces voyageurs amorcèrent la critique de l'Empire français, entreprise suspecte dans ses arrogances territoriales, son impérialisme culturel et ses idéologies. Que Conrad n'a pas la même place dans les différentes traditions littéraires, je peux aussi le prouver par le fait qu'en Belgique, Conrad passe rarement pour l'auteur blasphématoire qui défait et démantèle « notre » ancienne colonie. La littérature coloniale comme la littérature postcoloniale restent des parents pauvres dans les institutions.

d'investigation et d'observation. Expliquant plusieurs termes, rappelant l'origine de plusieurs toponymes ou produits, les auteurs renforcent la fibre « encyclopédique » de récits finalement assez introspectifs, miroirs de leurs sentiments à l'égard des Africains et de l'Afrique, de leurs réactions.

“Palm oil had been introduced to Europe as early as the 1520s, when Portuguese sailors involved in the early days of slave trade had been permitted a duty-free allowance of two jars of oil from their slaving voyages. The glutinous substance was becoming increasingly important in Europe, particularly in the manufacture of soap and candles. Two centuries later, with the onset of the industrial revolution, palm oil became essential as lubricant for both industrial machinery and railway stock. (Phillips 2001 : 24)

L'huile de palme a été introduite en Europe à partir de 1520, quand des capitaines portugais, impliqués dans la toute jeune traite négrière, rapportèrent hors taxe deux jarres d'huile de leurs voyages négriers. La substance glutineuse devint rapidement très importante en Europe dans la fabrication de savon et de bougies. Deux siècles plus tard, avec la révolution industrielle, l'huile de palme devint essentielle comme lubrifiant dans les machineries industrielles et le matériau de chemins de fer (ma traduction).

Il en va de même chez Ombre qui manifeste le même besoin de policer son texte, de lui imprégner du sceau des annales de l'Histoire, de laisser parler pour elles les archives, tout en rappelant que tout toponyme porte les traces polyglottes (le colon ayant rebaptisé un lieu, lequel souvent prend un nom déformé par les locuteurs locaux). Aussi rappelle-t-elle que Gorée, l'île sénégalaise, provient d'une expression maritime désignant une bonne embarcation (Ombre 55):

Gorée est un terme abâtardi du néerlandais « goede reede »⁴⁷, nom que donnèrent des Hollandais en 1588, année où ils ravirent l'île des mains des Portugais. L'île redevint portugaise ensuite, pour devenir française en 1678. Ce fut la fin du règne des *signares*, filles de colons blancs et

⁴⁷ Forme dérivée de « rede », point d'embarcation signifiant « lieu propice à l'embarcation », zone côtière où les voiliers purent donc accoster.

d'esclaves ; caste qui sut acquérir du prestige et du pouvoir dans cette société matrilineaire, et qui fut régie par les maîtres et leurs esclaves, par le sexe et le pouvoir (ma traduction).

Les deux auteurs partagent indubitablement cette délectation pour le décryptage des mots, fussent-ils archaïques, étrangers, en même temps qu'ils pratiquent avec plaisir le « signifyin(g) » (H L Gates, Jr.) : ainsi, une nouvelle d'Ombre porte pour tire « Reislust », au lieu de « Reislust » : au plaisir de voyage, elle substitue la charge, la pesanteur, le voyage comme fardeau. « Maëlstrom », titre d'un premier recueil de nouvelles, me fait d'autre part penser au concept glissant du « chaos-monde », comme il l'entend dans sa *Poétique IV. Traité du Tout-Monde* (1997).

4.2. Afro-pessimisme et afro-kitsh

Deux phénomènes entremêlés (Afro-kitsh et afro-pessimisme) sont démasqués comme des tromperies à échelle « globale » : ce que les Américains appellent « racial healing », les tour operators européens et canadiens, américains baptisent des voyages historiques au cœur de l'Afrique. Cicatrice trans-générationnelle, le « middle passage » et l'esclavage se soudent mal. Mais la manière à ne pas les soigner sont les « revival » et *Panafesta* happenings, le rastafarisme comme « revival » de la diaspora noire. Les impressions de voyage, les descriptions de ports et des villes, les observations de la vie dans la rue accusent la faillite des indépendances.

4.3. Lieu de mémoire et voyages mémoriels

La question de la mémoire de l'esclavage et de l'holocauste noir demeure entière. Tirillés entre le devoir de mémoire et les formes esthétiquement et éthiquement justifiées que celle-ci devrait prendre, Ombre et Phillips déprécient la « muséification du passé » telle qu'envisagée par les pouvoirs locaux africains, par ailleurs chichement « dotés » ou subventionnés pour remédier à la pauvreté et des artefacts et des moyens de représentation. L'on retrouve ici le souci de la juive montréalaise Régine Robin, sociologue et romancière, qui pareillement analyse des hauts lieux de mémoire génocidaire, juive ou autre. Que ce soit sous forme de films, d'architecture (elle s'intéresse aux maquettes pour « The Freedom Tower » à Ground Zero de l'architecte juif Daniel Libeskind qui conçut également le nouveau musée juif à Berlin. Dans *La mémoire saturée*, Robin met en garde contre des procédés de « mises en scène » de passés honteux (shoah sous la

Troisième Reich, massacres sous Stalin, traite négrière pendant le Siècle des lumières, etc) qui ne sont rien d'autre que du « show business » (Robin 2003 : 359). Ombre et Phillips fustigent les commémorations ambitieuses qui ne permettent pas le deuil ou qui, en ce qui leur concerne, n'aident pas vraiment à dépasser le traumatisme de la traite. « Rescapés du génocide » ou descendants d'esclaves, ils cherchent des moyens plus solitaires sans doute, mais plus salutaires pour transcender cet odieux « souvenir » qu'ils cherchent à historiciser. Par des moyens artistiquement audacieux, quoique intimistes, leurs carnets de route en même temps alarment contre toute politique essentialiste (« être noir/juif » égale...), et de tout sentimentalisme déplacé ou de compassion « commercialisée ». Ils ont horreur aussi de rapprochements comme de reproches trop vite faits entre la déportation juive et la déportation noire, ou entre les rapports entre les juifs et les Noirs. Ce conflit de mémoire ou de comparaison entre cultes victimaires fait la une des débats (cf. « l'affaire » Dieudonné, taxé d'antisémitisme ; voir aussi Richard Senghor dans *Esprit* (janvier 2006)). Ombre et Phillips restent toujours proches d'une écriture mi-journalistique, mi-personnelle. Certains leur reprochent l'attitude d'auteurs noirs s'appropriant les voix des rescapés de la shoah: le quatrième roman de Phillips, *The Nature of Blood* et sorti comme *La nature humaine*, chez Mercure de France (traduit par Pierre Charras), rencontre des protestations de la part de Juifs et d'Africains (*The Nature of Blood* a ainsi été hué par la critique juive Hilary Mantel), mais même un chef-d'œuvre comme *Beloved*, dédié aux « Sixty Millions and more » bute contre une seule critique franchement négative à cause de l'entretissage de la tragédie juive et celle du peuple africain-américain, notamment par Stanley Crouch (Crouch 1991). Dans *The Atlantic Sound* (2000), Phillips rapporte sur la haine des Africains sous forme d'une conversation avec son guide, Stephen qui le met en garde contre les Juifs, faisant écho à Herbert Gold qui dans *Best Nightmare on Earth. A Life in Haiti* (1991) cherche la communauté juive en Haïti et relate dans un chapitre 7, « Land Without Jews » une expérience similaire. En vain le côté fallacieux et dangereux de son raisonnement est débattu :

The Jews are our worst enemy, but they always play at being our friends. Malcolm said this, and he was right.' By now I was becoming exasperated and I tried to point out the dangers, to say nothing of the ironies, of making such judgments, but Stephen persisted. 'They were involved in the slave trade. They used us back then, and they're still using us now.' (Phillips 2001 : 81)

Les Juifs sont nos pires ennemis, mais ils font toujours semblant d'être nos amis. Malcolm [X] a dit cela, et il avait raison. » Devenant de plus en plus exaspéré, j'essayais de montrer les dangers, sinon les ironies, de pareils jugements, mais Stephen persistait. « Ils étaient impliqués dans la

traite négrière. Ils nous ont exploités dans le passé et ils continuent de le faire à présent. » (ma traduction)

Alors que Ombre se refuse à faire de la littérature du témoignage, et qu'elle n'aime pas verser dans la veine « victimaire », elle se prend à la mauvaise conscience du Blanc qui « répare » les maux dont il est responsable dans les colonies par des projets d'aide aux pays en développement. Comme chez Phillips, ce prétexte est délaissé pour une entreprise plus autobiographique. Au fil de l'écriture, elle évolue vers ce qui exactement préoccupe Caryl Phillips. L'embarras, puis l'irritation devant les musées et leurs guides, devant les rituels de « mémoire » et le commerce autour du « comptoir d'esclave », le tourisme « commémorial ». Pauvrement fournis et pédagogiquement décevants, ces rustres établissements certes ont tout pour décevoir Ombre et Phillips, habitués à des collections bien documentées et des guides bien renseignés. Or, sur l'ancienne Côte des Esclaves, leur gêne devant ce qui est censé faire figure de lieux de mémoire, ainsi que de la désinformation que les préposés ou guides déballent, finit par l'emporter. Au fur et à mesure de la lecture des récits de voyage respectifs, il devient clair que le fil rouge est bien l'urgence d'une question de taille pour toute la diaspora africaine : quelle mémoire l'holocauste noir « mériterait-il » ? Quels **lieux de mémoire** (Pierre Nora 1997) établir, quelle réparation aussi, légitimer ? Au niveau psychologique, la douleur individuelle de la confrontation avec le passé horrible et le traumatisme de l'esclavage sont à peine divulgués : les deux voix nous prennent amplement à témoin de ce vide ? Tous deux démasquent dans quel piteux état se trouvent plusieurs pays indépendants. Ombre énumère les tristes paysages à mesure que le bateau longe l'ancienne Côte de l'Or, du Café, des Esclaves. Elle est triste quand elle voit le port de Freetown au Liberia, quand elle visite Porto Novo et Cotonou. Confuse devant Ouidah et Gorée, elle partage avec l'auteur anglophone le sentiment grandissant d'une « déconnexion » avec les Africains et les Africains Américains qui visitent ces sites touristiques. Zones d'attraction pour des Africains Américains en quête de "racial healing" et d'une « coupure ombilicale » (le renouement avec leur identité ou leurs racines dans une société de plus en plus uniforme, où l'américanisation dilue et défait la conscience communautaire).

Visitant les « lieux de mémoire » sur la Côte occidentale, ils sont consternés par le commerce scandaleux des débris de l'holocauste noir, l'exploitation des anciens marchés d'esclaves, des comptoirs nègres cause un profond malaise, au pire, une source d'irritation, voire de colère (Ombre, 102) :

Le Bénin est pour les Africains Américains, les Noirs brésiliens et les Haïtiens ce que la Mecque est pour les musulmans, et Israël pour les juifs ; Il existe des voyages « voodoo », organisés pour les Africains Américains et les Brésiliens en mal de pèlerinage. (ma traduction)

De même Phillips assiste avec ironie à une cérémonie panafricaniste appelée « Thru the Door of No Return », et se moque du fait que les organisateurs excluent ceux qui ne sont pas « descendants de ceux qui survécurent » (176) :

‘The African holocaust of one hundred million merits a ceremony on at least the same level, and with the same degree of seriousness with which our Semitic brothers celebrate the loss of their six million.’ (Phillips 176)

Pareillement chez Ombre (105-6), l’on lit :

Je m’arrêtais devant les copies de gravures pleines de monstruosités subies par les esclaves. A la télé, lors d’une interview avec le président Soglo, je voyais tout à coup dans un éclair une pareille image dans son bureau : des esclaves enchaînés, juste avant leur embarcation.

Le guide de nouveau enseignait : voici des esclaves.

Que c’est triste, soupirais-je. (...)

Ah, triste, il faut pas oublier que ce furent des inférieurs, des prisonniers de guerre, des criminels, des personnes qu’on pouvait manquer, que nous autres on vendit aux Portugais et aux Hollandais. (...)

Prétendant descendre d’une famille renommée, da Souza, le guide la révolte par son « cours d’histoire » (105). Même banalisation dans la bouche du Dr Ben Abdallah à Cape Coast Castle, Phillips s’étonne que l’ancien fort d’esclaves ait été réaménagé en école, et que l’esclavage, dicit le Dr Ben Abdallah, ne fût en rien le drame qu’on prétend :

You must not be too romantic about slavery. It was a terrible thing, but I still maintain that many of the Africans who left here were not good people. (...) Ghana does not have the means to restore [these slave forts]. There is some renovation, in the hope that they can be made presentable for tourism, but renovation is not restoration. (117-8)

De pareilles affirmations s’opposent aux longs descriptifs du commerce esclave à Liverpool, dans la première section « Leaving Home », où Caryl Phillips s’identifie en quelque sorte à John Ocansey (« Nights at sea were long and difficult, but John found solace in his faith. », 24).

Phillips y rappelle les débats surchauffés entre abolitionnistes et commerçants, les derniers montrant, pour l'avoir calculé, qu'amortir un esclave en neuf ans dans les plantations d'Antigua était plus profitable que de les « épargner » en leur assurant une vie moins inhumaine.

Comme il le fait dans tous ses romans, Phillips montre les rapports plus que familiaux entre le maître ou le commerçant et certaines « pupilles » de leur personnel nègre. L'intrication de la veine romanesque et de l'autobiographique, de l'énorme travail documentariste que déploie Caryl Phillips se fait ressentir plus encore que chez la documentariste Ombre.

A côté du récit descriptif, au monologue intérieur d'Ombre, qui cède parfois la parole à ses hôtes, et aux Béninois, s'oppose la polyphonie et le collage de textes et de registres divers chez Phillips.

4.4. Diaspora haïtienne en Amérique du Nord : Danticat vs Laferrière

A l'ère de la mondialisation, plusieurs milieux littéraires se rabattent sur leur propre production à défaut d'être capables de faire le tri entre tout ce qui vient de l'étranger. Dans ce chacun pour soi, la puissance et le commerce l'emportent bien souvent sur la qualité littéraire: les auteurs les plus vendeurs des plus gros éditeurs occupent le haut des palmarès des livres les plus vendus, alors que ces réussites semblent plus arbitraires que jamais. (Vaillancourt, *Le paradoxe de l'écrivain*, 2003: 155)

Invitée à une journée « postcoloniale », j'ai mis en question la validité de l'épithète « pour Laferrière/ "Is Haitian Literature Postcolonial: the Example of Laferrière (vs Danticat) » pour un colloque « Postcolonial Crossings », à Utrecht, avec Huggan, McLeod, Ponzanesi, e.a.

Ce texte parut ensuite dans la nouvelle revue *Francophone Postcolonial Studies*, sous forme abrégée, et j'y réitérais mes vues toutes personnelles, démontrées toutefois à travers des citations des « récits » laferriens, qu'un auteur comme Laferrière n'est pas postcolonial (ce qu'il ne prétend d'ailleurs pas). Si Laferrière se conquiert une place dans l'« establishment » canadien, c'est bien grâce à une vaste entreprise de simulacre et il faudrait relire Baudrillard de fond en comble pour ne pas se laisser prendre aux pièges tendus par cet écrivain « farfelu » (c'est l'épithète de Delas dans *Notre Librairie* (n° 146, 2001), tant il faut tout de suite s'armer contre toute riposte agressive ou répartie tyrannique de la part de l'agressé. Cette intimidation marche pour le groupuscule de critiques qui le prennent au sérieux.

S'autoconsacrant, Laferrière toujours s'esquive et se camoufle sous de multiples masques, que seuls quelques-uns ont pu efficacement enlever (anglophones, peu connus en France, comme Daniel Coleman, 2001 et George Elliott Clarke dans *Odysseys Home*, 2002). Tantôt l'on avance qu'il fait partie de cette minorité francophone au Canada, tantôt de cette autre minorité visible, les Noirs au Québec (Brière 2005: 164), tantôt on apprécie ce « Belzébuth noir » qui piétine des deux pieds les bourgeoises blanches de McGill (comme l'a montré Pierre Nepveu, *Intérieurs du Nouveau Monde*, 1998), signalant la « stagnation du narrateur » qui finalement ne sait plus très bien vers où il pourrait aller. Dans un ouvrage ultérieur, Nepveu ne revient plus sur un auteur qui publiquement annonça sa retraite (« Je suis fatigué »), mais reviendra pas moins à la charge avec

plusieurs rééditions et un « nouveau » récit de voyage de près inspiré par Kerouac (*Les années 80 dans ma vieille Ford*)⁴⁸.

Quoiqu'elle emploie le mot « mask », Brière se fait prendre au piège et cite dans une note le déménagement de Laferrière hors du Québec pour des raisons de célébrité : prétextant vouloir devenir incognito (Brière 166). Comment ne pas douter d'une pareille assertion ? Non seulement le « paroleur » revient au Québec, encore mène-t-il en barque la critique qui apparemment ne voit pas combien toutes les appartenances qui le constituent sont tour à tour esquivées.

Des plus sérieux (Dash, Brière, Gauvin) aux plus débutants (Mathias-Moser, Miraglia, Munro), Laferrière est pris pour « argent comptant », formule à prendre à la lettre. Qu'il se mette dans la peau du voyageur ethnographe pour railler les antécédents, notamment Jacques Roumain, et les critiques avisés en concluent que Laferrière se positionne de manière sceptique face aux indigénistes et aux générations de savants antérieures. Certes, mais à vilipender l'indigénisme qui a effectivement dévié, ne le dispense pas de le faire dans une narration plus travaillée, bien qu'il se défende qu'il écrit « primitivement ». Une fois de plus, mon idée sur la pratique laferrienne diverge essentiellement et j'éprouve à la lecture de ses romans qui se ressemblent tous un malaise⁴⁹ que la plupart de mes collègues trouvent suffisant pour ne pas consacrer la moindre réflexion critique ou le moindre article sur le « cas Laferrière ». Mais je reviens donc à l'attaque avec le rôle du critique postcolonial.

C'est le simulacre (Baudrillard), la ruse et l'artifice de son côté, et la naïveté complaisante de la critique, de l'autre. Rien de qui tout entier caractérise l'écrivain et son oeuvre. Et ce détour

⁴⁸ Je « copie et colle » le texte pub' : Comment devenir écrivain sans se fatiguer ? S'offrir une vieille Ford et sillonner l'Amérique, un calepin à la main. Écrire vite. Écrire à tout prix. Avec le regard impudent du jeune homme qui rêve de devenir écrivain. C'est Dany quand il avait 20 ans. C'est Dany quand il n'était pas Laferrière. C'est Dany dans sa vieille bagnole quand il rodait ses phrases pour trouver son rythme, sa voix et la justesse de son ton. Les années 80 dans ma vieille Ford : histoires d'amour, d'amitié et d'exil d'un écrivain passionné des êtres et des choses.

⁴⁹ J'éprouve à la lecture de Laferrière, auteur tantôt appelé « primitif » pour s'excuser de sa parataxe et de son style *staccato*, paradoxalement « néo-baroque » pour d'autres (Mathias-Moser 2001 et 2003, monographie publiée chez VLB, « l'écurie » de Laferrière depuis ses débuts) le trouble qu'éprouva Rosello à la lecture de *L'Anthologie de l'humour noir* de Breton. Dans *L'Humour noir de Breton* (1987), Rosello dévoile la double démarche : le lecteur doit accepter la définition de l'humour noir du père surréaliste, sous peine de ne pouvoir l'apprécier, et surtout, l'humour noir ne tolère aucune « réticence ».

dégradé est pourtant pressenti par ses lecteurs attirés. Ainsi, Dash souligner pourtant que Laferrrière ne se définit nullement « in terms of postnational postcoloniality » (Dash 2003 : 23).

Tout autre est l'approche de Danticat qui constitue mon objet d'interrogation critique dans plusieurs articles, tant en néerlandais, anglais qu'en français (voir le CV complet pour les travaux non sélectionnés): je la trouve en effet une des voix les plus prometteuses et les plus courageuses du panorama haïtien de ce moment. Dans le manuscrit de la troisième monographie, le chapitre le plus long sera la confrontation dos à dos de ces deux auteurs les plus populaires que sont Danticat et Laferrière, antinomiques en tout.

Dans *After the Dance* (2001), par exemple, Danticat à son tour se livre au « récit de voyage », mais ce sera pour montrer son inhibition face au carnaval, défoulement collectif dangereux s'il fallait en croire son oncle. Commandé par la prestigieuse maison d'édition *Crown Books* : *After the Dance* sera bien une auto-ethnobiographie où elle vient aux termes avec sa propre distanciation socio- raciale tout en débitant la richesse culturelle de son peuple, la beauté captivante de son île, ravagée il est vrai par des catastrophes naturelles (cyclones et sécheresses) et humaines (le Sida, absent de l'œuvre entière de Dany). Il est grand temps, me semble-t-il, de mettre au plein jour les enjeux d'une écriture diasporique haïtienne, si tant est que l'on peut supposer cette étiquette signifiante. Dans un long questionnement sur le contexte et la réception, sur la triade contenu, forme, style, j'opposerai les deux auteurs par envie de ne pas contourner une réelle *impasse* : comment se fait-il que non seulement ces deux auteurs ont la réputation d'être appelés les plus populaires et que, deuxième question : personne ne semble remarquer ou questionner leur antinomie totale ?

Précisément Dash, dans le même article, compare Laferrière et Danticat quant à l'espace interaméricain sur le territoire haïtien. Selon lui, la rivière-frontière entre les deux pays fratricides, appelé Massacre est dans *The Farming of Bones*, malheureusement traduit en français comme *La Récolte douce des larmes*, effaçant toute allusion aux « livres des ossements » qu'entend nous livrer Danticat dans la veine génocidaire (Véronique Tadjo, Waberi, Tierno Monémemo avec *L'aîné des orphelins*, 2000), un lieu d'enracinement total pour les Haïtiens qui ont depuis 1937 élu ce « lieu de mémoire » en lieu de pèlerinage. Et il va même plus loin : la Rivière Massacre est aux Haïtiens ce que le rocher du Diamant serait pour Glissant : « Massacre

River like Diamond Rock is a manifestation of totalizing enrootedness, seemingly marginal locales that are zones of inter-American convergence » (Dash 2003 : 236-7). Il me semble que le beau rocher scintillant au Sud de la Martinique, bien que « butoir » pour de nombreux navires, n'a pas du tout cette même valence dans la mémoire collective : il s'agit d'un topoï proprement glissantien, contrairement à cette Rivière connue de tous pour être un cimetière marin de proches et de parents disparus.

Je veux bien, mais la rivière est avant tout un cimetière marin où précisément ces « squelettes » dérivent, comme Glissant l'avait désigné avec sa métaphore des racines sous-marines.

Je déduis de la lecture comparée que Dash non plus ne voit nullement le tempérament et la nature opposés des deux auteurs : le traitement de l'espace et de l'enracinement s'oppose chez tous deux. Chez Laferrière il n'y a aucune place pour des lieux de mémoire, et encore moins pour les fonctions des religions syncrétiques, quasiment banalisées sous la plume de Laferrière. Ceci en contraste saillant avec les plus grands auteurs de la région, je pense à Schwarz-Bart, qui révélèrent que le réel merveilleux fournit une poche de résistance contre une oppression, un baume dans un réel décevant (Gyssels 1998 b et Gyssels 1998 c, «Le nègre est le bâtard de Dieu : religion dans *Pluie et vent...* »).

Danticat réussit à se re-territorialiser à New York, pendant que Laferrière continue d'errer et de livrer des simulacres de « travelogues », tels *Cette grenade dans la main du jeune nègre est-ce une arme ou un fruit ?*

4.5. Danticat et « The French Connexion »

Troisième facteur à prendre en compte dans le cheminement qui départ des Antilles, qui observe la « dérive » ou encore, sous l'effet de la « migrance », de la diaspora, qui « délocalise », la question de la soudure ou de la séparation entre Antilles de langue française. C'est un fait que, alors qu'en l'année de 60 ans de départementalisation les Antilles françaises restent « Filles de France », la diaspora haïtienne nord-américaine fait dériver la francophonie, ne fût-ce qu'à cause de la massive émigration vers les Etats-Unis (Gyssels 2002 e). L'exode est une triste réalité appauvrissant chaque jour une nation qui semble condamnée à disparaître, faisant de la « surplace » (René Depestre à Limoges, sept.2005), et aujourd'hui les *boat people* prouvent le désespoir de nombreux pauvres Haïtiens, problématique absente de l'œuvre de Laferrière, je tiens à le signaler (Gyssels 2004 c).

La composante « française » de l'identité haïtienne restait en effet à déconstruire, comme le démontre Gérarde Magloire dans « Haitian-ness, Frenchness and History : Deconstructing the History of Haitian National Identity » (*Journal of Haitian Studies*, 5 &6 (1999-2000) : 30-43) et l'œuvre danticienne subtilement le fait, comme je le démontrai dans un article publié par Christian Lerat dans *Défis et Dynamiques de la Caraïbe* (Annexe I, **Gyssels 2005 a**). A l'opposé de Laferrière, qui renie la francophonie: "La langue est un vêtement, et l'élégance suprême, pour moi, c'est plutôt quand on ne remarque pas le costume. (...) La culture m'intéresse, pas la langue" (Laferrière 2000 : 180), la majorité des nouvelles de Danticat désinvestit subtilement la composante française et le patrimoine français de l'identité haïtienne. D'abord sur le mode onirique, c'est-à-dire de l'inconscient. Dans « Le mariage de Caroline », la France occupe le rôle du Père symbolique, de la Loi coloniale qui représente le Vieux Monde. Les différentes appartenances qui la constituent sont diverses, mais pas françaises, car dans « Le mariage de Caroline », par exemple, la fillette américaine rêve qu'elle est dans un bal masqué dans quelque château cossu, et qu'un mystérieux danseur enlève son masque de feutre : elle voit le père, souvent absent dans la famille étendue haïtienne et effectivement absent dans cette famille installée dans le « dixième département ». Figure d'étranger, figure souvent de brute, le père est aussi le Français qui occupe l'île, le colon qui viola « la procession de femmes », les tontons macoutes qui abusent de mères et filles.

La dérive de la francophonie surprend dans l'œuvre de Danticat où l'onomastique et la toponymie conjuguées font très « franco-françaises » : les noms de ses tantes et les lieux de Ville-Rose, des prénoms anciens comme Célianne et Aline parent les différentes nouvelles et détonent du « setting » brooklynien et les modes et mœurs de ses personnages, souvent harmonieusement métissés. Le nom de sa mère et d'une de ses tantes (Rose) apparaissent dans le roman. Rose sera le nom cousu sur la petite robe que porte le bébé mort jeté dans le caniveau et repêché par la mère dans « Entre la piscine et les gardénias », de même que Ville rose est loin d'être un lieu vivable, tout au contraire, une poubelle ouverte, crasseuse et de plus, violente.

D'autres nouvelles induisent la « trahison » de la France, voire même de ses voisins proches que sont les « Antillais » et qui viennent en Haïti se prélasser sur les plages, chercher des modèles pour la peinture, ou encore, donner des cours de français. Dans « Simplement voir les choses », titre français que je remplacerais par « Voir les choses simplement », le personnage de Princesse

est littéralement prostituée par la négropolitaine Cathérine qui s'en fiche une fois croqué le corps de l'adolescente. Celle-ci est d'ailleurs complètement « aliénée » ou assimilée aux valeurs françaises, se bronzant sur la plage et entretenant Princesse sur ses cours d'art plastique à Paris. L'on pense ici au passage de *Tar Baby* où le protagoniste Son (« Fils »), le « Rat de la mer » doit pareillement poser pour Jardine, la Sorbonnarde, lecture morrisonienne qui peut avoir aiguisé Danticat. Le rapport d'inégalité entre Caribéens est étalé, et Danticat s'en prend subtilement à la défaite et aux désillusions qui riment désormais avec la France et la Francophonie. Ainsi, dans « Les enfants de la mer », il n'est pas anodin que le couteau suisse qui coupe le cordon ombilical de l'enfant mort-né est simplement désigné comme « de la marque Swiss » : instrument de torture, il sépare ici la mère Célianne, violée par les macoutes, et sa fille morte, exactement comme en Suisse se sont coupées les amarres entre Saint-Domingue et la France traître.

Children of the Sea » porte le sceau de plusieurs abandons et de plusieurs séparations. Célianne dans son nom même (« c'est liane ») évoque le lien symbolique qui lie l'enfant morte, fruit d'un viol collectif (« gang rape ») et la trop jeune maman. Mise au monde pendant ce « middle passage » du XX^{ième} siècle, l'enfant est non pas sauvée mais tout simplement séparée par l'instrument de coupure. Lâcher les amarres, couper le cordon ombilical. N'est-ce pas le sort d'Haïti qui n'intéresse plus du tout la France ? La tragédie des *Boat People*, en haute mer, entre un no man's land quelque part « adrift », loin des côtes haïtiennes, mais pareillement loin de la mythique Floride, rappelle le Château de Joux, voûte où creva Toussaint Louverture. Comme le montre Leslie Manigat dans *Le livre noir du colonialisme* (Marc Ferro, éd, 2003), Haïti, depuis son indépendance est resté une pomme de discorde entre le vieux et le nouveau monde, entre l'Europe impériale rêvée par Bonaparte et la République noire rêvée par un esclave émancipé, entre l'Allemagne, la France, et les Etats-Unis. A présent, de moins en moins de pays se sentent concernés par cette île et les récentes fraudes aux élections qui ont mis Préval (ami d'Aristide) sur le siège présidentiel ont été suivies avec un désintérêt croissant dans la presse internationale.

Danticat et d'autres (Myriam Chancy, Marie-Helene Laforest) font dériver la francophonie à l'heure de la mondialisation : elles publient en anglais, ce qui les exclut de cercles et de festivals de « francoffonies » (orthographe exigée par les organisateurs des nombreux événements en ce printemps 2006 à travers la France entière), bien à regret. Dans la foulée des auteurs diasporiques, l'on ne doit cependant pas confondre talents avec tambours battant leur propre

autoproclamation. Ainsi il conviendrait de s'intéresser aux « dessous » des prix littéraires dans un temps où la littérature devient une « industrie », mythe que d'ailleurs Laferrière joue et exploite pleinement avec des titres comme « J'écris comme je vis », c'est-à-dire, à vive allure, entre un sandwich et une canette de bière...

Pas d'accord avec le « hype » autour de cet auteur, que beaucoup admirent comme voix singulière et « one-man literary movement » (Munro, 2005). Bref, profitant d'un « marketing de tonnerre », ce personnage surmédiatisé habite avec d'autres au pays dit « *Houellebecqland* », selon le satirique auteur de *La corruption sentimentale*. Les rentrées littéraires qui radioscopie le cartel éditorial parisien de manière tout à fait limpide et révèle les rouages des prix littéraires, Maxime Benoît.

Laferrière joue au « coon » québécois, ce guignol qui est une icône dans la « Négrabilia » américaine. Le Noir souriant aux dents scintillantes dans une face énorme peut se permettre de faire sensation, de provoquer et de se contredire. Est-ce de la bonne littérature ? à la lecture de ses dix volumes, l'impression du déjà-vu est inévitable, et le mérite pour le « développement » d'une conscience plus solidaire pour son peuple me semble plus que douteux. Aucun intérêt pour la conscientisation socio-économique et culturelle de son pays natal qu'il a quitté sous Baby Doc. Rares sont les critiques haïtiens qui osent s'en prendre à lui, tant il a renouvelé les menaces et sorties agressives à tout un qui lui trouve controversé, ou le traite de telle ou telle étiquette. Eddy Toussaint, philosophe haïtien, éditeur de *Tanbou*, dévalue toutefois l'auteur, ensemble avec un ponte comme Depestre qui selon lui mit trop d'eau dans son vin pour rester « populaire » aux yeux du plus grand nombre.

5. Récits d'enfance: décanter l'enfance aux Tropiques

5.1. Mille Eaux vs Antan d'enfance

Après le récit de voyage, genre très populaire qui permet d'évaluer le dedans (la société insulaire qui peut être vécue comme un emprisonnement, ou comme une Multi-Relation, selon Glissant 1981 : 249), et le dehors, l'exil de choix et l'enracinement dans un Ailleurs, un autre genre a retenu mon attention, à la croisée de la biographie romancée et de l'ethno-biographie, le récit d'enfance. M'y poussa une flambée, dès les années 90, dans le monde éditorial et audiovisuel français. "Bouillon de culture" réunissait ainsi autour du thème "enfance francophones", en septembre 2000, l'Ivoirien Amadou Kourouma (*Allah n'est pas obligé*, 2000), la Belge Amélie Nothomb (*Métaphysique des tubes*, 2000), l'Algérienne française Nina Bouraoui (*Garçon manqué*, 2000), et la Cubaine publiant en français, Zoë Valdès (*Le pied de mon père*, 2000). Condé publie *Le Coeur à rire et à pleurer, contes vrais de mon enfance*, 1999, tandis que la Belge Colette Nys-Mazure à son tour nous offre *Haute Enfance*. Tout se passe comme si au seuil du nouveau millénaire, les lecteurs étaient affamés de lire les enfances des autres, comme s'il fallait pallier une nostalgie collective avant que le 21ème siècle ne les enferme dans un linceul. Voici des auteurs francophones invités à restituer les imaginations puériles qui ont dû céder devant l'impérieuse réalité adulte, devant la désolante dureté de l'âge responsable. Que Gallimard ouvre sa collection « Haute enfance » (l'on pense à Saint-John Perse, forcément) avec deux récits d'enfance qui nous viennent des Antilles est à coup sûr indicateur d'une littérature d'évasion. A la tentation de voyages toujours plus lointains, au désir de s'évader et de résister à l'évanescence du temps, l'éditeur satisfait pleinement par cette embarcation imaginaire pour un double voyage, à la fois dans le temps et dans l'espace.

En même temps, l'initiative de René de Ceccaty, pion très important dans le « système » antillais, se situe dans une politique de promotion des francophonies oubliées ou insuffisamment promues. Traducteur du japonais et critique de littérature antillaise (compte-rendu pour les romans de Condé, de Glissant⁵⁰ (*Ormerod*, 2003) et de Chamoiseau (*Biblique des derniers gestes* dans *Le*

⁵⁰ De Ceccaty couvre minutieusement chacune des parutions, voir p.e. pour *Le Traité du Tout-Monde* : « Glissant, poète du partage créole », *Le Monde des Livres*, le 31 octobre 1997. Etrangement il appelle le fait que les Antillais n'épicient pas la littérature française ou ne la sensualisent pas par « une vibration folklorique » un « événement de type anglosaxon » qui est « en train de se produire en France ». Le non-dit que je flaire dans chacun de ses articles est l'antienne comparatiste avec les très grands auteurs

Monde des livres du janvier 2002), cet ami de Chamoiseau promeut des littératures étrangères, et donc des cultures différentes de la française. Quel meilleur sujet, en effet, que l'enfance, thème universel qui lie d'amitié différentes littératures, témoin de la *diversalité* (le mot est de Patrick Chamoiseau, voir Milne, 2000) chère aux *créolistes*. Plusieurs titres de la collection partageant la *bi-langue* (A. Khatibi), le monde francophone se manifeste là dans sa multiculturalité. Auteurs moins canonisés, tels Régine Detambel, de Patrick Drevet, Rabat Belamri alternent donc avec des célébrités. A signaler aussi le collectif "Une enfance algérienne de 1997". Grâce à la traduction, certains volumes nous viennent du Japon, de l'Italie (Luchino Visconti), pendant que le cinquième redonne la « plume » à Patrick Chamoiseau. De fait, *Chemin-d'Ecole* étant présenté comme le second volet de son récit d'enfance, *Antan d'enfance*, les deux volumes ont paru en Poche sous le seul titre d'*Une Enfance créole*. Un troisième volet voit le jour avec *A bout d'enfance* (2004), avec sur la couverture une négrillonne, le récit répétant à satiété comment le « négrillon » découvre l'autre sexe. Avec ces trois volumes successifs d'enfance chamoisienne, la sérialité autobiographique est un fait, et existe aussi côté anglophone. *Annie John*, *Lucy*, *Autobiography of My Mother* et *Mr. Potter* tous tournent autour du projet de devenir soi-même, c'est-à-dire Jamaica Kincaid, alias Xuela Claudette Richardson. L'on mesure le poids du lancinement généalogique à chaque volume paraissant de cette auteure qui réinterroge le rapport mère-fille, paternité et parenté mieux que n'importe quel sociologue, bien que *Caraïbales* de Jacques André nous vienne en mémoire. Ensemble avec l'auteur de *La corruption sentimentale* (Maxime Benoît, 2001), j'opinerais que comme d'autres auteurs et personnages célèbres du monde du spectacle, Chamoiseau s'est fait gagner par la loi du marché, et qu'il réarrange ses souvenirs dans le sens que réclame le marché (Benoît 2001: 38).

Il est incontestable que les récits d'enfance accueillent un grand succès parmi le public (voir Crosta 1998) et que par cela une littérature « étrangère » peut facilement recevoir des regards bienveillants

anglophones (Rushdie, Walcott, voire Morrison...), qui lui paraissent mieux « cotés » que les Antillais. Pas du tout d'accord avec de Ceccaty qui dans « Le souffle d'Edouard Glissant », sort l'antienne comparatiste pour prétendre qu'il n'y aurait aucun écrivain (même pas Morrison) capable de rivaliser avec Glissant : « Il a curieusement une audace que n'ont pas imitée ses successeurs (martiniquais, guadeloupéens, haïtiens), ni hélas, ses confrères et consœurs (Toni Morrison) américains, parfois trop respectueux des conventions de la narration et soumis à des stéréotypes qu'il ignore et bafoue sans hésiter » (De Ceccaty, *Le Monde* du vendredi 14 mars 2003). De plus en plus, l'on évalue des auteurs francophones à la aune de certains américains (considération

de ceux qui sont censés être au « Centre ». Les deux « frères à bras » nous débobinent leurs récits d'enfance avec leurs joies et leurs chagrins, les premiers constats de racisme et les préjugés de couleur qui circulent au sein même de la famille martiniquaise. Surtout dans *Les Ravines du devant-jour* de Confiant, on comprend tout le complexe d'être « chabin » et l'on y découvre la carte névrotique de l'auteur adulte qui depuis sa tendre enfance a été appelé par sa mère et confrérie du voisinage un « nègre à taches de rousseur » et un mauvais sujet.

Thème de prédilection dans les littératures et les études francophones, ces récits d'enfance antillaise bien sûr traitent de l'assimilation dès la tendre enfance, de l'aliénation culturelle et physique, voire même du paradoxe même qu'est l'enfance sous les tropiques, période dénuée d'insouciance...

De frappantes dissonances se divulgent bien vite : Cham se souvient de l'« antan » avec joie et délectation, alors qu'Ollivier entretient un rapport hautement ambivalent à cette période de sa vie. Si tous installent de plein pied la figure « poteau mitan » de la mère (adoptive ou non) en milieu matrifocal (Gracchus 1980), l'Haïtien-Québécois reste réservé à l'égard de cette prime enfance marquée par une mère possessive et esseulée. *Mille Eaux* (1999) comme je l'ai démontré dans *Journal of Haitian Studies* (Gyssels 2002 f) révèle l'embarras de se plier aux poncifs du genre. Né en 1940, établi à Montréal depuis 1964, et décédé en 2001, ce romancier nous confesse : Le passé, on le traîne avec soi, comme la poussière que l'on traîne avec la semelle de ses chaussures. (...) Il n'y a pas de doute, on n'échappe pas à son passé. Le passé nous hante. Le passé nous poursuit. Le passé déguise parfois la nouvelle réalité", déclara-t-il au *Devoir*. Son récit démentira la nostalgie d'un âge innocent; le portrait de famille; ou encore une époque bienheureuse. Si *Mille Eaux* présente de frappantes similitudes avec d'autres enfances créoles, il s'en démarque aussi nettement (Confiant, Chamoiseau). En effet, l'image de pesanteur qui colle à l'enfance, le « fardeau », mot qui revient régulièrement sous la plume du narrateur, est indicateur d'une « solitude » devenue l'accompagnateur de toute sa vie (Ollivier 1999 : 37). Sous le motif des « pieds poudrés » se cachera ce que les anthropologues appellent la *drive**, la fuite éperdue à travers l'espace insulaire, en quête de repères, souvent sans résultat. La « drive » est associée au « joy riding », à la drogue, à des pratiques délinquantes, symptômes d'une société « krazé » ou en dérive...Phénomène d'aliénation, héritage d'esclavage séculaire, les hommes désertent les maisons et quittent leurs femmes, refusant d'assumer la responsabilité paternelle et le narrateur, après l'avoir tu, nous avoue avec gêne : « j'avais neuf sœurs, ça, je ne l'ai pas encore dit (...) mon père avait onze enfants, (...) les hommes essaient à tout vent avec un sens inné de l'irresponsabilité »

(Ollivier 1999 : 33). Portrait de ce père manquant, incapable d'amour, d'une mère déséquilibrée qu'il devra protéger (« Nous habitons, ma mère et moi, cette propriété prise entre l'asphalte et la mer », p. 84), le narrateur sort au grand jour combien il fut délaissé, développant un caractère solitaire et silencieux. Cette solitude est palpable dans toute l'écriture d'Ollivier, et me rappelle beaucoup celle d'une autre « mal-aimée », Jamaica Kincaid dont l'écriture est portée par la pensée silencieuse, le secret révélé à elle-même, la confession sur les grandes personnes. *Mr Potter* de Jamaica Kincaid (traduit chez L'Olivier, 2004) illustrerait l'enfance d'Ollivier, en quelque sorte.

5.2. Imaginaire migrant vs négropolitain : L'exil selon Julia

Dans *L'Exil selon Julia*, le récit d'enfance de la narratrice est indissociable de celui de sa grand-mère vénérée, Man Julia. J'y trouve une fois de plus le « blueprint » du roman antillais des années 80, le modèle de la triade féminine, détour à sa propre « autobiographie » romancée, la dyade entre petite-fille et grand-mère, les échanges réconfortants pour compenser de l'exil intérieur et extérieur, et guérir des premières « balafres » à imputer à la hiérarchie socio-raciale et la méchanceté du pays d'accueil. *L'Exil selon Julia* (1996), bien que le titre biblique mette l'accent sur la grand-mère de la narratrice, reprend trop visiblement *Pluie et vent sur Télumée Miracle* et *Un plat de porc*, en même temps qu'il pourrait se confondre avec *La dot de Sarah* (1995) d'Agnant. Il s'agit du même culte de l'aïeule se sacrifiant pour le bien-être de ses enfants caribéens, culte avec lequel Condé et Morisson coupent net. Accompagnant ceux qui refont une vie ailleurs, au Canada, en France, en Amérique, la grand-mère est une personne déplacée dans la capitale, une personne qui n'aura plus sa place dans une société autre (ce qui rejoint *Frangipani House* et *Un plat de porc*, dont j'ai examiné les correspondances, **Gyssels 1995b**).

Chez Pineau, la grand-mère est protectrice et havre de paix, bien que dérangeante pour la narratrice une fois qu'elle s'aventure dans les rues de Paris. La grand-mère Julia réparera les dégâts et dommages essuyés par le sujet enfant en position de « subalterne » et de « maqueraud » ou « bamboula ». Si Pineau nous rappelle dans *L'Exil selon Julia* aussi beaucoup son début, *Un papillon dans la cité*, *L'Exil* nous montre la vieille femme comme sa petite-fille aux prises avec le prisme de couleur/genre et classe. Comme je l'analysai dans « Dans la toile d'araignée » (**Gyssels 1997a**), trois conversations ont lieu entre une femme de planteur, donc une Blanche, et sa domestique noire, Télumée, au temps d'après l'abolition : il s'agit de montrer comment les réflexes racistes, sexistes et de classe continuent à submerger et à orienter les échanges entre la patronne et la

servante. Dans une analyse des rares conversations entre mme Desaragne et la dernière Lougandor, il se révèle que Schwarz Bart systématiquement montre les « évidences » de supériorité de classe associées à la couleur de la peau (discours 1), à la menace d'expulsion dès que la « négresse » ferait preuve de séduction du mari (discours 2), de stéréotypisation* les Antillais sont vus comme primitifs, sauvages, incultes... bref, cannibales.

L'exil selon Julia clôt probablement la série de portraits de grands-mères endolories par leur expérience conjugale, par leur errance à Paris, ... trop d'échos et de réminiscences s'y produisent avec des classiques du genre. Il n'y a pas que l'épisode de la drive ou de la fugue de Man Julia qui me rappelle celle de Mariotte dans *Un plat de porc*, ou encore la vue de la Tour Eiffel et du Sacré Cœur, monuments monumentaux qui dépriment celle -qui est en proie à un exil féroce, à la fois intérieur et extérieur, qui me rappellent aussi le déracinement d'autres Guadeloupéennes dépayées dans la grande ville, telle Siméa dans *L'Isolé soleil*, sur lequel je rédigeais « Paris, capitale de la douleur » pour un numéro spécial de *The French Review* (Gyssels 2000a). De fait, depuis Pineau renouvelle, avec *Chair piment* (2002), récit annoncé sur plusieurs sites érotiques, voire pornographiques. Avec ce dernier récit, Pineau à son tour se range derrière certaines recettes-vedette dans une industrie livresque de plus en plus soucieuse de chiffres de vente. Nous sommes loin de ses débuts, *Espérance-macadam* (1995).

5.3. Enfances ingrates, Francophonies disparates

Le récit d'enfance prend encore d'autres formes, telle la forme brève, la nouvelle, genre favori parmi les Haïtiennes qui s'en saisissent car il s'agit d'un genre polymorphe, hybride, permettant des expériences au niveau stylistique (mélange ou métissage du 'français de France' et du créole, voire d'autres idiomes), structurel, et thématique. Soulevons ici que la nouvelle « 1937 » de Danticat va ensuite devenir le roman *The Farming of Bones*, et qu'elle refait le « recyclage » de nouvelles antérieurement parus dans des revues new yorkaises dans *The Dew Breaker*. Dans le panorama haïtien, le phénomène de recyclage et de reprises, de réédition (*La Chair du maître* contient trois nouvelles qui seront retravaillées dans « Vers le Sud », le script pour le film éponyme, que je trouve très douteux), est un phénomène qui mériterait à l'avenir une étude sérieuse et solide, mais je m'en suis tenue pour l'instant à l'art de trois nouvellistes d'Haïti, Pascale Blanchard-Glass ayant disparu après *La Correspondance du nouveau monde* et un roman sirupeux n'ayant pas vendu (*La Comète de Haley*). Par contre, Thérèse Colimon-Hall et Danticat excellent dans le récit bref pour épingle

les vicissitudes de l'exil new-yorkais et les méprises de l'*American Dream* (Gyssels 2002e, « Haitians in the City », *Jouvert*). La nouvelle leur permet de faire éclater la "dislocation", si ce n'est "in-betweenness", pour parler avec Homi K. Bhabha (*the location of culture* 1994). Dans *La petite corruption* (Ed Mémoire, 1999), et *Tante Résia et les dieux* (L'Harmattan, 1994), Yanick Lahens les enfances lézardées par le régime oppressif et la terreur, les adolescences amoureuses au cœur du désastre, des secrets de famille ombrageant l'insouciance et l'innocence. Souffrant d'une typographie et d'une mise en page parfois disgracieuse, les recueils de Lahens déblayent « la banalité quotidienne du désastre » (Lahens, 1999 : 17), même une exécution dite le « supplice du Père Lebrun » (85-94). Le duvaliérisme et ses lendemains créent une anxiété qui perfore chaque jour le moindre recoin de la vie des familles, et qui chargeait les enfants de menaces sourdes et de peurs irrationnelles dans « La chambre bleue » qui sert de cachette à une « créature hideuse » que la narratrice découvrira un jour de 1963, bien que ses parents lui aient interdit de pénétrer dans ladite chambre.

Comme dans d'autres aires postcoloniales, les femmes sont aussi en Haïti les dernières à prendre la plume pour faire entendre leur voix⁵¹, dénoncer les écueils, les préjugés, tant à l'extérieur qu'à l'intérieur du pays. Au niveau institutionnel, au niveau de la formation du canon, la nouvelle d'Haïti est une timide tentation d'entrer dans ce groupe d'oeuvres que la critique recense comme représentatif d'une littérature (nationale). C'est que la matrifocalité, le *machismo* et la pauvreté ne facilitent guère leur émancipation. Ecrire reste un luxe injustifié, pire, une trahison dans un pays morfondu par toutes sortes de "malédiction". Ayant profité d'ateliers d'écriture à New York (« creative writing »), Edwidge Danticat ne cache pas la futilité et le dédain pour des femmes qui se mettent dans la tête d'écrire. Sa nouvelle "Les femmes comme nous" rapporte la conversation entre mère et fille quant à la transmission du savoir et de la mémoire:

Tu te souviens d'avoir pensé en tressant tes cheveux que tu ressemblais beaucoup à ta mère. Tu te souviens de son silence quand tu as posé devant elle ton premier carnet; sa déception quand tu lui as dit que tu consacrerai désormais ta vie aux mots,

⁵¹ Une étude comparative de trois voix indiennes postcoloniales révèle le même retard pour les femmes : si tout le monde connaît aujourd'hui Salman Rushdie, qui voit son aura accroître depuis le fatwa, les voix d'Anita Desai et de Sara Suleri le sont beaucoup moins.

comme elle avait toujours consacré la sienne à la cuisine. Elle t'en voulait de ne pas comprendre. C'EST COMME CA QUE TU ME RECOMPENSES? DES GRIBOUILLIS SUR DU PAPIER? MEME UN COCHON FERAIT MIEUX AVEC SON GROIN! (Danticat 1996 : 237)

Ce dernier passage est quasiment transcrit texto chez Pineau où la grand-mère, de même que Man Julia juge l'écriture un acte dissident, une oisiveté tout à fait gratuite, insignifiante. Celle-ci était comparée à un livre, tellement elle savait d'histoires et de paraboles, pas tous divertissantes, par ailleurs ; Man Julia est comparée à un « vieux meuble démodé taillé grossièrement dans un bois dur. Un genre de commode mastoc reléguée dans un coin de la cuisine après combien de générations. » (Pineau 1996 : 17) Bref, un « corps-catalogue » mais usé par la vie de coupeuse de canne et de femme épouse éprouvée, « un corps « où « le grand mystère du monde est coulé dans les veines de son bois, écrit dans les débris qu'elle serre encore dans ses tiroirs » (EJ 17).

6. Seuils et Figures, aspects narratologiques

6.1. Le titre

Un seuil, selon Genette, est un élément textuel précédant le récit proprement dit, il fait partie de cette nébuleuse de segments narratifs qui se trouvent dans les parages du « roman » proprement dit. C'est toujours avec délectation que j'observe le génie du titre de certains auteurs antillais et africains, comme par exemple Beyala qui coup sur coup stupéfie par la trouvaille : que ce soit *C'est le soleil qui m'a brûlée*, *Le petit prince de Belleville* (1992), tout sauf un conte de fée, le majestueux *Assèze l'Africaine*, 1996 et le perfide *Femme nue, femme noire*, 2003.

Ensemble avec la notice préfacielle et postfacielle (voir un numéro spécial de *Textuel* n°46, 2004), l'appareil de notes en fin de volume (dans *Un plat de porc*), le médaillon en couverture (en hommage à Phyllis Wheatley⁵², ou à Olaudah Equiano, encore dans *Un plat de porc*), ou encore l'ex-cipit* (selon Glissant dans *La Cohée du Lamentin*, 128), les « seuils » renferment d'étonnantes surprises à qui sait les lire et relire. Tout dans le texte nous intéresse: sa matérialité et sa fibre, la quatrième de couverture comme son illustration: partir des seuils du texte et faire de la *close reading* pour appréhender les sens du texte, les messages qu'a voulu y mettre l'auteur. Comparant deux autres récits hybrides, l'un oscillant entre l'essai et l'autobiografisme, l'autre entre le journal intime et la documentaire sur le troisième âge et la vie dans les maisons de retraite, je ne pouvais pas, une fois de plus, détourner les multiples paratextes de nature diverse et à des fins aussi très diverse. Il semblerait que le foisonnement de ce « orbite » paratextuelle compense le complexe d'une littérature mineure, voire même d'une origine impure, d'une nullité qu'il faut à tout prix combattre et surtout imputer la responsabilité de ce malaise identitaire à l'indélébile empreinte de la colonisation française. Après son retentissant succès du Goncourt avec *Texaco* (1992), un silence de cinq ans se termina avec une double publication surprenante de

⁵² *Un plat de port aux bananes vertes* (1967) qui a cette particularité qu'il reprend en paratexte l'autoportrait de Mariotte, clin d'œil au portrait de Phyllis Wheatley (Gyssels 2002 b). Quant à ce dernier, je réfléchis sur le médaillon typique des *slave narratives* (Olaudah Equiano, p.e. en frontispice à *Extravagant Strangers, A Literature of Belonging*, ed C Phillips, Vintage, 1997). Ces portraits d'énonciateurs affranchis me ramène à mes études sur l'œuvre schwarz-bienne et son affiliation avec la *slave narrative* (Gyssels 2000 c; et Gyssels 2005 g). voir : <http://www.pbs.org/wgbh/aia/part1/1h313.html>

la part de Chamoiseau : d'une part, une œuvre aussi hybride qu'*Ecrire en pays dominé* semble repositionner en toute acuité le tiraillement de l'auteur antillais, écartelé entre un héritage culturel massif du Vieux Monde, et une adoration pour les chants, proverbes, et formes populaires qui font le délice de l'hexagone qui s'y puise pour des raisons d'exotisme.

Qu'y a-t-il dans un titre qui désigne un des géants pétroliers et des pays plutôt africains où la guerre pour le pétrole fait des ravages, comme au Nigéria où Ken Saro Wiwa paya de sa vie, en 1996, son opposition à la *Shell company* ? Quel lien avec une minuscule île antillaise perdu dans « la mer des Sargasses », une « miette » dans l'Océan Atlantique où cependant la construction et la démolition vont bon train, où la modernisation se traduit par l'architecture urbaine sauvage et par les squatters et les banlieues. *Texaco* aurait pu s'intituler (*L'*)*En-ville* car telle est la trouvaille astucieuse en même temps que créolisante pour résumer la transformation du centre historique de Fort-de-France en une ville couronnée de ses banlieues chaotiques où se métissent plusieurs peuples et plusieurs cultures. *Texaco* supplante l'*En-Ville*, parce que, conjecture personnelle l'*En-ville* » serait emprunté à son bras droit, Raphaël Confiant : après avoir découvert le premier roman créole *Marisosé*, traduit de la main de l'auteur même comme *Mamzelle Libellule*, je suis de plus en plus persuadée que Confiant employa le premier le mot « En-ville » pour désigner à la fois la force centripète qui amène les ruraux à venir « nicher » dans la zone foyolaise, et l'urbanisation sauvage. Traduit comme *Chimères d'en-ville* par Jean-Pierre Arsay, le premier roman urbain des Antilles est de Confiant, comme je le soulevais lors du colloque « The Caribbean City » (Université de Leyde, article anglais sous presse). Contre l'image négative de la ville et de l'île (« deux entités antinomiques », observe judicieusement Fonkoua 1995 : 184), l'*En-ville* célèbre la créolisation, sans que l'animosité entre les différents groupes ethniques ne soit toutefois résolue.

6.2. L'incipit

Quel pacte ont les premiers paragraphes ? Quel tact les auteurs emploient-ils à lier narrataire aux narrateurs dans ces lignes de début de roman ? Dans un article présenté à un colloque sur la représentation de l'insularité, à l'Université Saint-Denis de la Réunion, ainsi que dans *Histoire/histoires in the Caribbean* je montrais le talent schwarz-bartien qui « posent » dès la première page (Gyssels 1995c et Gyssels 1995 d), les fondements d'une triple résistance à la

réalité caribéenne, c'est-à-dire la réalité géographique de l'insularité, à la réalité historique d'être aux yeux des Européens, un peuple qui habite « la face cachée du monde » (Glissant), d'être de ces deux premiers faits un peuple insignifiant, d'autant plus que « descendants de ceux qui survécurent » (Glissant). A la fois examinés dans les romans schwarz-bartiens (Marimoutou & Racault, édts, 1995), et *Le Quatrième siècle* de Glissant, pour un projet interfacultaire en littérature comparée, « Cotepra », dirigé par Thoe D'haen, les incipit dénouent d'emblée le rapport tendu entre le Je et L'Ile, les narrataires s'inscrivant en faux contre le vertige de l'Histoire, clamant une forte résistance psychique.

Spatialement, le récit s'ancre dans une insularité qu'il s'agit d'assumer, au lieu de la vivre comme néant géographique, culturellement, il s'agit de réclamer sa place dans le rendez-vous des cultures du globe et ce faisant de contrecarrer l'Histoire coloniale qui rature les histoires de l'arrière-pays guadeloupéen, d'inscrire l'interrelation métonymique Ile/Je, comme démonté dans *Le Quatrième siècle* et *The Bridge of Beyond* (Gyssels 2002 a).

D'autres procédés narratologiques pour le moins surprenants ont retenu notre attention dans l'œuvre chamoisienne. Particulièrement défiante en matière narratologique, son œuvre « romanesque » ne figure pas pour rien dans la réédition de la narratologue post-genettienne Mieke Bal dans *Introduction to the Theory of Narratology* (Bal 1997), que j'ai pu inviter (le 8 février 2006) pour un séminaire de chercheurs travaillant sur Maximin, Brathwaite, Glissant, et Dalember. Quant au naratologue américain Gerald Prince dans *A Companion to Narrative Theory* (James Phelan & Peter J Rabinowitz, eds, 2005), il soulève à quel point les auteurs africains, antillais (il mentionne *L'Allée des soupirs* (Confiant) et *Texaco*, précisément) mettent sens dessus-dessous les concepts traditionnels de la narratologie genettienne. Il faut leur appliquer donc la narratologie post-classique et poststructuraliste, celle qui traque les fissures du récit et les non-dits, celle qui s'intéresse à l'idéologie et au lecteur, narrataire. « Lire le texte, autrement », c'était aussi déjà l'adage d'un Wislon Harris dès son premier roman, après avoir tâté de la poésie. Pour Prince, dans *Handbook of Narrative Analysis* (Herman & Vervaeck 2005: 118), l'intentionnalité jamais univoque et transparente doit être débusquée par la critique. L'interprétation du discours littéraire, l'explication du texte postmoderne repose fondamentalement sur la philologie et une *narratologie postcoloniale* que Gerald Prince tâche de décrire en distinguant le niveau de *the narrated* (le narré), spécifiant la multitopicalité

(*multitopicality*), les ancrages temporels et les personnages ainsi que les événements) et *the narrating* (la narration), considérant le « point de vue », la focalisation, et les « poco bending » (« with the colonizers narrating as the colonized or vice versa » (Prince, in Phelan & Rabinowitz, eds, 2005: 377). Sans qu'elle ne permette de capter le caractère distinctif postcolonial, une narratologie postcoloniale illuminerait les multiples inconsistances et « trous » que Doris Sommer, dans son analyse de *Cecilia Valdès* de Villaverde (Hawley 1996 : 88-107), et *Proceed with Caution, When Engaged with Minority Literatures* (1999) qui reste un guide fondamental d'autant plus que Sommer a relu Morrison, Damas, parmi d'autres dans le respect de la compétence de l'auteur multiculturel s'adressant à un lecteur « mono-culturel ».) avait parfaitement détectés dans toute écriture subalterne qui discrètement laisse le voile sur ce que Morrison appela « proceedings too terrible to relate ». Les concepts (sont-ce des concepts narratologiques) tels que « anachronies », « fragmentation », « diversité » sont quelques-uns de mots qui reviennent dans une littérature hybride qui désarçonne le plus expérimenté lecteur qui soit ; tant le « postcolonial » relève de différents épistèmes/systèmes discursifs à la fois, comme le souligne Prince :

(...) many postcolonial texts are (post)modern or feminist too and (postcolonial) narratology studies possibilities rather than only actualities. In any case, (...) the (re) consideration of any narrative trait or category in a postcolonial light could yield different modulations in narratological accounts of (the syntax, semantics, and pragmatics of) narrative (Prince 2005 3749-5)

Ses exemples antillais étant *L'Allée des soupirs*, *Tout-monde* et *Texaco*, parmi d'autres (africains, vietnamiens, maghrébins, et anglo-africains).

6.3. Le paratexte sériel

La « Sentimenthèque » dans *Ecrire en pays dominé* (Chamoiseau 1997) m'a paru une autre « fracture » produite dans un texte morcelé. Espèce de métalepse qui change le rythme de la lecture, la *Sentimenthèque* est une nouvelle étape dans l'hybridisation* du récit chamoisien. La « Sentimenthèque » certes illustre la batterie intertextuelle, mais jugez-en, au-delà de servir d'illustration à une boulimie livresque, l'on peut en tirer très peu :

De Faulkner : la débâcle des consciences solitaires qui s'entremêlent totales avec l'art comme régent.

De Yourcenar⁵³ : du paragraphe, cueille les mots, et cueille encore, jusqu'à ce que la lumière lève sobre du dedans

De Pound : les entrelacs barbares d'un chant d'errance au monde nouveau, ruptures, ombres, rythmes et fragments

De Gracq : Le lieu-frontière, toujours, hors paysage, et le rêve sans paupières (en émotion)...

De Segalen : l'exigence, intensité goûtée de Différence et de Divers

De Marquez : contre les murailles du vrai, le dire horizontal et les rideaux du temps, enchante en lucioles

Je suis encline à voir davantage, dans cet album d'auteurs, du « name dropping », une vantardise de sa « boulimie livresque », un peu comme Laferrière qui fait pareil avec le jazz :

J'écris : JAZZ.

J'écoute Coltrane, Parker, Ellington, Fitzgerald, Smith, Holliday, (etc) (cité par Mathis-Moser 2003 : 233)

Ou encore au début du troisième chapitre (de deux pages) de *Comment faire l'amour avec un nègre*:

Faut lire Hemingway debout, Basho en marchant, Proust dans un bain, Cervantès à l'hôpital, Simenon dans le train (Canadian Pacific), Dosto au paradis, Dosto en enfer, Miller dans un bar enfumé avec hot dogs, frites et coke...Je lisais Mishima avec une bouteille de vin bon marché au pied du lit, complètement épuisé, et une fille à côté, sous la douche. (Laferrière 1985 : 21)

Dans le rets dense de fils narratifs, un procédé de projection future car dans l'ensemble de ces « seuils » intercalaires, même s'il s'agit d'une série de petites phrases sibyllines toujours accompagnées de noms d'auteurs, on ne manquera pas de voir la procession de prix Nobel (Naipaul, et Walcott, bien sûr au rendez-vous, mais aussi Unamuno, et Morrison). Chapelle de saints vénérés, ces « paratextes sériels » dans un récit qui hésite entre fiction et essai, expriment le rêve de l'Oiseau Cham : bien qu'il se lamente d'avoir son imaginaire dominé, « dealé », le « marqueur de parole » inscrirait-il une promesse tacite, une espérance tenace de voir son nom greffé un jour dans la *Sentimenthèque* d'autres successeurs ? Auréolé d'un autre Goncourt, Renaudot, voire Nobel ? Signalant plusieurs fois Glissant et Césaire, Chamoiseau intègre des noms d'auteurs caribéens et non caribéens, latino-américains et africains, européens. Bien sûr, le prix Nobel caribéen, Derek Walcott, figure bien dans cette longue galerie littéraire.

⁵³ Seule Belge relevée dans cet album d'auteurs.

7. Haïti à l'heure des Révolutions chroniques : chronique de L'Ouverture

7.1. L'esclavage revisité par l'Étranger

L'esclavage reste assez tabou dans les lettres, déclare Marie-Célie Agnant dans une interview avec Florence Raymond-Jurney (*French Review*). A part *Stella* (1854) de Bergeaud, et *Rosalie l'Infâme* (Trouillot, 2003), la vie dans les plantations dominguoises est évacuée au profit, dans le romanesque, de la période post-révolutionnaire, abolition « précoce » qui fit que le pays transita d'un jour à l'autre à une République noire. Le premier roman de la sœur de Lyonel Trouillot, *Rosalie l'infâme* (2003) se promet pourtant de faire ce que Jean-Claude Fignolé sur un mode plus joycien entreprend également : montrer l'enfer de l'Habitation. De trop fréquents échos à d'autres classiques parus il y a plus de trente ans⁵⁴ déparent ce roman féministe : que ce soit la quimboiseuse qui empoisonne le bétail du maître (Mam Brigitte) ou la petite maîtresse maltraitant sa domestique de dix ans, il est clair que Trouillot s'inspire de *La Mulâtresse Solitude* (1972) qui par hasard débute aussi en 1750, ce « Siècle des lumières » qui par ailleurs échappe à la conscience des esclaves de Saint-Domingue. Il en va de même dans *La dot de Sarah* (2001), où l'ancêtre bantoue semble en quelque sorte avoir transféré son malaise et traumatisme à Sarah.

⁵⁴ Un extrait du dossier de presse vante le regard limpide que jette l'auteure non pas sur Rosalie, mais sur Lisette, petite esclave qui sera initiée par sa grande-tante Brigitte, prénom pour les prêtresses vaudou. A y regarder de plus près, le récit d'Evelyne Trouillot est une écriture modulaire où l'on retrouve tous les « déjà dits » et images stéréotypées. Beaucoup d'échos d'ailleurs à André Schwarz-Bart (la mère de *Solitude* s'appelle Rosalie dans *La Mulâtresse Solitude*, 1972). Un extrait suffira pour illustrer notre propos : Lisette "appartient" à Maître Fayot, riche planteur, et elle travaille comme esclave domestique, soumise aux multiples humiliations et châtements corporels qui ponctuent son quotidien ; mais, nous dit-elle, "qu'il soit esclave domestique ou esclave des champs, homme, femme ou enfant, l'esclave est un être qui a perdu son ombre entre le moulin et la canne, entre la cale et l'entrepont, entre la crinoline et la gifle. Tous nos gestes sont tachés de honte. (...) Seuls nos gestes de révolte sont réellement à nous." Comme dans l'esprit de Lisette, la révolte gronde dans la colonie : les fugitifs grandissent en nombre et d'étranges cas d'empoisonnements sèment la terreur parmi les blancs, qui redoublent de cruauté et de violence pour soumettre encore davantage les noirs. Lisette compte surtout sur Vincent, marron en fuite depuis neuf ans, pour donner un sens à sa vie et effacer, ne serait-ce que quelques instants, les pertes qui se superposent à l'infini ("*les chagrins s'accumulent et finalement nous ne savons qui nous pleurons tant la douleur a des raisons d'exister.*") ; ses souvenirs d'enfance sont irrémédiablement attachés aux caprices de Mlle Sarah, la fille des maîtres : "*Du fort de ses dix ans, elle me transforma selon son humeur et ses besoins en poupée noire, à la fois souffre douleur et confidente.*" <http://www.sitartmag.com/rosalie.htm>

Tout autre me paraît alors les trois romans fleuves de l'Américain Smartt-Bell : roman encyclopédique, notion davantage employée dans la critique anglophone, la trilogie explorant en trois tomes l'esclavage à Saint-Domingue à la veille de la Révolution. Autre mérite, c'est de montrer l'horreur totale engendrée « tout simplement » par ce que Myram Cottias appelle « La séduction coloniale. Damnation et stratégies » (dans *Les Anneaux de la mémoire*, n°5 (2003) : 163-177). Smartt-Bell compense un énorme vide dans les lettres haïtiennes, une absence fantômatique : la Blanche. Evelyon O'Callaghan le remarque pareillement pour la Jamaïque ou la Barbade :

In the eighteenth and nineteenth centuries, the story of such women [creole (native born) women, black, white, or mixed race] was, if at all, told by male narrators and generally serves as anecdotal evidence or footnotes in the historical record. Women, especially white creole women, constitute a subject until recently paid scant serious attention by Caribbean history in its colonial or current manifestations. (O' Callaghan 2005: 493)

Le Soulèvement des Ames fut pour moi une révélation, à cause de la galerie de portraits féminins qui jalonnent les différentes étapes dans l'abîme absolument abyssal qu'y vit un « passeur » de France, le docteur Hébert. Ce pavé de 600 pages, en effet bien indigeste par sa cruauté conradienne, mais qui, à l'heure du Bicentenaire de la Révolution haïtienne, mérita son entrée dans les cercles académiques ! Smartt-Bell répare ici double oubli, celle de la Créole à Saint-Domingue et du premier héros de la République noire, traçant une biographie romancée d'une extrême densité, anticipant sur Fignolé qui l'année 2004 publia à son tour : *Moi, Toussaint Louverture avec la plume complice de l'auteur*.

Cette vaste fresque encyclopédique suscite des polémiques en raison des violences corporelles et sexuelles qui s'y succèdent. La « Belle Créole », à part le roman condéen qui là encore est un détour car il s'agit d'un grand voilier d'une riche famille Cohen en Guadeloupe, est restée invisible. L'élargissement de la littérature haïtienne à des « étrangers » se repose avec acuité avec un cas comme Smartt Bell. Pourtant, dans *L'Utopie perdues des Iles d'Amérique*, Roger Toumson découvre à son tour les auteurs africains-américains et les grandes vedettes du mainstream (les « transcendentalists », Thoreau et Whitman, ainsi que Melville et Poe, et plus proche de nous, Pynchon). Il s'exalte devant ces auteurs *caucasiens* qui abordent « the color question », notamment Russell Banks. Bien qu'il ne se retienne qu'à *Affliction*, roman traduit chez Actes Sud (1998), Toumson le range parmi ces Américains qui montrent une Amérique

beaucoup moins enchanteresse, pourfendant son puritanisme, et donc illustration pour l'« utopie perdue » du continent et des îles qui depuis la découverte au XV^{ième} siècle, sont annexés à la grande terre ferme :

« le Nouveau Monde, (...) a changé de signe ; comme ses continents, ses archipels et ses îles ont cessé d'être les territoires utopiques de la félicité : le bien-être s'est finalement, là aussi, mué en son contraire » (Toumson 2004 : 33).

A l'instar de Glissant, de Condé, de Pineau (*Fleur de Barbarie* lie le *Deep South*, l'insularité caribéenne est enfin le Sénégal à travers trois femmes originaires de l'Amérique profonde (Joséphine Baker), une femme de Saint-Louis du Sénégal, et Marie-Galante), de Chamoiseau et tant d'autres, les critiques insulaires découverte l'Univers de plantation et des Américains de souche qui s'« insularisent »*. De même que des lieux et des « liaisons » se rassemblent, de même Toumson rapproche des Américains qui ont la sensibilité des îles, confirmant l'extension rhizomatique entreprise dans mes travaux dès la thèse.

De Melville à Edgar Poe et de William Styron à Thomas Pynchon, de Richard Wright et de Chester Himes à Amiri Baraka (...) et à Tony (*sic*) Morrison, en domaine anglo-américain, au nord ; de J L Borges à Gabriel Garcia Marquez, à Carlos Fuentes ou Vargas Llosa, en domaine hispano-américain, au sud ; de René Maran à Saint John Perse, comme d'A Césaire à E Glissant et P Chamoiseau dans le champ littéraire franco-antillais : les écrivains les plus marquants ont été conduits, pur dissiper le mot d'Hermann (*sic*) Melville, l'énigme de l'iniquité humaine, à considérer la violence non comme un mystère impénétrable et indéchiffrable mais comme un fait rationnel relevant non point d'une métaphysique mais d'une anthropologie. » (Toumson 2004 : 289)

Soulevons au passage la ténacité de la terminologie française qui parle d'afro-américain (aussi dans les revues françaises et même « francophones », établies en Amérique, telles que *Présence Francophone*, *Etudes francophones*, la Newsletter de l'AFRAM, etc), au lieu d'africain (-) américain, d'anglo-américain au lieu d'américain, tout court. La pugnacité à conduire ici, dans ces pages, une lecture de Poe et de Melville à propos de la baleine comme métaphore de la « blanchitude », c'est-à-dire la crainte de la domination blanche en littérature, comme l'avait bien vu Toni Morrison dans *whiteness and the literary imagination*, ou *Blancheur et imagination littéraire* (1993), confirme ma conjecture quant à une myopie de la critique toujours confinée dans l'enclos d'une seule langue.

Mais plus réjouissant est que Toumson, éminent critique des Antilles, s'enthousiasme pour l'intérêt « antillais » d'auteurs comme Banks⁵⁵ et Morrison, leur fascination avec l'archipel caribéen. Toumson, à l'instar de Glissant, préconise une approche plus globale, lui qui insiste pour la première fois sur :

Ainsi les échanges et les osmose, imposés ou non avec les métropoles européennes ont-ils souvent fait oublier le caractère généralisé, fondamental et continu, de ces **métissages** que nous définissons ici comme des **créolisations**. Le long isolement imposé par les diverses appartenances à ces métropoles a retardé la connaissance commune que nous aurions pu en avoir eue. (Glissant 2005 : 82-83)

Quant à Banks, il répondrait affirmativement à la question posée par Karen Piper dans « Post-Colonialism in the U.S. : Diversity or Hybridity ? », à savoir « Is the US post-colonial ? » , ensemble avec Spivak (qui condamne les E U d'être un empire sans colonies, et Bhabha qui souligne les difficultés éprouvées par les Américains face à leurs « multiculturalisme », confinant chaque groupe dans des ghettos littéraires, des niches très étroites, « pigeonholing », comme disent les Anglais et Américains comme Banks qui l'assume bien⁵⁶.

7.2 .Le Soulèvement des Ames

Dans *All Souls' Rising* (1995, traduction 1996), (Gyssels 2005f), Smartt-Bell nous dépeint *Haïti, une nation pathétique* (titre de Jean Métellus). Au lieu de traces dans les récentes publications d'auteurs, de souche ou non (tel *Le Maître de la mort* de Marc Trillard), Smartt-Bell esquisse les débuts de 1792 et continue jusqu'à la déportation de Toussaint en 1802. Non seulement il évite la diabolisation des révoltés, mais également l'héroïsation de L'ouverture. La soi-disant inhumanité des Noirs est surtout à mettre sur le compte des Blancs. Le roman colossal rivalise avec les "horreurs d'aurore" décrites dans la spirale *Aube tranquille* (1990) de Jean-Claude Figolé (article sous presse dans *Small Axe* avec Martin Munro). Comme Smartt-Bell, Figolé n'a pas peur de rappeler à saturation le contraste saillant entre une nature toute paradisiaque et une économie mercantile assise sur un racisme et un fascisme infernaux. Tous deux ont prêté

⁵⁵ Toumson ne connaît pas *Continents à la dérive*, et s'exalte pour l'auteur d'*Affliction* (empruntée à Simone Weil: « La grande énigme ce n'est pas la souffrance, c'est le malheur », Toumson 2004 : 33) et il situe Banks parmi ces auteurs transversaux, qui illustrent le mieux le déclin et la « déchéance consommée en cette fin du XX^{ième} siècle.» (Toumson 2003 : 33)

⁵⁶ Boudé par la critique, Banks s'irrite des conventions et assume son statut d'inclassable : « I don't fit into any easy categories or niches that were the conventions at the time for studying fiction, either as metafictionalist – (...) or as recognizable realist. » (Banks 2000: 747-8).

grand soin aux détails de l'Univers de plantation à la veille de la Révolution, et ils se rejoignent par leurs personnages de planteurs divisés, déchirés par les paradoxes intenable du système qui fait d'eux à la fois les tyrans tortionnaires et les amants de femmes de couleur, des abolitionnistes et des propriétaires d'esclaves. Dans *Aube tranquille*, Wolf von Schpeerbach, d'origine suisse (centre du débat abolitionniste au XVIII^{ème} siècle), passe aux yeux de sa femme Sonja Biemme de Valembun Lebrun pour un planteur trop mou, comme dans *The Longest Memory*, même sujet à quelques décennies de là en Virginie⁵⁷, par le Guyanais britannique Fred D'Aguiar.

Dans *Le Soulèvement des Ames*, le chap 9 expose la division entre grands blancs et petits blancs (Pompons rogues) autour des mulâtres. L'opinion des royalistes est qu'on a posé un bon exemple avec l'exécution d'Ogé et de Chavannes : « on l'a écrabouillé » ; « on a montré aux nègres jaunes que jamais ils n'auront les mêmes droits que les Blancs ». D'autres opinent de faire davantage des exécutions de ce genre : « La terreur est un instrument efficace pourvu qu'on l'emploie avec raison », pendant que le docteur Hébert essaie de les raisonner, en vain. Dr Hébert s'entretient avec les chirurgiens (Panon et Arthaud dans le « Cercle des Philadelphes », SA 167-8), tous sont sous le choc de la barbarie des Noirs: « une telle cruauté... » n'est pourtant pas difficile à imaginer, rétorque Hébert, pour l'avoir vu tout au long de sa visite dans la colonie. Bien que le capitaine soit surpris de tant de cruauté, le Français leur fait voir qu'ils ont directement semé pareille vengeance sanguinaire. Ce qui retient ces auteurs, ce qui les motive, c'est que puisque les Blancs considéraient les Noirs comme des bêtes, les traitant comme des animaux, ce cheptel n'eut d'eux que l'image de monstres cruels. De ce fait, la loi "oeil pour oeil, dent pour dent" va régner, comme le formule dans son verbiage infantile, dans son patois nègre, le sauvage Riau:

Moi, Riau, quand j'ai enchaîné ces Blancs, j'ai serré les chaînes aussi fort qu'ils l'auraient fait sur moi. Mais pour le docteur, j'ai placé les fers à l'extérieur de ses bottes, et sans les serrer. (...) je l'ai fait parce que je voulais que ces deux-là meurent, alors que j'aurais été content de tuer moi-même tous les autres - tous les Blancs et toutes les Blanches qui se trouvaient là. Pas parce qu'ils

⁵⁷ Le fils du redoutable Whitechapel élève d'abord un de ses bâtards comme son propre fils. Lorsqu'il le surprend amoureux et à lire Shakespeare avec sa propre fille (qui ignore le lien incestueux), il le fait fouetter et le garçon meurt de ses 200 coups de fouet. Ses confrères le méprisent au Club des Planteurs: « Whitechapel, tu es un abolitionniste. Qu'allons-nous faire de lui, messieurs ? » s'écrient ses confrères (D'Aguiar 1996 : 87). Mis au ban par la Société des planteurs. Incapable d'affronter les moqueries de ses voisins et des membres du Club, il se sent complètement égaré, déchiré, car « un baiser reste un baiser » : la promiscuité fait que le maître éprouve des sentiments pour l'esclave.

étaient bons, le docteur et le prêtre, car la bonté des Blancs est aussi mince que leur peau. Mais parce que je les avais aidés autant qu'ils m'avaient aidé (...) (Smartt Bell 366)

De facture plus classique que la spirale* de Figiolé, *Le Soulèvement* est beaucoup plus que le simple "roman d'aventure" ou "roman historique". Il s'attelle à dire l'indicible, ou ce que Toni Morrison appela dans un article de 1989 et dans son roman de 1987 « Unspeakable Thoughts Unspoken ». Il nous dévoile l'indicible, avec un effet renversant.

7.3. Soulever les barrières dialectiques

La grandeur de ce roman tient entre autres à plusieurs scènes jumelées, qui se répondent en inversant le cadre tortionnaire. Nous y trouvons à chaque fois le bourreau face à sa victime complètement impuissante, désarmée. Par une première *autopsie in vivo*, les tables sont tournées et c'est la bestialité du Blanc, l'animalité du colon, la brutalité et le sadisme des maîtres qui sautent aux yeux. Comme « entrée en matière » dans le discours indirect libre plonge le lecteur dans le rôle de témoin d'une scène impossible, qu'il cherche à analyser, à comprendre. Le cavalier en mission dans la colonie, le docteur Hébert, regarde, médusé, le spectacle affolant d'une Ibo crucifiée :

Il ne s'agissait pas à proprement parler d'une crucifixion, songea le docteur Hébert, puisqu'il n'y avait pas de croix. Un simple poteau, un tronc plutôt, encore recouvert de son écorce, (...). (...), les mains de la femme avaient été plaquées au bois par un gros clou de section carrée, la main gauche clouée sur la main droite, paumes ouvertes. Le clou, en pénétrant dans la chair, avait provoqué un saignement (...) Etonnant, dans ces conditions, qu'elle soit encore vivante. (...) bien que le diaphragme soit également tiré vers le haut par le poids du corps, la peau semblait assez distendue autour du ventre. De son bas ventre sortait une masse de chair membraneuse dont le docteur détourna les yeux. Ses pieds étaient fixés l'un sur l'autre par un clou grossièrement forgé semblable à celui qui retenait les mains. (Smartt Bell 29)

« Il ne s'agissait pas à proprement parler d'une crucifixion » (SA 29), dit exactement de quoi il s'agit : les Européens, prétendus sujets chrétiens qui pratiquent le commerce de la traite négrière sous la bannière évangélisatrice, font pire que les Juifs ayant cloué sur la croix notre Seigneur. Les planteurs bretons et normands, les colons venus des quatre coins de l'Europe, ainsi que les juristes (le *Code noir* de Colbert) ont une imagination perverse, une inventivité malade quand il s'agit d'exemplifier et de ruser en punition et en articles du *Code noir*. C'est exactement ce que Riau, le bossal qui parle de lui-même à la troisième personne se dit. Marron de la bande de Jeannot, il interprète cette scène féroce avec son « savoir »:

Les Blancs croient que tout est une histoire. Dans leur monde, c'est peut-être vrai. Je n'y habiterai jamais. Ce que les hommes peuvent faire est plat comme une route et file sur la peau du monde mais comme ça ne commence pas quelque part pour finir ailleurs ce n'est absolument pas une route. Les carrefours sont des endroits où nous devons toujours nous rencontrer mais l'autre route ne repose pas sur la terre. Elle descend du ciel sur le *poteau mitan* et à travers la terre *en bas de l'eau*, où la Guinée est l'Ile Sous la Mer, où nous attend le *loa*. C'est ça la croix et ce qu'elle signifie et c'est partout. Les Blancs disent qu'ils ont cloué un homme dessus, l'homme que leur dieu avait choisi. (Smartt Bell 47, italiques dans le texte, français dans l'original)

Les actes sauvages, les conduites tout à fait sadiques sont offerts en contrepoids et accusent du coup les paroles et peines des Blancs comme de "contre-vérités". Le poteau des Blancs, vil pilori sur lequel les maîtres clouent de jeunes filles, engrossées lors de "la Pariade" ou sur la plantation, deviendra en quelque sorte le "poteau mitan" des vaudouïsants. Au lieu de les freiner, ces sévices incitent à la révolte et à l'insubordination et les adeptes déposeront des offrandes devant l'autel et autour du poteau mitan, avec la prière qu'Ogun et Erzulie, Damballah et Papa Legba, exaucent leurs vœux.

Une deuxième autopsie est l'œuvre de Claudine Arnaud, Créole répudiée pour ne pas avoir donné d'héritier à l'habitation. Jour et nuit dérangée par les ébats de son mari avec les domestiques, la Créole se montrera capable de cruautés sans mesures, de vengeance aussi insensées qu'infondées et irrationnelles. Ce personnage de Smartt Bell est réminiscent d'Annie Palmer, la « sorcière blanche de Rosehall » que nous livra Herbert de Lisser⁵⁸. Frustrée, répudiée et éthylique, la maîtresse se métamorphose en monstre de jalousie et nourrit une haine incontrôlable à l'égard de cette énième concubine d'un mari volage. En absence de son mari, complètement bourrée, elle se rend coupable d'un supplice qui défie toute imagination :

⁵⁸ Blanc de la Jamaïque, il fait commencer son *gothic novel* de 1929 par une même scène insensée: Annie Palmer y flagelle sauvagement pour une bagatelle une de ses esclaves et une fois terminée cette torture, elle invite Robert Rutherford à dîner, comme si rien ne s'est passé. Quant son visiteur de passage lui demande des explications pour son comportement plus qu'irraisonné, elle lui dit qu'ils n'ont pas des sentiments et que: "these people have skins as tough as their disposition" (De Lisser 1929: 54), argument épidermique qui avait, rappelons-le, légitimé la traite transatlantique car Las Casas lui aussi crut que la peau noire convenait mieux aux travaux harcelants sous les tropiques et dans les mines. Remarquons par ailleurs que cette *White Witch of Rosehall*, originaire d'Haïti, c'est-à-dire que De Lisser, Jamaïquin blanc, désigne cette île comme emblématique de la magie noire, même si Annie est la fille d'un Irlandais et d'une Britannique, même s'il y a des soupçons de » passing«.

La gorge de Mouche palpait maintenant sans qu'il en sorte aucun son, et Claudine vit ses yeux s'agrandir et vit qu'elle *avait compris*, enfin. Elle n'avait nulle autre intention que celle-ci, se faire comprendre, mais Mouche ayant senti qu'il n'y avait pas de limite, que rien ne pouvait plus l'arrêter désormais, il devenait pour Claudine impossible de s'arrêter. Ou bien ce fut sa main, ou la lame elle-même qui de son propre chef prolongea le geste, car elle n'avait pas, elle, projeté quoi que ce soit d'autre. Mais voilà, le corps de Mouche s'ouvrit le long d'une ligne verticale en son centre et au-delà, comme une banane se fend. La lame traça son sillon dans une épaisseur de graisse blanchâtre ; il n'y eut pas de sang, bizarrement, jusqu'au moment où la masse de viscères enchevêtrés s'éroula d'un coup sur les pieds de Claudine (...) Elle recula et regarda le grouillement d'organes sur le sol de terre battue. Il y avait autre chose dans cet amas, quelque chose qui palpait à l'intérieur d'un sac de peau membraneuse (SA 119)

De pareilles cruautés se succèdent de page en page. Les insurgés ne reculeront pas à commettre de semblables atrocités, prenant à même le ventre d'une mère leur mascotte:

un enfant *doré* brandi dans les nuages, à la pointe d'une lance qui lui transperçait la cage thoracique. (SA 418) (C'est moi qui souligne)

Ce nouveau-né embroché symbolisé de la Révolution tuée dans l'œuf, de la démocratie qui, à un stade embryonnaire, ne put croître. Ni-mort ni vivant, ce bébé comme le fœtus de Mouche symbolisent des deux côtés les rêves avortés, les destins de femmes blanches dans un univers où les mariages sont des contrats de propriétés et des alliances de fortune. Signe de l'inhumanité qui affecte maître et esclave, la mémoire et l'impossible oubli persécutent le tortionnaire comme sa victime. Ainsi, nuit et jour Claudine sera-t-elle hantée par une meurtrissure qui la menace d'insanité et de déraison. Tourmentée par son crime, par le fruit qu'elle a découpé de ses propres mains sur Mouche, elle erre telle une mort-vivante. Le foetus arraché au ventre de l'esclave, le crapaud que Maltrot pique sur sa canne, autant d'images amphibies qui hantent un pays né dans la procréation contre-nature, condamné à rester troublé pendant deux siècles d'indépendance. Dans un article en ligne de Jean-Claude Fignolé, je trouve en anglais d'étonnantes déclarations sur ce syndrome proprement caribéen qu'est l'esclavage et qui n'en finta pas d'enchaîner les Haïtiens et tous les Caribéens dans une poétique schizophrène qui se matérialise dans le spiralisme ("Poetics of Schizophrenia", *Revue Noire*, 1992, en ligne). Le spiralisme porte sur l'indicible chaos d'un Autre au-dedans de soi (Chemla 2003) sur lequel Depestre, dans une interview avec Serrano se montre assez évasif. Lui parlant de «la schizophrénie de l'écrivain haïtien», Serrano obtient de Depestre une réponse évasive : « en Haïti, on pourrait bien avoir

affaire à un trop-plein d'imaginaire qui évacue toute emprise sur le politique, une littérature déphasée finalement par rapport au réel quand l'imaginaire est tellement envahissant, exacerbé dans ses griefs historiques, qu'il (*sic*) finit par écraser de son poids la politique du réel » (Depestre 1998: 150).

8. Réécritures homériques, intertextualités (in)avouées

Un dernier fil conducteur dans ma recherche est l'intertextualité implicite ou explicite, latente ou patente. L'intertextualité, « passoire de la mémoire » est un des traits distinctifs de la littérature postcoloniale, mais offre deux regards opposés, selon qu'on se positionne dans le rôle de l'auteur, et celui de la critique. Depuis *Filles de Solitude*, il m'intéresse de voir comment cette caractéristique commune, très prononcée dans les écritures postcoloniales, est pratiquée avec de plus en plus d'ostentation. L'incipit du *Dernier des Justes*, plagié par Ouologuem dans *Le Devoir de violence* (1968), n'offensa pas l'auteur André Schwarz-Bart. Loin d'un manque d'originalité, il s'agissait d'une pratique postmoderne, comme s'est défendu en vain le Malien, qui depuis cessa d'écrire. L'intertextualité serait une façon de se décoloniser, soutient Randall dans plusieurs articles : l'esclave démarquant le maître, l'auteur des colonies dissimulant l'emprunt au colon (« Appropriate(d) Discourse », dans *New Literary History* (1991) et article analogue dans *La Littérarité*, Milot & Roy, 1991). L'intertextualité et sa forme extrême, excessive, le plagiat⁵⁹, repose avec acuité les droits d'auteurs postcoloniaux qui renverseraient ainsi la hiérarchie du maître et de l'esclave (Randall 1991 : 228), tout en révélant la « précarité de la propriété littéraire », ainsi que la « faillibilité [des] critères de valorisation » de l'institution française (Randall 1991 : 228). Finement analysé par Miller, parlant de « playarism », par Eric Sellin, Chaulet-Achour (2005, dans « Echos et Etats de la violence, 2005), le plagiat de l'incipit schwarz-bartien est d'autant plus ironique qu'André lui-même essuya les accusations de plagiat pour son prix Goncourt (*Le Dernier des Justes*, 1958).

Dans la littérature caribéenne, le continuum de la réécriture, de la mention explicite des sources (*Soleil cou-coupé* de Césaire), aux allusions et ombres assez intuitives que percevrait le lecteur, mais que l'auteur dément éventuellement, a toujours oscillé entre l'émulation (l'adoration) et la contestation (contre-discours). Depuis « la polémique des Schwarz-Bart contre Rousseau et Voltaire dans plusieurs épisodes de *Pluie et vent* et *Ti-Jean* » (Gyssels 1998c) à une

⁵⁹ L'emprunt souvent tardivement identifié (comme l'illustre l'affaire Beyala, à qui l'Académie française décerne un prix pour *Le Petit prince de Belleville*, dans lequel elle copie Okri, pour seulement découvrir après, avec *Les honneurs perdus*, qu'elle plagie *La Vie devant soi*. En d'autres mots, l'impasse linguistique camoufle l'emprunt. Le fait que Gary soit identifié tient à sa place canonique, alors que son plagiat d'Okri est resté couvert plus longuement.

intertextualité sauvage, j'ai cru apercevoir que le parcours des écrivains antillais me réserve parfois des surprises. Ainsi, bien que Condé s'approprie explicitement le premier roman de Morrison à travers le titre « the bluest eye » d'une de ses *Contes*, elle nie d'autres emprunts. Formes d'anthropophagie littéraire, ces jeux d'emprunts plus ou moins innocents, le deviennent moins lorsque l'auteure désavoue ces sources. Dans plusieurs articles (e.a. dans *Portulan* 2000), Condé d'abord expose l'exception des réécritures ou intertextualités totales dans le cas des Antilles françaises, sa propre *Migration des cœurs* étant l'exemple confirmant l'exception. Or, sa propre réécriture assez atypique de *Wuthering Heights* (Emily Brontë, 1847) confirmerait la règle : *La migration des cœurs* (1996) se veut et se présente dès la quatrième de couverture, stratégie de promotion et de lecture attentive garantie ! Sans qu'on ne sache toujours où elle commence et surtout où elle finit, et à quelles fins aussi les auteurs s'y adonnent, l'intertextualité devient un énorme *rhizome* dans les récentes publications de Condé. Reprenant notre idée de départ : la balkanisation tant dans la littérature que dans la critique, et jugeons-en. L'intertextualité reste d'autant plus inaperçue qu'il s'agit de littératures apparentées en différentes langues. De suite, les auteurs peuvent se dédouaner. Un article sous presse (D'Hulst & Moura 2006) décèlera dans *Célanire cou-coupé* des échos à *Jazz* et à *Beloved*, quoiqu'elle ait désavoué toute influence par Morrison. Dans ses entretiens avec Phaff (1983), elle estime que les romans de Morrison restent « peu accessibles pour une étrangère » comme elle ! Coup sur coup, Condé ingurgite goulûment à l'image de *La femme cannibale* (2003) que Rosello lit exactement comme un texte cannibale, d'autres textes, sans que l'on sache toujours ce que « le roman avait l'intention d'en faire » (Rosello 2003 : 215) et allant jusqu'à inclure le nom d'un de ces étudiants, dans le roman présenté comme l'amant de Stephen ! Dans *La Belle Créole* (2001), titre qui évoque tout de suite la mythologisation de la femme blanche ou métisse des Iles, telle que l'étudie Marimoutou pour l'Océan Indien⁶⁰ (Marimoutou 2001: 407-443), Condé nous met une fois de plus sur une fausse piste. Déconstruisant certes le portrait exotique, colonial de la Belle Créole (chez Sand, Dumas, Bernardin de Saint-Pierre), il s'agit de se moquer de *L'Esclave vieil homme et le molosse* : à la triade du mastiff, de l'esclave antique et du maître correspondront dans le roman condéen, le petit chien pathétique Lili, le jardinier Dieudonné, amoureux de sa maîtresse

⁶⁰ Et qui existe aussi dans l'Amérique noire, où elle s'appelle "the Southern Belle", personnage contesté par "True Belle" dans *Jazz* (Toni Morrison). Par ce prénom, l'auteure réplique à la fois au protagoniste d'Ellison, Trueblood, et supplante à la patronne sudiste la "vraie" gérante des lieux et de l'économie de plantation, la femme noire, non Aunt Jemina, ou Jézebel.

sadique et névrotique, Loraine. Celle-ci cependant reprend la désormais longue série de mauvaises mères dans trois romans d'Oedipa que forment *Desirada* (1997, Marie-Noëlle rejetée par Rosélie), *Histoire de la femme cannibale* et ce roman-ci. (Makward & Oszwald 2006). Règlement de compte avec les mères "cannibales", le roman détisse aussi la belle fable moralisatrice de Chamoiseau, comme l'a vu Higginson (Higginson 2003). Ici l'esclave est le serviteur modeste et souffre-douleur de la maîtresse dévergondée, en qui l'on reconnaît l'actrice Lauren Bacall. Le grand "nègre" Dieudonné est réduit à néant par cette éthylique et il se vengera de l'animal chéri de sa patronne en l'empoisonnant, et il subira le traitement d'un chien « mis à la porte ». Pim Higginson a bien raison de parler de parodie de la part de Condé, de refus de mythologies pérennes et donc de se détourner de Chamoiseau. Mais alors que Higginson reste admiratif devant la parodie, le problème que je détecte moi aussi est formulé comme suit par Rosello :

Le malaise indicible et difficile à théoriser correspond à l'impression d'avoir transgressé une frontière, d'avoir été convié à une table couverte de mets que l'on n'accepte pas (...) mais qu'on ne trouve pas les mots pour refuser parce que ce ne sont que des mots. (Rosello 2005 : 217)

C'est effectivement ces contours flous et ces inexactitudes (hommages et satires « tantôt exactes, tantôt inexacts » (Rosello 2005 : 21), cette prolifération a beau frapper, surprendre, choquer et déranger, je suspecte que plus d'un lecteur jusqu'ici fidèle s'en trouve secoué, et qu'il ne sait plus quel secours demander devant un récit aussi cleptomane de façon aussi incongrue.

Les *rhizomes* intertextuels se font encore plus denses dans l'œuvre glissantienne, évolution parallèle, donc. Bizarrement ignorées (donc laissées de côté par la critique), les allusions « au poète national de Sainte-Lucie » dans *Ormerod* de Glissant me désarçonne. Pour ma part, une surnoise envie s'y trame, car la formule « grand poète national de Sainte-Lucie » me paraît un euphémisme malheureux, voire maladroit, sans rien dire du titre euphonique d'*Omeros*, quoiqu'il s'en défende par le renvoi explicite à Beverley Ormerod, fidèle amie et spécialiste des lettres caribéennes que j'ai l'honneur de compter parmi mes amis. Auteure de *An Introduction to The French Caribbean Novel*, d'articles et de collectifs, Ormerod a consenti à ce que Glissant emploie son nom de même que Condé a sans doute obtenu l'accord d'un de ses étudiants pakistanais pour employer son nom dans *La Femme Cannibale*, nouveau « polar condéen », cette

fois-ci situé en Afrique du Sud (après un de ses voyages) (2003): Imbriquer le réel, « cannibaliser » des personnes réelles, encore en vie, qu'on peut « tracer », transgresse toujours plus radicalement la littérature, tout en la désacralisant. Dans « Le congélateur de la femme cannibale. Un texte caribéen anthropophage ; Histoire de la femme cannibale de Maryse Condé », Rosello mieux que moi résume les nombreux emprunts (*Interculturel Francophonies* 8 (nov déc 2005): 207-220).

Ce qui est en train d'arriver est que la littérature caribéenne, comme sous champ particulièrement producteur des littératures postcoloniales, troque la fiction pour la *facticité*, limant toujours plus l'idée de la fable, le mensonge romanesque, comme le constate Bessière: »Dire la facticité de la fiction, c'est d'abord dire la perte de la fable ou l'effet de réel » (Bessière 1999 : 29).

Dans un climat de surmédiatisation, où certains journaux et quotidiens soutiennent massivement les mêmes « auteurs-phares », l'on semble oublier ce qui devrait surtout occuper les lecteurs, critiques, académiciens : la beauté de l'œuvre littéraire, qui lentement disparaît derrière le travail de morcellement et de collage exubérants. Certes, il s'agirait de faire de la métafiction et que celle-ci relayerait donc la fiction proprement dite : elle suspend toute attente de discours littéraire engagé, de figuration d'une période (post-)coloniale spécifique, de représentation de figures, de personnages en chair et en os. C'est effectivement ce qui s'observe sous plusieurs plumes talentées, je pense à Kossi Efoui, jurant que « l'Afrique n'existe pas » ! Le juste milieu, entre la fiction (sur-documentaire d'Ombre), et la facticité me semble obtenu dans ces transpositions à la fois facilement reconnaissables et ingénieusement méta-réflexives. C'est le cas avec la brillante réécriture de Walcott, renvoyant à la fois à l'*Illiad*e et à l'*Odyssée* et sollicitant l'attention de tous les « aèdes » du Nouveau Monde, de tous les lecteurs du globe, tant ces deux épopées sont patrimoine culturel universel. Ce que Glissant entreprend de manière dispersée dans ses récits poétiques et essayistes, Walcott, allergique à la théorie, va le transposer dans une œuvre monumentale en sept livres (pour les sept mers) en *terza rima* (comme Dante), dans lequel les personnages aux noms typiques Philoctète, Achille (sans -s) et « Helen of the West Indies », par ailleurs le surnom de l'île sept fois aux mains des Anglais, sept fois aux mains des Français, vont s'opposer et se battre. L'intrigue, la lutte amoureuse entre les deux soupirants de Helen est moins importante que le voyage d'Achille en Afrique, en Amérique, en Europe, et son retour à cette petite île, après avoir rencontré à Londres, Homère, aveugle et égaré dans la capitale de l'Empire

colonial britannique. J'ai décelé trois convergences dans cette vaste entreprise de transposition non fidèle d'un livre fondateur qui retient également Glissant : l'importance du Nom, l'urgence pour le poète caribéen d'offrir l'Epopée qui manque, et enfin, la théorie que la civilisation créole est comme la civilisation grecque faite de brassage de « races » et de cultures, et que la Mer des Sargasses est bien le lieu de conflits entre nations rivales, mais aussi le berceau d'une «imagination » et d'une culture créoles.(Gyssels 2004d). Sans que cette œuvre magistrale ne soit traduite (alors que *The Fortunate Traveller* et *The Star-Apple Kingdom* le sont), *Omeros* renjoint *Tout-monde*, le roman ou récit de voyage de Matthieu Béluse en Italie et dans d'autres confins du globe. Comme l'a bien vu Véronique Bonnet (2002), il s'agit là encore d'une suite homérique, tant le héros et narrateur cherche dans les traces de ses ancêtres son propre Moi, s'enrhizomant mieux dans sa Caraïbe natale après avoir sillonné la Méditerranée, mer qui concentre, là où la mer caribéenne diffracterait (Glissant 2005 :72).

Conclusion : “Death of a Discipline?” (Spivak), trois passes en avant

En dix ans, énormément beaucoup a changé, et l’on peut espérer que la littérature caribéenne s’est démarginalisée pour devenir mainstream. En l’espace d’un demi-siècle, mes auteurs favoris (Damas, en cette année de 60 ans de départementalisation), Morrison, Glissant, Walcott, et Danticat ont donné des lettres de noblesse aux écritures insulaires, aux littératures du Sud. Bref, le constat que la littérature antillaise était à-venir semble résolument dépassé. Si Bernabé et les co-signataires du manifeste pouvaient encore se plaindre, suite à Glissant que:

La littérature antillaise n'existe pas encore. Nous sommes encore dans un état de pré littérature: celui d'une production écrite sans audience chez elle, méconnaissant l'interaction auteurs/lecteurs où s'élabore une littérature.. (...)

Les Antillais conçoivent dès lors "une écriture pour l'Autre, écriture empruntée, ancrée dans les valeurs françaises, ou en tout cas hors de cette terre [antillaise]" (Bernabé e.a. 14).

Je pense qu’aujourd’hui se comptent de moins en moins d’autodafés, de destructions de manuscrits. Journaux brûlés et évacués, scénario catastrophique envisagé par Mariotte dans le premier roman schwarz-bartien, bref, auteurs potentiels étouffés, talents dilapidés, se font rares. Dans leur anthologie de *Lettres créoles*, Confiant et Chamoiseau reviennent sur le fait que l’écriture noire exige non seulement un plus grand courage, mais qu’elle naît d’une urgence de se faire entendre, de déjouer ainsi l’insupportable absence ou cette ombre sans consistance, déformante qu’est le Noir dans la littérature, tout en exorcisant le “faux-moi” que la colonisation et l’assimilationnisme ont forgé. Aujourd’hui, l’Antillais n’est plus “bourré à craquer de morale blanche” (Etienne Léro), et s’en trouve plus décontracté devant la page blanche. A voir la déferlante des publications, et l’attention croissante des médias, les écritures de la diaspora noire sont devenues « World Literature », évolution qui m’enchante.

Quel rôle dévolu au critique dans ce paysage changeant à haute vitesse? Puisque l’auteure postmoderne et postcolonial même abroge toute omniscience et laisse une grande part au lecteur, je suis d’avis que dans les années à venir, il sera nécessaire d’exprimer quelques réserves, ou du moins quelques appréhensions. Au bout de ces parcours transfrontaliers, je ne peux que me réjouir que certains aient pleinement « colonisé » les vieux Centres du *Commonwealth* ou de la Francophonie, que l’étiquette de *World Literature* leur sied très bien, comme le souligne encore

Michel Le Bris que nous trouvons un excellent promoteur de nos auteurs (instigateur d'Etonnants Voyageurs, il lança le numéro *World Literature* (n°3 en 1999) mentionnant Glissant, Maximin, Confiant et Chamoiseau). Or, un certain glissement est indéniable, et certains Antillais clairement font du « mainstreaming », font en sorte que, vantant les opportunités de l'Amérique, « mondialisent » leurs productions en jouant pleinement le nomadisme, le voyage ininterrompu comme nouvelle condition existentielle. Que ce soient précisément Laferrière et Condé donne à réfléchir. A considérer *Célanire cou-coupé* où la *diabliesse* peut se permettre tous les trucs fantastiques les uns plus dégoûtants que les autres, envoyant une « mygale géante » mordre « à la verge » du gouverneur d'Adjame-Santey (Condé 2000 : 18). Erzulie aux yeux rouges, Célanire fonde un paradis pour femmes, et ne répugne pas à semer la discorde comme à faire gicler le sang : « le spectacle était terrible. On aurait dit que des fauves, mangeurs de chair humaine et buveurs de sang frais avaient eu affaire de [Charlotte] » ((Condé 2000 : 62). Pareil métissage de lieux et de gothique gratuit, d'épisodes abracadabrants me font conclure que Condé, désormais, se contente de provoquer et de subvertir, sans beaucoup se soucier de la cohérence ou de l'harmonie, du style ou la structure de ses récits⁶¹. Elle qui opinait encore que c'était à cause du lustre de Morrison que beaucoup de Caribéennes et d'Américaines moins douées à écrire se mettent à écrire, si bien que chaque année, des romans médiocres trouvent éditeur, estime-t-elle. "It seems to me that in the Caribbean, we too suffer from the proximity of very great writers like Toni Morrison. Everybody wants to share in the new glory [...] a lot of women decided that they were going to be writers", déclara-t-elle à Taleb-Khyar en 1991. Pourquoi le verbe "souffrir" s'insère ici, alors qu'ailleurs (à Phaff et à *Africulture*), elle a trouvé l'Amérique bien plus prometteuse pour des voix postcoloniales venues d'ailleurs : paradoxe, contradiction ? Inversement, des Américains comme Paul Auster, Russell Banks et Smartt-Bell s'engouent pour la France où la littérature, prétendent-ils, est encore jugée à sa vraie valeur et un objet de respect.

⁶¹ Dans une interview publiée sur la toile avec Emily Apter (« Cross-Over, A Conversation with M Condé », en ligne dans *Public Culture* (13.1 Winter 2001)), elle concède volontiers que son but, surtout lorsque ses romans passent à la traduction anglaise, est d'être transparente au maximum, d'être claire, ce qui est diagonalement opposé à l'opacité revendiquée d'un Glissant et d'un Wilson Harris.

Pour l'heure, la tendance est aux éloges, sans faille⁶². Quant à moi, je détecte un enjeu majeur pour l'avenir de la critique postcoloniale et plus spécifiquement caribéenne : à savoir de faire le tri et de juger le pour et le contre, de pratiquer une littérature comparée sans jamais perdre de vue ce qui se passe en littérature générale, tant il est vrai que nos auteurs comparés (Walcott, Banks, mais aussi Danticat et Phillips) passent dans la catégorie « mainstream », donc « générale » : ils figurent aux programmes tantôt de « post-war British literature », de « littérature américaine » ou de « postcolonial authors ».

Je serai plutôt du même avis que Mary Gallagher qui dans *Sounding French Caribbean Writing Since 1950* (2003) se montre sceptique quant à la réelle teneur ou les dessous de l'humour confiant, à la même longueur d'ondes aussi avec Daniel-Henri Pageaux qui dans l'excellente revue (contre-poids au GEREC), *Portulan* (fév 1996) exprime sa réserve à l'égard du même Confiant, ou encore avec James Arnold (indiquant le truchement (que j'ai appelé la carte du « coon ») de Laferrière⁶³) et Peter Hallward (2001). Tous montrent les contradictions internes

⁶² Inséparable du setting, des romans à l'eau de rose et de tourisme sexuel aux Antilles trouvent de plus en plus leurs états : Caraïbe bleue, titre du prix du « roman gay » en 2004, d'un certain Nicolas se joue dans les chambres closes d'Haïti, de la même façon que *Vers le Sud*, déjà débattu plus haut. Le pressentiment s'est trouvé confirmé lorsque *Vers le Sud*, film de Laurent Cantet à partir de trois nouvelles tirées du *Chair du maître* de Laferrière, paraît à l'affiche des salles de cinéma à Anvers. Car si j'ai bataillé ferme pour prouver que la littérature des îles n'est pas un paradiscours aux relents de cocotiers et de cocktails, de plages et de ... plaisirs défendus, le film basé sur trois nouvelles du *Chair du maître* risque de cartonner, de faire exactement cela, des dégâts pour une certaine figuration des Iles et des Caribéens. Laferrière, une fois plus, risque de faire hérissier les poils d'un Glissant ou d'un Walcott qui alarmèrent contre le piège du folklorisme et même si le film dévie des productions hollywoodiennes, il déçoit nettement tant sur le plan des personnages que du sujet. Je ne peux qu'exprimer mon désaccord avec par exemple Carolyn Duffey : « To sum up, this novel demonstrates one of Condé's great skills – when she is funniest rather than soardonic she is often the most serious » (*MaComère* 2004 : 77).

⁶³ A mon tour, je conclus avec Priska Degras qui intitule sous « Nouvelles perspectives comparatistes » un bé mol, à savoir d'que l'inflexible loi du succès et les éclatantes et récentes réussites ont ouvert « la voie à des épigones parfois moins talentueux » (Degras 2001 : en ligne), je ne peux m'empêcher de penser à Laferrière, de qui Daniel Delas pourtant dans le même numéro de *Notre Librairie* défend l'auteur dans un métalangage étrangement truffé de trivialités (« ses livres sont tous parfumés de sa saveur »), ou ils nous font découvrir « l'américanité acide, l'insolence black et la provocation sexuelle » dans un « joyeux désordre » pour émettre que : A bien y réfléchir pourtant : on trouvera dans la succession des œuvres non moins que dans les hasards de la publication une vérité certaine », fin du paragraphe, qu'il va ensuite donner : l'exil et la sexualité comme moteurs créateurs d'une écriture bien en-deça de la *littérarité* (si bien décrite dans le collectif édité par Louise Milot et Fernand Roy, faisant amplement le tour des francophonies diverses (canadiennes et africaines, caribéennes et françaises) (Milot & Roy, 1991) Côté

d'une littérature mineure passée au stade d'une littérature ... majeure car une littérature qui, venue d'ailleurs, expose une universalité évidente, et une mutation incontestable dans l'objet « littérature » même et donc dans nos sociétés, toutes devenues internationales, métissées et postcoloniales.

Je suis persuadée que le rôle du critique est précisément de rester critique. Être critique postcoloniale implique aussi une attitude critique à l'égard des lois et « tendances » qui fonctionnent des deux côtés de la barricade linguistique. Être comparatiste postcoloniale signifiera inclure d'autres aires moins étudiées:

Postcolonial studies must be truly comparative if it is to develop, opening itself up to, among others, French, Dutch, Spanish, Belgian, Portuguese, Japanese, Turkish experiences. We must look beyond certain triumphalist discourses of a globalized Anglophone uniformity in order to understand better the complexity and diversity – linguistic, cultural, political – of the world in which we live. As the rhetoric of empire seems increasingly to occupy a prominent place in public discourse, the urgency of such a project becomes even more apparent. (Forsdick & Murphy, eds., *Francophone Postcolonial Studies*, 2003 : 14)

Et c'est à une pareille approche transfrontalière et globale qu'incite le dernier ouvrage en date de Spivak. Ravie de voir la parution d'une inquiétante interrogation, à savoir : « Mort d'une discipline », je consulte Spivak qui observe que « postcolonial » ne signifiera plus jamais ce que le terme désignait chez Ashcroft, Tiffin et Griffith : il faudra résolument étendre les paradigmes comparatifs et avoir l'œil à de nouvelles constellations. Dans *Death of a Discipline* (Columbia: Columbia UP, 2003), Spivak s'éblouit de la "planetarity" ou "mondialité" de la recherche littéraire. Comparatiste du XXI^{ème} siècle, à l'écoute d'auteurs qui sont bien enclins à nous parler directement, je suis persuadée que la critique n'est pas inséparable de considérations d'ordre socio-littéraire et commercial. Dans ma démarche radicale, je peux heurter plus d'un en montrant les dessous des prix littéraires, ou encore « la corruption sentimentale » (Benoit-Jeannin 2001). Or, il est indéniable que de grandes « portions » de littératures des ex-colonies se vendent bien sous prétexte d'exotisme et d'altérité culturelle. La comparatiste d'aujourd'hui se doit d'être critique. Oser détronner et démasquer les réels enjeux qui l'emportent toujours plus dans ce

anglophone de pareilles postures sont moins consacrées, et l'absence de Laferrière dans de nombreux ouvrages de référence et publiés chez des maisons de renom, laisse à dire.

monde global où « World Literature », si on ne veille pas sur certains critères, risquerait vite de devenir n'importe quoi.

Enfin, je lutte pour revoir le canon et y inclure d'œuvres oubliées, négligées, Le *comparatisme zéro* (forgé sur la « tolérance zéro » qu'on invoque partout comme mesure de précaution contre des actes de délinquance et des comportements reprochables) est responsable de « missing pieces » dans le paradigme (post-)colonial. Que les conradophiles n'aient pas interrogé ce retard dans la réception belge, ou encore que, malgré l'entreprise contestataire de l'impérialisme belge au Congo, le narrateur Marlow lui-même n'est pas exempt de présupposés anthropologiques du XIX^{ième} siècle selon lequel les tribus africaines en général sont primitives et sauvages, pratiquent le cannibalisme, etc..., laisse perplexe. Quant aux géants comme Achebe et Soyinka, Wilson Harris et Naipaul qui chacun se sont prêtés à des commentaires et des réécritures d'un chef-d'œuvre limité par son angle raciste et eurocentriste est « passé sous silence. Bref, *Heart of Darkness* prouve l'impasse comparatiste postcoloniale:

Neither Conrad's attack on Belgian colonialism nor his parody of romantic colonial fiction were the focus when I ([Allen Carey-Webb] was in school (...) the attack on the developing imperial system in Africa is everywhere present in the novella. There is the corruption of the Trading Society the forced labor and the grove of death, the depopulation of the countryside, the indiscriminate murder of the natives, the senseless firing into the bush, the Eldorado Exploring Expedition, the Society for the Suppression of Savage Customs, corrupt administrators, and Kurtz himself. (...) yet to read *Heart of Darkness* as a purely anti-colonial text leaves out the recent debate over Conrad's complicity in colonialist assumptions and philosophy. (Carey-Webb 1993: 123)

En d'autres termes, les conventions pédagogiques, une certaine sclérose dans les études littéraires et surtout dans la construction du canon fait que les Français, - et à plus forte raison les Belges - ont exclu des canons et des textes qui dissèquent l'horreur du colonialisme.

Anvers, le 13 juin 2006.

Table des matières

PARIS III/SORBONNE NOUVELLE	1
PASSES ET IMPASSES DU COMPARATISME POSTCOLONIAL.	1
PARCOURS TRANSFRONTALIERS DE LA DIASPORA AFRICAINE AUX AMERIQUES	1
DOCUMENT DE SYNTHÈSE, SUIVI D'UNE LISTE DES TRAVAUX SÉLECTIONNÉS ET D'UN	1
RÉSUMÉ ANALYTIQUE DES TRAVAUX	1
DANS LE CADRE DE L'HABILITATION À DIRIGER DES RECHERCHES	1
GYSSELS KATHLEEN	1
1. INTRODUCTION: ENTRE TROIS –POST(E)S	3
1.1. De la Relation ?	3
1.2. « Une traversée paradoxale »	10
2. LE « MARIAGE DE RAISON »: POST-MODERNISME, POST-COLONIALISME, « POSTCOLONIAL THEORY » ET ÉTUDES FRANCOPHONES	18
2.1. Post/Modernisme	18
2.2. Post/Colonial	20
2.3. La Francophonie 'defranchized'	28
2.4. Réalisme merveilleux, (néo)baroque, clé du succès postcolonial	37
3. RHIZOMES ET RÉSEAUX : LA CARAÏBE ÉTENDUE	46
3.1. Deep South : la slave narrative	56
3.2. Vagues de sons, ondes de langages refoulés	61
3.3. Littérature d'une minorité au sein d'une littérature mineure	61
4. TRISTES TROPIQUES : RECITS DE VOYAGE, REVUS ET CORRIGÉS	73

4.1. Au cœur des ténèbres et des mots	78
4.2. Afro-pessimisme et afro-kitsh	80
4.3. Lieu de mémoire et voyages mémoriels	80
4.4. Diaspora haïtienne en Amérique du Nord : Danticat vs Laferrière	85
4.5. Danticat et « The French Connexion »	88
5. RECITS D'ENFANCE: DECANter L'ENFANCE AUX TROPIQUES	92
5.1. Mille Eaux vs Antan d'enfance	92
5.2. Imaginaire migrant vs négropolitain : L'exil selon Julia	95
5.3. Enfances ingrates, Francophonies disparates	96
6. SEUILS ET FIGURES, ASPECTS NARRATOLOGIQUES	99
6.1. Le titre	99
6.2. L'incipit	100
6.3. Le paratexte sériel	102
7. HAÏTI A L'HEURE DES REVOLUTIONS CHRONIQUES : CHRONIQUE DE L'OUVERTURE	104
7.1. L'esclavage revisité par l'Étranger	104
7.2. Le Soulèvement des Ames	107
7.3. Soulever les barrières dialectiques	109
8. REECRITURES HOMERIQUES, INTERTEXTUALITES (IN)AVOUEES	113
CONCLUSION : "DEATH OF A DISCIPLINE?" (SPIVAK), TROIS PASSES EN AVANT	118
Table des matières	123
Bibliographie	125
CANTET, LAURENT, <i>VERS LE SUD</i>, UN FILM DE LAURENT CANTAT, EN SALLE JANVIER 2006, DOSSIER DE PRESSE	127
LAFERRIERE, DANY, <i>PAYS SANS CHAPEAU</i>, LANCTOT, 1986, SERPENT A PLUMES, 1999. « MOTIFS »	132

Bibliographie

Note : Il s'agit d'une biblio sélective, de références non intégrées aux bibliographies des travaux sélectionnés.

- Agnant, Marie-Célie, *La dot de Sarah*, Montréal : Remue Ménage, 1995.
- Agnant, Marie-Célie, *Le livre d'Emma*, Montréal: Remue Ménages, 2001.
- Anderson, Benedict, *L'imaginaire national. Réflexion sur l'origine et l'essor du nationalisme*, Ed La Découverte, 1996.
- Appiah, Kwame Anthony, "Is the Post in Postmodernism the Post- in Postcolonial?", *Critical Inquiry*, 17 (Winter 1991): 336-357 (reprint 1997 in *Dangerous Liaisons*, Mc Clintock, Shohat e.a., eds.)
- Apter, Emily, "Cross-Over: A Conversation with Maryse Condé", *Public Culture* 13.1 (Winter 2001), on line: <http://www.newschool.edu/gf/publicculture/backissues/pc33/apterconde.html>.
- Araujo, éd, *L'oeuvre de Maryse Condé: A propos d'une écrivaine politiquement incorrecte*, L'Harmattan, 1996.
- Arion, Frank Martinus, *De deserteurs*, Bezige Bij, 2006.
- Arion, Frank Martinus, *Dubbelspel*, Amsterdam: Bezige Bij, 1973, *Double Play*, London: Faber and Faber, 1998.
- Arnold, James A, ed, *Monsters, Tricksters, and Sacred Cows*, Virginia UP, 1996.
- Arnold, James A, *Modernism and Négritude. The Poetry and Poetics of Aimé Césaire*, Harvard UP, 1981.
- Arnold, A. James, ed. *A History of Literature in the Caribbean*. 3 Vols. Amsterdam: John Benjamins, 1994-2001.
- Badejo, Fabian A, *Salted Tongues Modern Literature in St Martin*, St Martin, Caribbean: Nehesi Publishers.
- Bal, Mieke, *Narratology : Introduction to the Theory of Narrative /1997*, UP Toronto, 2002.
- Balutansky, Kathleen & Marie Agnès Sourieau, *Caribbean Creolization. Reflections on the Cultural Dynamics of Language, Literature, and Identity*, Florida UP, UP West Indies, 1998.
- Banks, Russell, *Continental Drift*, London : Hamilton, 1985, *Continents à la dérive*, traduction arc Chénétier, Laffont, 1987, Méjean : Actes Sud, 1994.
- Banks, Russell, "Who Will Tell the People? 20th Century American Literature", *Harper's Magazine*, June 2000, on line.
- Baudrillard, Jean, *America*, London: Verso, 1988. *La précession des simulacres*, Minuit, 1978.
- Benitez-Rojo, Antonio, "Alejo Carpentier: between here and over there", in *Writing the Nation. Self and Country in Post-Colonial Imagination*, John H Cawley, ed, Rodopi, 1996, 44-54.
- Benítez-Rojo, Antonio, *La Isla que se repite*, traduction anglaise *The Repeating Island. The Caribbean and the Postmodern Perspective*, James Maraniss, Durham/London, Duke UP, 1992.
- Benoît-Jeannin, Maxime, *La Corruption sentimentale, les Rentrées littéraires*, Le cri, 2001.
- Bernard, Philippe, *Rêve et littérature romanesque en Haïti. De J Roumain au mouvement spiraliste*, L'Harmattan, 2003.
- Bernheimer, Charles, ed, *Comparative Literature in an Age of Multiculturalism*, Johns Hopkins UP, 1995.
- Bessière, Jean, "D'un multiculturalisme littéraire aujourd'hui et de son archéologie qui fait son difficile dépassement, à partir de quelques exemples littéraires. En passant par Edouard Glissant, Patrick Chamoiseau, Derek Walcott et Carlos Fuentes", *Portulan*, (octobre 2002): 31-63.

- Bessière, Jean, « P Chamoiseau, les récits de l'inédit : poésie explicite, poésie implicite », in *Poétiques et imaginaires: Francopolyphonie littéraire des Amériques*, Pierre Laurette et Hans-Georges Ruprecht, éd, L'Harmattan, 1995.
- Bessière, Jean, « Le concept de métafiction/ typologie, stratégies fictionnelles, croyances et partages culturels », in *Comparative Literature Now. Theories and Practice/La littérature comparée à l'heure actuelle. Théories et réalisations*, Steven Zepetnek de Tötösy, éd, H Champion, 1999: 21-30.
- Bessière, Jean, Jean-Marc Moura, éd, *Francophonie et postcolonialisme*, H Champion, 2001.
- Bessière, Jean, Jean-Marc Moura, éd, *Littératures postcoloniales et représentations de l'ailleurs. Afrique, Caraïbe, Canada*, H Champion, 1999.
- Bessière, Jean. "Du multiculturalisme et de l'interaction des cultures", en ligne (hyperlink):
- Bessière, Jean. « Histoire littéraire et herméneutique », en ligne.
- Beyala, *Assèze l'Africaine*, J'ai lu, 1996.
- Beyala, Calixte, *Le petit prince de Belleville*, A Michel, 1992.
- Beyala, Calixte, *Femme nue, femme noire*, A Michel, 2003.
- Bhabha, "The Vernacular Cosmopolitan", in *Voices of the Crossing. The Impact of Britain on Writers from Asia, The Caribbean and Africa*, Ferdinand Dennis and Naseem Khan, eds, Serpent's Tail, 2000: 133-142.
- Bhabha, Homi K, "Connaissance de la démocratie: ou la démocratie dé-réalisée, *Diogène* 197 (2002): 29-39.
- Bhabha, Homi K, *The location of culture*, Routledge, 1994.
- Bhabha, Homi K, "Le cosmopolite vernaculaire", in *Voices of the Crossing. The Impact of Britain on Writers from Asia, The Caribbean and Africa*, ed Ferdinand Dennis, Khan Naseem, eds, Serpent's Tail, 2000.
- Blanchard, Pascale, *La fracture coloniale*, La Découverte, 2005.
- Boehmer, Elleke, Bart Moore-Gilbert, eds, *Interventions : Postcolonial Studies and Transnational Resistance* 4. 1 (2002).
- Bongie, Chris, « Exiles on Main Street :Valuing the Popularity of Postcolonial Literature », *Postmodern culture* (2003), en ligne.
<http://www3.iath.virginia.edu/pmc/issue.903/14.1bongie.html>
- Bongie, Chris. *Islands and Exiles: The Creole Identities of Post/Colonial Literature*, Stanford UP, 1998.
- Bonnet, Véronique, « Tout-monde » in *Les Discours de voyages, Afrique, Antilles*, Fonkoua, Romuald, ed, Karthala, 1999.
- Bonnet, Véronique, « Maritime Poetics the Atlantic, the Caribbean, and the Mediterranean seas in the Work of Saint John Perse, Edouard Glissant, and Derek Walcott », *Journal of Caribbean Literatures*, 3.2 (2002): 13-22.
- Brantlinger, Patrick, *Rule of Darkness. British Literature and Imperialism. 1830-1914*, Cornell UP, 1990.
- Brière, Eloïse, « Quebec and France : La Francophonie in a Comparative Postcolonial Frame », in *Postcolonial Theory and Francophone Literary Studies*, Murdoch & Donadey, Florida UP, 2005 : 151-174.
- Britton, Celia, "Breaking the Rules: Irrelevance/Irreverence in Maryse Condé's *Traversée de la mangrove*", *French Cultural Studies* 15.1 (Feb 2004): 35-47.
- Britton, Celia, *Edouard Glissant and Postcolonial Theory, Strategies of Language and Resistance*, Charlottesville : Virginia UP, 1999.

- Britton, Celia, *Race and the Unconscious. Freudianism and French Caribbean Thought*, London: Legenda, 2002.
- Broek, Aart G, *The Rise of a Caribbean island's Literature : The Case of Curaçao and its Writing in Papiamentu* /Amsterdam: PH Universiteit Amsterdam, 1990.
- Bundy, Andrew, *Wilson Harris. The Unfinished Genesis of the Imagination. Selected Essays*, Routledge, 1999.
- Butler, Judith, *Trouble dans le genre. Pour un féminisme de la subversion*, Ed la Découverte, 2005.
- Cantet, Laurent, *Vers le sud*, un film de Laurent Cantat, en salle janvier 2006, dossier de presse
- Casanova, Pascale, *La République des lettres*, Seuil, 1999.
- Cazenave, Odile, *Afrique sur Seine, une nouvelle génération de romanciers africains en France*, L'Harmattan, 2004.
- Chancé, Dominique, *Les Fils de Lear, E Glissant, V.S. Naipaul, J.E. Wideman*, Karthala, 2003.
- Chancé, Dominique, « De *Chronique de sept misères* à *Biblique des derniers gestes*, P Chamoiseau est-il baroque ? », *Modern Language Notes*, 118 (2003) : 867-894.
- Chancé, Dominique, *Histoire des littératures antillaises*, Ed Ellipses, 2005. « Littérature des cinq continents ».
- Chalet-Achour, Christiane, « La violence du Devoir d'écriture de Y Ouologuem », in *Etats et Effets de la violence*, U de Cergy Pontoise, CRTH, 2005 : 159-181.
- Chevrier, Jacques, *Littérature nègre*, Armand Colin, 1983, réédition 2003.
- Childs, Peter, Patrick Williams, eds, *An Introduction to Post-Colonial Theory*. London: Prentice Hall, 1997.
- Clark, Vévé, "I have made peace with my island': An Interview with Maryse Condé", *Callaloo*, 12.1 (Winter 1989): 85-113.
- Clarke, George Elliott, *Odysseys Home. Mapping African-Canadian Writing in Canada*, UP of Toronto, 2002.
- Coleman, Daniel, *Masculine Migrations, Reading the Postcolonial Male in New Canadian Narratives*, UP Toronto, 1998.
- Collett, Anne, "A Snake in the Garden of the New Yorker", *Missions of Interdependence*, Stiltz Gerhard, ed, Rodopi, 2002 : 95-106. Asnel Papers.
- Collier, Gordon, Frank Schulze-Engler, eds; *Crabtracks. Progress and Teaching the New Literatures in English*, A'dam: Rodopi, 2002.
- Collier, Gordon, Ulrich Fleischmann, eds. *A Pepper-Pot of Cultures. Aspects of Creolization*, A'dam : Rodopi, 2003.
- Condé, Maryse, « Globalisation et diaspora », *Diogenes*, 184 (1998) : 29-36.
- Condé, Maryse, « Le métissage du texte », in *Discours sur le métissage, identités métissées*, ed Sylvie Kandé, L'Harmattan, 1999 : 209-217.
- Condé, Maryse, *Le Coeur à rire et à pleurer, contes vrais de mon enfance*, Laffont, 1999.
- Condé, Maryse, *Célanire cou-coupé*, Laffont, 2000.
- Condé, Maryse, *La Colonie du Nouveau Monde*, Laffont, 1993, Coll. « Points ».
- Condé, Maryse, *Célanire cou-coupé*, Laffont, 2000.
- Condé, Maryse, *La femme cannibale*, Mercure, 2003.
- Condé, Maryse. "Créolité without the Creole Language", in *Caribbean Creolization. Reflections on the Cultural Dynamics of Languages, Literatures, and Identity*, Kathleen Balutansky and Marie-Agnès Sourieau, eds, Florida University Press, 1998, 101-109.
- Confiant, Raphaël, *La Savane des pétrifications*, Paris, Mille et une nuits, 1995.
- Confiant, Raphaël, "Notes sur le 11 septembre. Couli-saxon", *Antilla*, 960(2001).

- Conrad, Joseph, *Au cœur des ténèbres*, suivi d'un *Avant-poste du progrès*, (1899), traduction nouvelle, Paris, Ed. Autrement, 1997.
- Corti, Lilian, "Medea and Beloved: Self Definition and Abortive Nurturing in Literary Treatments of Infanticidal Mother", *Disorderly Eaters. Texts in Self-Empowerment*, Lilian R. Furst & Peter W Graham, eds, University Park: Pennsylvania State UP, 1992: 61-77.
- Corzani, Jack, *La Littérature des Antilles-Guyane française*, Fort-de-France : Désormeaux, 1976, vol IV : La négritude.
- Cottias, Myriam, « La séduction coloniale. Damnation et stratégies », *Les Anneaux de la mémoire*, La femme dans l'esclavage, 5 (2003): 163-177).
- Courcy, Isabelle, « Le goût des jeunes filles de D Laferrière », *Présence Francophone* 63 (2004): 84-94.
- Courtois, Gérard, "Les blessures de la colonisation", *Le Monde*, 20 janvier 2006.
- Cox, Timothy, *Postmodern Tales of Slavery in the Americas. From Alejo Carpentier to Charles Johnson*, Garland Publishing, 2000.
- Crosta, Suzanne, *Le Marronnage créateur : dynamique textuelle chez E Glissant*, Laval : GRELCA, 1991.
- Crouch, Stanley, "Notes of a Hanging Judge", *Essays and Reviews. 1979-1989*, Oxford UP, 1991.
- D'Aguiar, Fred, *The Longest Memory*, 1993, *La mémoire la plus longue*, traduction par Gilles Lergen, Plon, 1996.
- Dalembert, Louis-Philippe, *L'Autre face de la mer*, Stock 1998; Le Serpent à Plumes, 2005, Coll. « Motifs ».
- Dalembert, Louis-Philippe, *L'Île du bout des rêves*, Bibliophane/Daniel Radford, 2003.
- Delas, Daniel, *Littératures des Caraïbes de langue française*, Nathan Université, 1999.
- Deleuze, Gilles, *Pourparlers*, Ed de Minuit, 1990/2003.
- D'haen, Theo, "(Post)Modernity and Caribbean Discourse", in *History of Literature in the Caribbean*, vol 3, James Arnold, ed. NY: John Benjamins, 1997: 303-321.
- D'haen, Theo, "America and Deleuze", in *Traveling Theory, France and the United States*, Ieme van der Poel and Sophie Bertho, eds, Associated University Presses, 1999.
- D'haen, Theo, "Postmodernisms. From Fantastic to Magic Realist", in *A Comparative History of Literatures in European Languages*, A'dam/Philadelphia: Benjamins, 1997b:283-293.
- D'haen, Theo, ed, "Introduction", in *(Un)Ending Empire*, A'dam: Rodopi, 1998: 3-13.
- D'haen, Theo, Patricia Krus, *Colonizer and Colonized*. A'dam: Rodopi, 2000. "C/C".
- D'haen, Theo, Paul Giles, Djelal Kadir, Lois Parkinson Zamora, eds, *How Far is America From Here? Selected papers from the 20003 IASA Conference*, A'dam/NY: Rodopi, 2005.
- D'Aguiar, Fred, "The Last Essay About Slavery", in *The Age of Anxiety*, Sarah Dunant and Roy Porter, New York: Virago Press, 1996: 125-147.
- Dahouda, Kanaté, "Léon-Gontran Damas et Saint-Denys Garneau: poésies et figures de la violence", *Présence Francophone*, 53 (1999), 45-57.
- Danticat, Edwidge, "Evelyn Trouillot", *BOMB, Art and Culture Interviews. The Americas Issue, Tribute to Haiti*, 90 (March 11-14 2005): 49-53.
- Danticat, Edwidge, *Krik? Krak!* Pygmalion, 1996.
- Danticat, *The Farming of Bones; La récolte douce des larmes*, Pygmalion, 1999.
- Danticat, *The Dew Breaker, Le briseur de la rosée*, Grasset, 2005.
- Dasenbrock, Reed Way. "Toward a Common Market: Arenas of Cooperation in Literary Study", NY: PMLA: *Profession* 2004: 63-73.

- Dash, Michael, "Perdu dans la montagne et libre sous la mer: la pensée glissantienne et la Caraïbe", in *Le monde caraïbe. Défis et dynamiques*, C. Lerat, éd, Bordeaux, Maison de l'Aquitaine, 2005, Volume I: 129-139.
- Dash, Michael, "Caraiïbe fantôme: The Play of Difference in the Francophone Caribbean", *Yale French Studies*, 103 (2003): 93-105.
- Dash, Michael, "Postcolonial Eccentricities. Francophone Caribbean Literature at the 'fin de siècle'", in *The Francophone Caribbean Today, Literature, Language, Culture*, Aub Bush, G. & B. Ormerod-Noakes, eds., UP of the West Indies, 2003: 34-44.
- Dash, Michael, "Vital Signs in the Body Politic: Eroticism in the works of M Condé and D Laferrière", *Romanic Review*, 3&4 (2003): 309-317.
- Damas, Léon, *Black-Label*, Gallimard, 1956.
- Dash, Michael, « Postcolonial Thought and the Francophone Caribbean », in *Francophone Postcolonial Studies, A Critical Introduction*, Forsdick & Murphy, eds, London: Arnold, 2003: 231-241.
- Dash, Michael, *E Glissant*. Cambridge UP. Cambridge, 1995.
- Dash, Michael, *The Other America. Caribbean Literature in a New World Context*, Charlottesville: UP of Virginia, 1998. "New World Series".
- Davis Geoffrey V, Héna Maes-Jelinek, eds, *Crisis and Creativity, in the New Literatures in English*, A'dam: Rodopi, 1990.
- Degras, Priska, « La nouvelle génération littéraire caraïbe », *Notre Librairie*, 146 (octobre décembre 2001).
- Delas, Daniel, « Dany Laferrière, un écrivain en liberté », *Notre librairie*, 146 (octobre décembre 2001).
- Deleuze, Gilles, Guattari, Félix, *Mille Plateaux*, Minuit, 1980.
- De Lisser, Herbert, *The White Witch of Rosehall*, Londres, 1929.
- Derrida, Jacques, *Le monolinguisme de l'autre*, Paris, Ed Galilée, 1996.
- Douglass, Frederick, *Narrative of the Life of F Douglass, An American Slave*, Penguin Classics, 1982, Intro Houston A Baker, Jr.
- Duffey, Carolyn, "Ezili the Subversive: The Erotics of M Condé, *MaComère*, 6 (2004): 70-77.
- Duffey, Carolyn, "Roses, Rivers and the Gods", *Journal of Caribbean Literature*, 3.1. (2002): 156-170.
- During, Simon, "Popular Culture on a Global Scale: A Challenge for Cultural Studies?" *Critical Inquiry*, 23.4 (1997): 808-33.
- During, Simon, "Postcolonialism and Globalization", *Meanjin*, 51.2 (1992): 339-53.
- During, Simon, Introduction. *The Cultural Studies Reader*. 2nd. ed.. London: Routledge, 1999.
- Echopolyglot*, Relations culturelles entre la France et les Etats-Unis, n° 5 (Juin 2006), en ligne.
- Eckstein, Lars, *Re-Membering the Black Atlantic. On the Poetics and Politics of Literary Memory*, A'dam/NY: Rodopi, 2006, "C.C".
- Equiano, Olauda, *La véridique histoire d'Olaudah Equiano, Africain, esclave aux Caraïbes, homme libre*, 1789, Ed Caribéennes, 1983.
- Olaudah Equiano Ou Gustavus Vassa l'Africain - Le Passionant Récit De Ma Vie Pas*
D'illustrations L'Harmattan, 2002, traduit et édité par Régine Mfoumou-Arthur.
- Fabre, Michel, *La Rive noire*, Paris : Ed Dimanche, 1999.
- Ferro, Marc, éd, *Le livre noir du colonialisme. XVI –XXIème siècle : de l'extermination à la repentance*, Laffont, 2003.
- Figolé, Jean-Claude, *Aube tranquille*, Seuil, 1990.

- Figolé, Jean-Claude, *Moi, T Louverture avec la plume complice de l'auteur*, Montréal : Plume et Encre, 2004.
- Fonkoua, Romouald, éd, *Ecritures des villes*, Intro et « Dire des villes aux îles » (octobre 1995) : 185-209, « CRTH ».
- Fonkoua, Romouald, éd, *Les discours de voyages ; Afrique Antilles*, Karthala, 1999.
- Fonkoua, Romouald, « Diaspora : quels statuts ? Ecrire après les dictatures », *Notre Librairie*, 156-156 (juillet décembre 2004), en ligne.
- Fonkoua, Romouald, « *Notre Librairie*, n°161 (mars mai 2006) en ligne.
- Forsdick Charles, David Murphy, eds, *Francophone Postcolonial Studies. A Critical Introduction*, London: Arnold Publishers, 2003, 231-241.
- Gallagher, Mary, *Soundings in French Caribbean Writing Since 1950*, Oxford UP, 2004.
- Gates, Henry Louis, Jr., *The Signifyin(g) Monkey, A Theory of African-American Literary Criticism*, Oxford Press, 1988.
- Gauvin, Lise, *L'écrivain francophone à la croisée des langues*, Karthala, 1997.
- Gide, André, *L'Immoraliste, Voyage en Afrique*, in *Œuvre complète*, La Pléiade, 1996.
- Gikandi, Simon, *Writing in Limbo. Modernism and Caribbean Literature*, Cornell UP, 1992.
- Ghinelli, Paola, *Archipels littéraires*, entretiens avec huit auteurs des Antilles françaises, Montréal : Mémoire d'encrier, 2005.
- Glissant, Edouard, *Faulkner, Mississippi*, 1996, Seuil. Coll « Folio ».
- Glissant, Edouard, *La Cohée du Lamentin*, Gallimard, 2005.
- Glissant, Edouard, *Ormerod*, Seuil, 2003.
- Glissant, Edouard, *Le Discours antillais*, 1981, Seuil. *Caribbean Discourse, Selected Essays*, translation M. Dash 1989. Charlottesville: Virginia UP, 1989, "CARAF books".
- Glissant, Edouard, *Le monde incréé*, Gallimard, 2000.
- Glissant, Edouard, *Les Indes, Un champ d'îles*, Seuil. 1965, Coll. "Poésie".
- Glissant, Edouard, *Ormerod*, Gallimard, 2003.
- Glissant, Edouard, *Poésie complète*, Gallimard, 2002.
- Glissant, Edouard, *Poetics of Relation (Poétique de la Relation, 1990)*, translation B. Wing, Michigan UP, 1997.
- Glissant, Edouard, *Poétique IV. Traité du Tout-Monde*. Gallimard, 1997.
- Glissant, Edouard, *Sartorius. Le roman des Batoutos*, Gallimard, 1993.
- Glissant, Edouard, *The Fourth Century* (1964), Lincoln & London: Nebraska UP, translation B. Wing, 1997.
- Glissant, Edouard, *Tout-monde*. Gallimard, 1993, Coll. « Folio ».
- Gold, Herbert, *Best Nightmare on Earth. A Life in Haiti*, London, Flamingo, 1991.
- Gruzinski, Serge, "Du baroque au néo-baroque: aux sources coloniales des temps post-modernes", *Freud-lacan.com* (mars 1994) en ligne.
- Haigh, Samantha, "Review of *Postcolonial Paradoxes in French Caribbean Writing* by Jeannie Suk (2001) », *French Studies*, LVI .3 (2002): 440-441.
- Hale, Thomas A, « 'Africa and the West': Close Encounters of a Literary Kind », *Comparative Literature Studies*, 20.3 (1983): 261-275.
- Hall, Stuart, "When was the post-colonial? Thinking at the limit", in *The Postcolonial Question*, London: Routledge, Iain Chambers and Lidia Curti, eds, 1996: 242-
- Hallward, Peter, *Absolutely Postcolonial. Writing Between the Singular and the Specific*, Manchester UP, 2001.

- Harris, Wilson, *Palace of the Peacock*, London: Faber and Faber, 1960, *Palais du Paon*, traduit par J P Durix avec Héna Maes-Jelinek et Claude Vercey, Ed des Autres, 1979, rééd Le Serpent à Plumes, 1994, Coll. « Motifs ».
- Harris, Wilson, *Jonestown*, London: Faber & Faber, 1998.
- Harris, Wilson, *Jonestown*, London: Faber & Faber, 1998.
- Hausser, Michel, Martine Mathieu, *Littératures francophones* (III. Afrique noire-Océan indien), Belin, 1998, coll. "Lettres Belin sup".
- Heninghan, Samuel, *When Words Deny the Word*, Toronto: Porcupine Press, 2000.
- Herman, David, *Story Logic. Problems and Possibilities of Narrative*, Nebraska UP, 2002.
- Herman, Luc & Bart Vervaeck, *Handbook of Narrative Analysis*, Nebraska UP, 2005.
- Higginson, Pim, "Of Dogs and Men: *La Belle Créole* and the Global Subject", *Romanic Review*, 3 & 4 (2003): 291-307.
- Himes, Chester, *Celui qui jette la première pierre*, 1952, Rivages, 1990.
- Himes, Chester, *Imbroglia negro*, 1959, Gallimard, 1960.
- Himes, Chester, *La croisade de Lee Gordon*, 1974, Bourgois, 1975, Coll. « domaine étranger ».
- Hoffmann, Léon François, «Prolégomènes à l'étude de la représentation de la Révolution haïtienne en Occident », *Annales del Caribe* n°s 19-20, 1999/2000, 355-366.
- Hoffmann, Léon-François; *Haïti: Lettres et l'être*, Toronto: Ed du Gref, 1992.
- Homel, David, *Un Singe à Moscou*, traduit de l'américain, Méjean: Actes Sud, 1993.
- Hornung, Alfred, Ernstpeter Ruhe, *Postcolonialism & Autobiography, Assia Djebar, Daniel Maximin, Albert Memmi, Volume 1; Michelle Cliff, David Dabydeen, Opal Palmer Adisa, Volume II*, Rodopi, 1998.
- Huggan, Graham, *The Post-Colonial Exotic: Marketing the Margins*, London: Routledge, 2001.
- Hutcheon, Linda, Marion Richmond, eds, *Other Solitudes. Canadian Multicultural Fictions*, Oxford UP, 1990.
- Hughes, Langston, *Collected Poems of Langston Hughes*, Arnold Rampersad, ed, New York: Vintage, 1995.
- Jacobs, Harriet, *Incidents in the Life of a Slave Girl, Written by Herself*, 1861, Cambridge: Harvard UP, 1987.
- Jonas, Joyce, *Anansy in the Great House, Ways of Reading West Indian Fiction*, NY: Greenwood Press, 1990, preface Henry Louis Gates, Jr.
- Jonassaint, Jean, « De la complexité caraïbéenne : notes sur une impasse théorique », *Francofonia* n°49 (2005) : 37-58.
- Juminer, Bertène, *Les Bâtards*, Présence Africaine, rééd.Silex, Préface Aimé Césaire, 1961.
- Kamboureli, Smaro, *Scandalous bodies. Diasporic Literature in English in Canada*, Oxford UP, 2000.
- Kincaid, Jamaica, *Annie John*, 1983, Belfond, 1986.
- Kincaid, Jamaica, *Mr Potter*, Farrar, Strauss & Giroux, 2001, Ed L'Olivier, 2003.
- Kincaid, Jamaica, *The Autobiography of my Mother, L'Autobiographie de ma mère*, Michel, 1997, « Les grandes traductions ».
- King, Stewart, "Toussaint Louverture before 1791: Free Planter and Slave Holder", *Journal of Haitian Studies*, 3&4 (1997-98): 66-71.
- Kom, Ambroise, *La Maldédiction francophone, défis culturels et condition postcoloniale en Afrique*, LIT/Clé, 2000.
- Korte, Barbara, *English Travel Writing. From Pilgrimage to Postcolonial Explorations*, Palgrave, 2000.
- Korthals-Altes, Liesbeth, "Intertextuality as strategic affiliation in the work of Patrick Chamoiseau", *Journal of Caribbean Literatures*, 3.21 (2002).

- Laferrière, Dany, *Cette grenade dans la main du jeune nègre est-elle une arme ou un fruit à pain ?* Montréal : VLB éditeur, 1993, *Why Must a Black Writer Write about Sex*, translation David Homel, Toronto : Coach House Press, 1994, Serpent à Plumes, 2002.
- Laferrière, Dany, *Comment faire l'amour avec un nègre sans se fatiguer ?* Montréal : VLB, 1985, Belfond, 1989, Serpent à Plumes, Coll. « Motifs »
- Laferrière, Dany, *J'écris comme je vis*, entretiens avec B Magnier, Ed Vents d'ailleurs, 2000.
- Laferrière, Dany, *L'Odeur du café*, Montreal : VLB, 1987, Serpent à Plumes
- Laferrière, Dany, *La Chair du maître*, Serpent à Plumes, 2000.
- Laferrière, Dany, *Le Cri des oiseaux fous*, Outremont : Lanctôt, 2000, Serpent à Plumes, Coll. « Motifs »
- Laferrière, Dany, *Pays sans chapeau*, Lanctôt, 1986, Serpent à plumes, 1999. « Motifs »
- Laferrière, Dany, *Vers le sud* (à partir de nouvelles dans *La Chair du maître*, rediffusion), Grasset, 2006.
- Laforest, Marie-Hélène, *Foreign Shores*, Montréal: Ed. Cidihca, 2003.
- Lahens, Yanick, *La petite corruption*, Port-au-Prince, Ed Mémoires, mai 1999.
- Lahens, Yanick, *Tante Résia et les dieux, Nouvelles d'Haïti*, L'Harmattan, 1994, Coll. "Lettres des Caraïbes".
- Lavaud-Michal, Ségolène, « Une ou des écritures créoles ? Haïti : «' fils de trois races et de combien de cultures », *Loxias*, n° 9 : Littératures d'outre mer : une ou des écritures créoles, en ligne.
- Ledent, Bénédicte, *Caryl Phillips*, Manchester UP, 2002.
- Ledent, Bénédicte, ed, *Bridges Across Chasms, Towards a Transcultural Future in Caribbean Literature*, Liège: L3, 2004.
- Lewis, Reina, Sara Mills, *Feminist Postcolonial Theory, A Reader*, Edinburgh: Edinburgh UP, 2003.
- Lidinsky, April, "Prophesying Bodies", in *The Discourse of Slavery. Aphra Behn to Toni Morrison*, Carl Plasa and Betty J. Ring, eds, Routledge, 1994, 182-193.
- Lintvelt, Jaap, Richard Saint-Gelas, Wim Verhoeven, Catherine Raffi-Beroud, eds *L'identité culturelle dans le roman nord-américain : Canada, E.U., Mexique/Contemporary Fiction and Cultural Identity in North America*, Quebec: Nota Bene, 1998.
- Lionnet, Françoise, "Afterword: Francophonie, Postcolonial Studies and Transnational Feminisms", *Postcolonial Theory and Francophone Literary Studies*, Adlai Murdoch & Anne Donadey, eds, Florida UP, 2005: 258-269.
- Lionnet, Françoise, *Autobiographical Voices. Race, Gender, Self-Portraiture*, Ithaca :Cornell UP, 1989.
- Lionnet, Françoise, *Postcolonial Representations: Women, Literature, Identity*, Ithaca: Cornell UP, 1995.
- Loomba, Ania, *Postcolonial Studies, and Beyond*, Duke UP, 2005.
- Lynch, Molly, "L'Amérique francophone: le fabuleux destin de la francophonie enfouie », *Interfrancophonies*, en ligne sur : <http://www.interfrancophonies.org/Molly%20G.%20Lynch.pdf>
- Madsen, Deborah, ed, *Post-colonial Literatures. Expanding the Canon*, London, Sterling, Virginia, Pluto Pres, 1999.
- Magloire, Gérarde, « Haitian-ness, Frenchness and History: Deconstructing the History of Haitian National Identity », *Journal of Haitian Studies*, 5 &6 (1999-2000) : 30-43.
- Malena, Anne, "Le dialogisme au féminin dans l'œuvre romanesque de Maryse Condé, in *La francophonie sans frontière. Une nouvelle cartographie de l'imaginaire au féminin*, Lucie Lequin et Catherine Mavrikakis, eds, L'Harmattan, 2001 : 247-265.

- Makward, Christiane, Anner Oszwald, "Oedipus and Oedipa according to Condé: (aliases: Dieudonné, Rosélie)", in *Emerging Perspectives on Maryse Condé, A Writer of Her Own*, eds S Barbour & G Herndon, New Jersey, Africa World Press, 2006: 217-238.
- Maran, René, *Un homme pareil aux autres*, Albin Michel, 1962.
- Marimoutou, Jean-Claude & Jean-Michel Racault (éds), *L'insularité. Thématique et Représentations*, L'Harmattan, 1995.
- Marimoutou, Carpanin, "La Belle Créole: notes sur une figure problématique de la littérature réunionnaise", in *L'Océan Indien dans les littératures francophones*, K R Issur & V Y Hookoomsing, Karthala, 2001: 407-443.
- Marshall, Paule, *Praisesong for the Widow*, 1983, *Racines noires*, Bordeaux: B Coutaz, 1987.
- Marshall, Paule, *The Chosen Place, the Timeless People*. 1969. New York: Vintage, 1984.
- Marty, Anne, "La 'nouvelle' haïtienne au coeur des fractures de la modernité", *Pour Haïti*, 27 (mars 1998) : 20-22.
- Maximin, Colette, *Littératures caribéennes comparées*, Jasor-Karthala, 1996.
- Maximin, Daniel, *L'Île et une nuit*, Seuil, 1995.
- Maximin, Daniel, *L'Invention des Désirades*, Présence Africaine, 2000.
- Maximin, Daniel, *L'Isolé soleil*, Seuil, 1981.
- Mbembé, Achille, *De la postcolonie. Essai sur l'imagination politique dans l'Afrique contemporaine*, Karthala, 2000.
- Maximin, Daniel, *Tu, c'est l'enfance*, Gallimard, 2004, Coll. « Haute enfance ».
- Mc Carthy, C, Dimitriadis G, *Reading and Teaching the Post-Colonial. Baldwin, Basquiat and Beyond*, NY, Teacher College Press, 2001.
- Mc Clintock , Anne, *Double Crossings Madness, Sexuality and Imperialism*, Ronsdale Press, 2000.
- McKay, Claude, *Home to Harlem*, NY: Harper Brother's, 1928.
- McKay, Claude, *My Green Hills*, 1970, reprint, NY: Harcourt, Brace and World, 1979.
- McLeod, Cynthia, *Elizabeth Samson, De vrije negerin Elizabeth*, A'dam: Uitgeverij Conserve, 2002.
- McLeod, Cynthia, *Hoe duur was de suiker? Surinaamse historische roman*, Paramaribo, 1987, réédition 1995, A'dam: Conserve.
- McLeod, Cynthia, *Ma Rochelle Passée*, A'dam, Conserve, 1996.
- Menut, Nicolas, «Note de lecture : *Le Soulèvement des Ames* », *GRADHIVA*, 1 (2005) : 263-264.
- Milne, Lorna, « From Créolité to Diversalité : The Postcolonial Subject in P Chamoiseau's *Texaco* », in Paul Gifford and Johnie Gratton, eds, *Subject matters : Subject and Self in French literature from Descartes to the Present*, A'dam : Rodopi, 2000: 162-180.
- Milne, Lorna, «'The marron and the marqueur': Physical Space and Imaginary Displacement in P Chamoiseau's *L'Esclave vieil homme et le molosse* », in *Ici/là. Displacement in Caribbean Writing in French*, Mary Gallagher, ed, Rodopi, 2003: 61-82.
- Morrison, Toni, "Living Memory", *City Limits*, 31 March-7 April, n°31 1988: 10- 11.
- Morrison, Toni, *Playing in the dark. Whiteness and the Literary Imagination*, 1992, traduction française par Pierre Alien, *Blancheur et imagination littéraire*, Bourgois, 1993.
- Mortimer, Mildred, "Re-presenting the Orient. A New Instructional Approach", *French Review*, 79.2 (Dec 2005): 296-312.
- Moser-Mathis, Ursula, «Le néo-baroque de Dany Laferrière », in *Nouvelles écritures francophones. Vers un nouveau baroque ?* S.l.d. Jean Cléo Godin, PU de Montréal, 2001, 216-230.
- Moser-Mathis, Ursula, *Dany Laferrière, la dérive américaine*, Montréal: VLB éd, 2003.
- Moudileno, Lydie, *L'écrivain antillais au miroir de sa littérature*, Karthala, 1997.

- Moura, Jean-Marc, "Sur quelques apports et apories", in *Littératures postcoloniales et francophonies*, Bessière et Moura, éd., H Champion, 2001: 149-167.
- Mouralis, Bernard, « Considérations sur le titre du *Cahier* », in *Lumières africaines. Mélanges pour Barthélémy Kotchy*, Amadou Koné, éd., Présence Africaine, 1997: 103-108.
- Munro, Martin, "D Laferrière: Tradition and Intertextuality", *Small Axe*, 9.2(2005):176-188.
- Murphy, David, « De-centering French Studies: Towards a Postcolonial Theory of Francophone cultures », *FCS*, 13 (2002): 165-185.
- Murray, Alwin, *Patriotisme africain-américain, intégration ou rêve d'intégration*, L'Harmattan, 2000.
- Murray, Stuart, ed, *Not on Any Map. Essays on Postcoloniality and Cultural Nationalism*, Exeter UP, 1997.
- Naipaul, V.S., *The Middle Passage*, 1969, traduit en français par Marc Cholodenko comme *Le Passage du milieu*, Plon, 1994, « 10/18 ».
- Nair, Rukmini Bhaya, *Lying on the Postcolonial Couch. The Idea of Indifference*, Minneapolis/London: UP of Minnesota, 2002.
- Nepveu, Pierre, *Intérieurs du Nouveau Monde*, Montreal: Boreal, 1998.
- Nkuzimana, Obed, "Stratégies postcoloniales et le roman francophone: débat théorique et prospective critique", *Présence Francophone*, 50 (1997) 7-26.
- Notre Librairie, Littérature haïtienne, des origines à 1960*, Octobre-Décembre, 132(1997), "Littérature haïtienne de 1960 à nos jours, 133, (Janvier 1998).
- Nouvel Obs'* : « La vérité sur la colonisation », 8-15 décembre 2005.
- O'Callaghan, Evelyn, "Politically Correct. Marginalisation and Early Narratives of the West Indies by White Woman", *Centre of Remembrance. Memory and Caribbean Women's Literature*, Joan Anim-Addo, ed, London: Mango Press, 2002: 235-253.
- Ogunsanwo, Olatubosun, "Intertextuality and Post-Colonial Literature in Ben Okri's *The Famished Road*", *Research in African Literatures*, 26 (1995):40-52.
- Okri, Ben, *The Famished Road*, London: J Cape, 1991, *La Route de la faim*, Julliard, 1994.
- Ombre, Ellen, *Negerjood in moederland*, Amsterdam: Arbeiderspers, 2004.
- Ombre, Ellen, *Wie goed bedoelt*, Amsterdam: De Geus, 1996.
- Ormerod, Beverley, *An Introduction to the French Caribbean Novel*, London/Kingston : Heinemann, 1985.
- Pageaux, Daniel-Henri, « De quelques tracées dans le baroque caraïbe », *Portulan Esthétique noire ?* (Oct 2000), 39-53.
- Pageaux, Daniel-Henri, « Sartre, les Juifs, les Noirs... et les autres », *Portulan, Mémoire juive, mémoire noire*, (avril 1998) : 229-246.
- Pageaux, Daniel-Henri, « R Confiant ou la traversée paradoxale d'une décennie », *Portulan, Négritude, antillanité, créolité*, (fév 1996) : 35-57.
- Paravisini-Gebert, Lizabeth, *Jamaica Kincaid: A Critical Companion*. Greenwood: Westport, CT: 1999.
- Pasquier, Fabienne, *La deuxième mort de Toussaint*, Actes Sud, 2001.
- Pfaff, Françoise, *Entretiens avec Maryse Condé*, Karthala, 1983.
- Phaff, Françoise, *Conversations with Maryse Condé*, Lincoln: U of Nebraska P, 1996.
- Phelps, Anthony, *Mémoires en colin-maillard*, Montréal : Nouvelle Optique, 1976.
- Phillips, Caryl, *Cambridge*, London: Bloomsbury, 1991.
- Phillips, Caryl, *Crossing the River*, London: Bloomsbury, 1993.
- Phillips, Caryl, ed, *Extravagant Strangers. A Literature of Belonging*, New York, Vintage, 1997.

- Phillips, Caryl, *The Nature of Blood*, 1996, traduction française, *La nature humaine*, Pierre Charras, Mercure de France, 2000.
- Phillips, Caryl, *The Atlantic Sound*, 2000, Vintage books, 2001.
- Pineau, Gisèle, *Chair piment*, Mercure, 2002.
- Pineau, Gisèle, *Fleur de Barbarie*, Mercure, 2005.
- Pineau, Gisèle, *L'exil selon Julia*, Stock, 1996.
- Pouchet-Paquet, Sandra, *Caribbean Autobiography. Cultural Identity and Self Representation*, Charlottesville: UP of Virginia, 2002.
- Pratt, Mary Louise, *Imperial Eyes. Travel Writing and Transculturation*, Routledge, 1992.
- Présence Francophone*, Haïti (1804-2004), numéro spécial 64 (2004).
- Présence francophone*, Francophonie(s), numéro spécial 55 (2000).
- Prince, Gerald, "On a Postcolonial Narratology", in *A Companion to Narrative Theory*, James Phelan & Peter J Rabinowitz, eds, Blackwell Publishing, 2005: 372-381.
- Prince, Nancy, *A Black Woman's Odyssey. The Narrative of Nancy Prince through Russia, and Jamaica*, Princeton: Markus Wiener Publishers, 1995.
- Puri, Shalini, *The Caribbean Postcolonial: Social Inequality, Post-Nationalism, and Cultural Hybridity*, Palgrave, 2004.
- Ramchand, Kenneth, *The West Indian Novel and its Background* (1970), Kingston: Ian Randle Publisher, 2004.
- Randall, Marilyn, « Appropriate(d) Discourse: Plagiarism and Decolonization », *New Literary History*, 223 (1991): 525-541.
- Randall, Marilyn, « Le contexte littéraire et la mauvaise littérature », in *La littérature*, Louise Milot et Fernand Roy, Presses Universitaires de Laval, 1991 : 219-233.
- Randall, Marilyn, «Le contexte littéraire et la mauvaise littérature», *La Littérature*, Presses Universitaires de Laval, 1991: 219-235.
- Riesz, Janos, Alain Ricard, éd., *Semper Aliquid Novi, Littérature comparée et Littératures d'Afrique, Mélanges offerts à Albert Gérard*, Tübingen: Gunter Narr Verlag, 1990.
- Robin, Régine, *La mémoire saturée*, Stock, 2003.
- Rosello, Mireille, *L'Humour noir selon Breton*, Corti, 1987.
- Rosello, Mireille, *Littérature et identité créole aux Antilles*, Karthala, 1992.
- Rosello, Mireille, *Infiltrating Culture, Power and Identity in Contemporary Women's Writing*, Manchester UP, 1996.
- Rosello, Mireille, "Les derniers rois mages et La Traversée de la mangrove: Insularité ou insularisation?", *Elles écrivent des Antilles (Haïti, Guadeloupe, Martinique)*. Eds. Suzanne Rinne et Joëlle Vitiello, L'Harmattan, 1997 : 175-192.
- Rosello, Mireille, *Declining the Stereotype. Ethnicity and Representation in French Cultures*, London/Hanover: Dartmouth College, 1998.
- Rosello, Mireille, *Postcolonial Hospitality. The Immigrant as Guest*, Stanford UP, 2001.
- Rosello, Mireille, « Le congélateur de la femme cannibale. Un texte caribéen anthropophage ; Histoire de la femme cannibale de Maryse Condé », *Interculturel Francophonies*, 8 (nov déc 2005): 207-220.
- Rutgers, Wim, "Littéraire passanten in de Nederlandse Antillen", in *Herinnering, Herkomst, Herschrijving, koloniale en postkoloniale literaturen*, Theo D'haen, ed, Leyde: Vakgroep Talen en Culturen van zuidoost-Azië en Oceanië, 1990: 74-91.
- Rutgers, Wim, *Schrijven is zilver, spreken is goud: oratuur, auratuur en literatuur van de Nederlandse Antillen en Aruba*, Utrecht : PH Universiteit Utrecht, 1994.

- Sabr, Wolf-Dietrich, "The Traveller and the Transport Driver. Concepts of Postmodernity in the Caribbean", *Anales del Caribe*, 19-20 (2000): 273-292.
- Sajé, N. Handly, "Sharing the Exhilaration: An Interview with D Walcott", *ARIEL*, 32.2 (April 2001): 129-142.
- Satyre, Joubert, "Théâtre et ostentation: *Mère-Solitude*", *ERUDIT*, 34.3 (Ete 2002).
- Scharfman, Ronnie, « Cixous, Derrida, and the Vichy Years in Algeria », in *Postcolonial Theory and Francophone Literary Studies*, Murdoch & Donadey, Florida UP, 2005: 87-101.
- Scheel, Charles, *Réalisme magique et réalisme merveilleux, des théories aux poétiques*, L'Harmattan, 2005, préface DH Pageaux.
- Schwarz-Bart, André et Simone, *Un plat de porc aux bananes vertes*, Seuil, 1967.
- Segalen, Victor, *Essai sur l'exotisme*, Ed Fata Morgana, 1978.
- Senghor, L.S., *Anthologie de la nouvelle poésie nègre et malgache*, Paris: PUF, 1948, preface J P Sartre..
- Shemak, April, "Remembering Hispanolia: Edwidge Danticat's *The Farming of Bones*", *MFS*, 48.1 (Spring 2002):83-112.
- Shohat, Ella, "Notes on the Post-Colonial", *Social Text*, 31:32; 1 Winter 1994): 99-113.
- Smith, Sidonie, Watson, Julia, « The Trouble with Autobiography » in *A Companion to Narrative Theory*, Phelan & Rabinowitz, Blackwell Pub, 2005 : 356-371.
- Sommer, Doris, "Who can tell? Filling in Blanks for Cirilo Villaverde", in *Writing the Nation & Self, Country in Postcolonial Imagination*, John Hawley, ed, Rodopi, 1996: 88-107.
- Sommer, Doris, « Resistant Texts and Incompetent Readers », *Poetics Today* 15.4 (Winter 1994): 523-551.
- Sommer, Doris, *Proceed with Caution. Proceed With Caution, When Engaged by Minority Writing in the Americas*, Harvard University Press, 1999.
- Spear, Thomas, éd. *La France vue d'ici et d'ailleurs*, Karthala, 2002.
- Spear, Thomas, "Elans du bicentenaire haïtien », *Revi Kiltir Kreol*, 4 (Oct 2004): 1-13.
- Spivak, Gayatri, "Three Women's Texts and a Critique of Imperialism", 1988, reprint: *Postcolonial Feminist Theory, a Reader*, ed by Reina Lewis and Sara Mills, Edinburgh UP, 2003: 306-323.
- Spivak, Gayatri, *A Critique of Postcolonial Reason. Toward a History of Vanishing Present*, Harvard UP, 1999.
- Spivak, Gayatri, *Death of a Discipline*, Columbia: Columbia UP, 2003.
- Sugars, Cynthia, "Can the Canadian Speak? Lost in Postcolonial Space", *ARIEL*, 32.3 (July 2002): 115-152.
- Suk, Jeannie, *Postcolonial Paradoxes in French Caribbean Writing Césaire, Glissant, Condé*, Oxford: Clarendon Press, 2001.
- Tarver, Australia, « Memory and History in E Danticat's *The Farming of Bones* », *MaComère*, 5 (2003): 232-242.
- Taleb-Khyar, Mohamed B, "An Interview with Maryse Condé and Rita Dove", *Callaloo*, 14.2 (Spring 1991), 347-366.
- Torres-Saillant, Silvio, *Caribbean Poetics. Toward an Aesthetic of West Indian Literature*, Cambridge: Cambridge UP, 1997.
- Toumson, Roger, *L'Utopie perdue des Iles d'Amérique*, H Champion, 2004.
- Trouillot, Evelyne, *Rosalie l'Infâme*, Dapper, 2003.
- Vaillancourt, Claude, *Le paradoxe de l'écrivain*, Montréal : Triptyque, 2003.
- Walcott, Derek, *The Fortunate Traveller*, 1982, traduit comme *Heureux le voyageur*, Circé, 1983.

Walcott, *Omeros*, Faber and Faber, 1990.

Walcott, *The Star-Apple Kingdom*, 1979, *Le Royaume du fruit-étoile*, Circé, 1992.

Walker, Keith, *Countermodernism and Francophone Literary Culture: The Game of Slipknot*, Durham, N.C.: Duke UP, 1999.

Wasafiri, *Caribbean African, Asian and Associated Literatures in English*, n° 25 (Spring 1997): Pacific Writing Special.

Williams, Patrick, “‘Faire peau neuve’: Césaire, Fanon, Memmi, Sartre and Senghor”, in *Francophone postcolonial studies, A Critical Introduction*, Forsdick and Murphy, eds, London: Arnold, 2003: 181-191.

Young, Robert J. C., *Postcolonialism: An Historical Introduction*. Oxford: Blackwell, 2001.

Young, Robert, M, « Psychonalysis and Racism : A Loud Silence », *The Human Nature Review* (August 1998), en ligne.

Zabus, Chantal, *The African Palimpsest. Indigenization of Language in the West African Europhone Novel*, A'dam: Rodopi, 1991.

Zamora, L.P, Wendy Faris, eds, *Magic Realism: Theory, History, Community*, Durham: Duke UP, 1995.

